

13547

Z BIBLIOTEKI
SEMINARIUM
HANDPISZKIEN

3694.

LE CONTE
D U
TONNEAU,

Contenant tout ce que les
ARTS ET LES SCIENCES
Ont de plus SUBLIME & de plus
MYSTERIEUX ;

Avec plusieurs autres Pieces très curieuses.

P A R
JONATHAN SWIFT,
Doïen de St. Patrick en Irlande.

NOUVELLE EDITION,

Ornée de Figures en taille douce, & aug-
mentée d'un TROISIEME VOLUME

Traduit de l'Anglois.

TOME SECOND.



A LAUSANNE & à GENEVE,
Chez MARC-MICH. HOUSQUET & Comp.

MDCCXLII.

13547

BIBLIOTEKI
SEMINARIUM
NIDZICKIEGO

Handwritten text at the top of the page, likely bleed-through from the reverse side.

PREFACE

DU

TRADUCTEUR.



E suis faché qu'il faille encore retenir ici le Lecteur par un Discours préliminaire; mais il faut absolument, qu'il passe par-là, s'il veut lire les Pièces suivantes avec fruit, & avec agrément. Elles passent toutes pour être de l'Auteur du *Conte du Tomneau*; & s'il est possible de fonder un jugement solide sur le Stile & sur le tour d'Esprit, elles en doivent être de nécessité.

Comme elles sont presque toutes ironiques, & que les Lecteurs d'une pénétration médiocre, qui font le grand nombre, ont bien de la peine à démêler le véritable sens d'une Ironie un peu poussée, il sera bon de leur faciliter l'intelligence de celles-ci, en disant un mot de chacun de ces petits Ouvrages.

Tome II.

*

Le

P R E F A C E

Le premier est une Dissertation sur l'Opération Méchanique de l'Esprit. De faux Dévots, & d'autres gens peu judicieux, ont regardé cette pièce comme un Chef-d'Oeuvre de Profanation, quoique l'Auteur ait prit tous les soins imaginables, pour qu'il fût impossible de s'écarter de son véritable But. Il définit l'Entoufiasme en général par une *Elévation de l'ame, & de ses facultez, au-deffus de la matiere.* Ensuite il indique trois différentes Branches de l'Entoufiasme, desquelles il ne prétend pas parler. La première est un Acte immédiat de la Divinité, qu'on appelle *Esprit de Prophétie*, ou *Inspiration*. La seconde est un Acte immédiat du Diable : on l'appelle *Possession*. La troisieme est l'Effet de quelques Causes naturelles, *Force d'Imagination, Mélancolie, Passions violentes, &c.*

Le véritable & unique Sujet de son Discours est cette Espèce d'Entoufiasme, où l'on parvient simplement par Art, & par une Opération méchanique, par laquelle, en étourdissant les Sens, & en étouffant la Raifon, on réuffit à remplir le Cerveau de Vifions & de Chimères. Par conféquent, rien au monde n'est

DU TRADUCTEUR.

n'est plus mal fondé, que le prétendu Libertinage, qu'on trouve dans une Pièce, qui ne tend qu'à débarrasser la Religion du Fanatisme le plus honteux, aussi bien que le plus ordinaire.

La *Dissertation sur les Æolistes* * tur-lupine les Fanatiques & les faux Inspirez en général. Celle-ci n'en veut qu'à ces Malheureux, qui adorent les Chimères dont ils font eux-mêmes les Auteurs.

Des personnes sensées s'imagineront peut-être que la Supposition, qu'on peut se jeter dans l'Enthousiasme par certains Mouvemens, & par certaines Contorsions, est une Chimère elle-même. Ils se tromperoient assurément. Un peu de Réflexion sur la Liaison étroite, qu'il y a entre l'Imagination, & les Mouvemens du Corps, le fait voir évidemment. Comme ces Mouvemens différens, ces Grimaces, ces Contorsions répondent toujours à certaines Images, qui font de profondes impressions dans le cerveau; les Contorsions & les Grimaces font à leur tour naître dans le Cerveau, les Images qui y répondent. Non seulement toutes

* 2 les

* Cette Dissertation se trouve dans le Tome I. Sect. VIII.

P R E F A C E

les Règles de la Physionomie sont fondées sur cette Vérité: elle est encore prouvée évidemment, par ce qui se passe tous les jours sur le Théâtre, & dans les Galletas où logent les Poètes. Un bon Acteur ride son front, & se donne l'air d'un Furieux, afin de sentir lui-même la Fureur & la Rage, qu'il veut représenter. Si l'Imagination d'un Poète cherche en vain les Traits dont il a besoin, pour dépeindre le Dépit ou l'Indignation, il se lève avec précipitation, se promène dans sa Chambre, & se met dans toutes les Attitudes, qui conviennent à ces différentes Passions. D'abord, les Images dont il a besoin entrent en foule dans son Cerveau, comme autant de Marionettes attachées à des fils d'archal.

C'est de la même manière, que ceux d'entre les petits Prophètes †, qui n'avoient pas l'intention de tromper les autres, mais qui étoient leurs propres dupes, n'ont été redevables de leurs ridicules Inspirations, qu'aux Contorsions violentes, qu'ils apprenoient à se donner, à l'exemple de leurs Compagnons Impos-
teurs. La

† Certains Fous, qui ont courus l'la Hollande & l'Angleterre au commencement de ce Siecle.

DU TRADUCTEUR.

La seconde Pièce est d'une nature toute différente : elle a pour titre *Récit exact & fidelle d'une Bataille entre les Livres Anciens & Modernes, &c.* C'est une des plus heureuses Allégories, qui soient jamais sorties de l'Esprit Humain; & elle sert sur-tout à tourner en ridicule deux grossiers Ennemis de l'Antiquité, le *Docteur Bentley*, & *M. Wotton*.

J'ai hésité pendant quelque tems, avant que de me résoudre à traduire cette Pièce en François, parce que parmi les Combatans modernes, on ne voit presque que des Auteurs Anglois. J'y ai remédié de mon mieux, en donnant dans mes Remarques les Caractères de la plupart de ces Ecrivains; & rien n'est plus facile à un Lecteur François, que de mettre à la place des Etrangers qu'on turlupine ici, des Auteurs de sa Nation. Il n'y aura que le Choix, qui l'embarrassera. Le Nombre de ceux, qui méritent d'occuper un Rang honorable ici dans les Troupes des Modernes, est prodigieux en France à l'heure qu'il est. Excepté quelques Auteurs de la vieille Roche, un *Fontenelle*, un *La Motte*, tous les Auteurs François de nos jours pouroient figurer admirablement à la place de nos Guerriers Anglois.

P R E F A C E.

Toute la France fourmille de gens, qui ont de l'Esprit, & qui n'ont que de l'Esprit. A voir la plupart des Productions nouvelles, qui nous viennent de ce Pais-là, on diroit que rien n'est plus ridicule que l'Erudition; & que parmi les nombreux Arrêts de la Cour, il doit en avoir eu quelqu'un qui ait profcrit la Logique.

La troisieme Piece est une *Comparaison entre un Balay & un Homme*, faite dans le Stile & dans le Goût des Méditations de *M. Boyle*. Ceux qui trouveront d'abord cette Idée-là bisarre, n'ont qu'à lire ce petit Ouvrage avec attention, pour voir avec étonnement, que cette Idée n'est que trop juste.

Je me suis fait un plaisir de traduire les *Pensées morales & divertissantes* qui suivent, afin que les François puissent comparer cet Echantillon avec les *Réflexions de M. de la Rochefoucault*, & avec les *Caractères de la Bruiere*. Je fai que ces Livres sont excellens dans leur genre, & qu'ils méritent la grande Réputation qu'ils ont acquise, & dans la France, & dans toute l'Europe. J'ose dire pourtant, qu'un Volume semblable à cet *Essay* de notre Auteur Anglois devoit

DU TRADUCTEUR.

vroit être naturellement d'un Goût plus général, & plus propre à répondre au But de ces sortes d'Ouvrages. Il y a une heureuse Variété, qui entretient l'attention, & qui semble la délasser. Et c'est ce qui manque à mon Avis, aux Livres François dont je viens de faire mention. Ces Réflexions, & ces Caractères, sont d'un tour concis, ferré, un peu obscur, toujours sérieux. Ce sont autant d'Oracles, pour ainsi dire. On en peut lire quelques pages; mais insensiblement, l'Esprit se rebute de ces Sentences, & de ces Portraits,

Qui sur un même ton semblent psalmodier.

L'Essai dans le Goût le plus moderne est une des plus plaisantes Pièces, qu'il est possible de voir. L'Auteur y imite admirablement bien certains Ecrivains novices, qui, avec la mince provision de dix ou douze Lieux-communs, ont la démangeaison insurmontable de se faire imprimer; & qui semblent s'imaginer, que ce qui viennent fraîchement d'apprendre, aura pour le Public la même grace de la Nouveauté, dont ils sont charmez eux-mêmes.

L'Auteur fait semblant de prendre

P R E F A C E

pour Sujet les *Facultez de l'Ame*, dont il ne dit pourtant qu'un seul mot par hasard: tout le reste consiste en Pensées incidentes, à qui la moindre ressemblance de mots donne une espèce de Liaison fortuite. Il brode tout cet Assemblage ridicule, de quelques Passages Latins, qui servent d'ordinaire d'Exemples dans la Grammaire, & dans la Syntaxe, qu'on apprend dans les plus basses Classes; & il assaisonne tout ce rare Ouvrage de cette Ostentation pédantesque, que les apprentifs Auteurs affectent, pour ressembler aux Ecrivains d'Importances.

Je considère la Piece qui suit comme le Chef-d'Oeuvre du Docteur Swift. C'est une *Dissertation contre le Projet d'abolir le Christianisme en Angleterre*. Ceux qui savent suivre les Idées d'un Auteur, & saisir le véritable Sens d'une Ironie, en la considérant de tous ses différens côtez, n'auront garde de trouver de l'Irreligion dans cet Ouvrage. Ils le regarderont au contraire, comme une Satyre sanglante de l'*Esprit fort*, & du *Libertinage*. On ne parle pas ici du *Christianisme réel*: on le considère comme banni de la Grande-Bretagne, depuis très-long-tems. Il ne s'agit que
de

DU TR A D U C T E U R.

de ce *Christianisme de Nom*, qui consiste en certaines Cérémonies, & en certains Devoirs extérieurs. L'Auteur fait semblant de croire, que tout le Peuple est du Sentiment unanime, que le Bien public exige qu'on renonce entierement à ce *Christianisme*; & en faisant sentir, que les Avantages qu'on attend de ce Projet ne seront pas si considérables qu'on l'espère, il découvre avec une Adresse infinie le Ridicule de l'Esprit fort, & de l'Irreligion, qui se sont répandus si généralement dans sa Patrie.

Pour mettre le Public en état de développer entierement le Génie de notre Auteur, j'ai joint à cette Pièce badine un Ouvrage très-sérieux, intitulé: *Projet pour avancer la Religion & la Piété en Angleterre, &c.* Il contient d'un côté, un détail affreux des Progrès que le Vice & l'Irreligion ont faits dans la Grande-Bretagne; & de l'autre, des Moïens efficaces pour en arrêter le Cours, & pour faire fleurir dans ce Pais la Religion & les bonnes Mœurs. L'Auteur y fait voir fort au long, qu'une pareille Reforme dépend absolument du Souverain, qui, étant Maître de toutes les Charges, peut tenir le Crime & le Vice en bride, en les
fai-

P R E F A C E

faisant considérer comme des Obstacles invincibles à la Fortune.

Ce second Tome finit par les *Predictions pour l'an 1708*, que l'Auteur publia sous le Nom d'*Isaac Bickerstaff* Ecuier, & par deux autres petites Pièces, qui en furent les suites.

Ces Pronostics ont été traduits dans presque toutes les Langues de l'Europe. Elles étonnèrent les Esprits foibles, & ne laissèrent pas d'intriguer un peu les gens senez. Quoiqu'il fût assez naturel de croire, que ces Prophéties n'avoient pour but que de badiner avec la Crédulité des hommes; la maniere dont elles étoient débitées, avoit quelque chose de si particulier, qu'elle ne pouvoit qu'embarasser l'Esprit.

Non seulement l'Auteur parloit de la maniere du monde la plus grave & la plus sérieuse; mais il *particularisoit* les Evénemens, comme s'il en donnoit l'Histoire, plutôt que la Prédiction. D'ailleurs rien de plus clair, de plus net, de plus éloigné de cette Obscurité épaisse, que le sot Peuple, charmé d'aider l'Imposture, interprète toujours d'une maniere favorable aux Astrologues, & à tous ceux qui se mêlent de dévoiler l'avenir. Ce qui surprenoit le plus, c'est que
le

DU TRADUCTEUR.

le prétendu *Bickerstaf* paroît sûr de son Fait ; & qu'avec un air de confiance , il n'exige du Public , que de vouloir bien suspendre son Jugement , pour un petit nombre de Semaines.

Le prémier Article de ces Prédic-tions prophétisoit la Mort d'un certain *Partrige* , Faiseur d'Almanacs & prétendu Astrologue ; ce qui fut cause d'une des plus divertissantes Farces , qui ait jamais diverti tout un Peuple , aux dépens d'un Particulier. On dit que le Pronostic fit de si profondes Impres-sions sur le Cerveau du Pauvre *Partrige* , qu'il en tomba effectivement dans une grande Maladie.

Quoiqu'il n'en mourût point , l'Au-teur ne laissa pas de donner au Public une Lettre adressée à un Homme de Qualité, contenant la Relation de la Mort de ce ridicule Astrologue , avec toutes ses Circonstances.

Cette Lettre courut par toute la Ville ; & un Garçon , qui crioit à pleine tête, *Relation fidèle de la Mort de M. Partrige* , fut rencontré malheureusement par le pauvre *Défunt* lui-même , qui le roua de coups. Peu content encore de cette Ven-geance, il fut assez extravagant pour vo-
mir

P R E F A C E

mir mille & mille Injures, dans son Almanac suivant, contre le Sieur *Bickerstaff*; & pour déclarer formellement au Public, qu'il vivoit encore, & qu'il avoit vécu le même jour où l'Imposeur avoit fixé sa Mort.

Une Déclaration si plaisante donna lieu à l'Auteur de pousser la Plaisanterie plus loin. Il prit le même Air sérieux, pour faire son Apologie; & il se servit de plusieurs Argumens aussi ingénieux, que comiques, pour prouver à *Partridge*, qu'il étoit réellement défunct.

L'Affaire n'en resta pas-là. Toute cette Histoire fournit aux Auteurs du *Tatler* ou *Babillard*, Ouvrage de la même nature que le *Spektateer*, le Sujet du monde le plus particulier, & le plus utile. Ils y font voir qu'un grand nombre de Gens ont le plus grand tort du monde de se ranger parmi les vivans; & ils soutiennent, que tout Homme inutile à la Société, & à lui même, est réellement mort. J'ai vu dans le *Mercur* de Paris une de ces Pièces sur cet Article, traduite en François. On la donne comme l'Echantillon d'une Traduction générale de tout cet Ouvrage. S'il en faut juger par ce petit Morceau, le Traducteur est très-capable d'y réussir, & ce seroit dommage qu'il n'exécutât pas son Projet.

D I S-



DISSERTATION

en forme de Lettre

SUR

L'OPERATION MECHANIQUE
DE L'ESPRIT.

*A Monsieur T. H. Ecuier, dans
son Appartement à l'Académie
des Beaux-Esprits, dans la Nou-
velle Hollande.*

MONSIEUR,



Il y a déjà long-tems que j'ai
la tête chargée d'une Nou-
veauté fort importante pour
le Public, & de laquelle il faut
que je me délivre au plus vite, si je veux
avoir soin de ma santé. Il ne s'agit plus
que de savoir dans quelle forme elle pa-

Tome II.

A

roitra

2 OPERATION MECHANIQUE

roitra le plus à son avantage. Pour prendre un parti là-dessus, j'ai employé trois jours entiers à parcourir la *Sale de Westminster*, le *Cimétiere de St. Paul*, *Fleet-street*, & tous les autres Endroits qui fourmillent de Boutiques de Libraires, pour voir quels Titres sont le plus à la Mode; & je n'en ai point trouvé qui eût une aussi grande vogue, que *Lettre à un Ami*.

Rien n'est plus commun à présent que de voir de longues Epitres adressées à certaines Personnes, & destinées pour certains Endroits, sans qu'on puisse s'imaginer la moindre raison qui ait porté leurs Auteurs à les écrire.

Telles sont, une *Lettre à mon plus proche Voisin*. *Epitre à un Etranger*, que je ne connois ni d'Eve ni d'Adam. *Lettre à un Homme de Qualité résident dans les Nuées*. Ces Pièces d'ailleurs, roulent la plupart sur des Sujets, qui naturellement n'ont rien à démêler avec la Poste. Ce sont de longs *Systèmes de Philosophie*; d'*obscur* & *merveilleux Traitez de Politique*; des *Diſertations laborieuses sur la Critique* & *sur les Antiquitez*; des *Avis donnez au Parlement*; & d'autres Ouvrages de cette nature.

Je n'ai pas hésité un moment à imiter de si excellens Modèles ; & puisque je suis persuadé que vous publierez cette Lettre, dès que vous l'aurez reçue, quelque chose que je puisse dire pour vous en détourner, j'ai une grâce à vous demander, sans laquelle il ne me sera pas possible de figurer, comme il faut, avec mes Collègues les Auteurs Epistolaires de nos jours.

C'est, Monsieur, de vouloir bien témoigner en ma faveur, devant le Tribunal du Public, que cette Lettre a été griffonnée à la hâte, que je n'ai commencé à songer à cette matière que hier, lorsqu'en discourant ensemble de choses & d'autres, nous tombâmes par hazard sur ce Sujet ; que je ne me portois pas trop bien, quand nous nous séparâmes ; & que pour ne pas manquer la poste, je n'ai pas eu le loisir de bien arranger mes Matériaux, & de corriger mon Stile. Enfin, Monsieur, je vous conjure de ne pas négliger la moindre de ces sortes d'*Excuses modernes*, qui puisse être de quelque usage, pour pallier la Négligence d'un Auteur.

Je vous prie, Monsieur, que lors-

4 OPERATION MECHANIQUE

que vous écrirez aux *Virtuosi Iroquois*, vous les assuriez de mes Respects, & de la promptitude avec laquelle je leur enverrai l'*Explication des Phénomènes* que vous savez, dès qu'elle aura été réglée dans notre Collège de *Gresham*.

Je n'ai pas reçu les trois derniers ordinaires, un seul mot de Lettre des Savans de *Topinambou*.

En voila bien assez, Monsieur, pour ce qui regarde les Affaires, & les Formalitez requises. Vous ne trouverez pas mauvais, j'espère que j'en vienne au Sujet, en laissant-là le Stile Epistolaire, jusqu'à la Conclusion de ma Lettre.

SECTION I.

L'Histoire de *Mahomet* nous rapporte, qu'ayant un jour une Visite à rendre dans le Ciel, il rejetta toutes les Voitures qu'on lui offroit, comme *Chariots enflammés, Chevaux ailes, &c;* & qu'il aima mieux y être porté par son *Ane*. Ce Choix de *Mahomet*, quelque singulier qu'il paroisse, a été imité par un grand nombre de Chrétiens dévots,

vots, avec beaucoup de raison, à mon avis; car comme cet Arabe a emprunté des Chrétiens une grande moitié de son Systême de Religion, il est juste qu'on usé de Réprésailles sur lui en tems & lieux. Notre bon Peuple Anglois, sur-tout, n'y a pas manqué; & quoiqu'il n'y ait pas de Nation dans le Monde si bien fournie de toutes sortes de Voitures pour ce Voiage*, aussi sûres que commodes, il y a pourtant beaucoup de Gens parmi nous, qui préfèrent celle de Mahomet à toutes les autres.

Pour moi je dois avouer que j'ai une vénération toute particuliere pour l'animal en question, qui à mon avis, représente parfaitement bien la Nature humaine dans toutes ses qualitez, aussi bien que dans toutes ses opérations. Je ne manque jamais de placer dans mon *Recueil de Lieux-Communs* tout ce que je trouve dans ma Lecture sur son Chapitre; & quand j'ai occasion de m'étendre sur la *Raison humaine, la Politique, l'Eloquence,*

* Il est aparent que l'Auteur recommande ici la Méthode d'aller au Ciel, établie par l'Eglise Anglicane.

Et l'Erudition, j'en trouve l'Aplication la plus aisée, & la plus exacte du monde. Cependant, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu dans les Anciens, ni dans les Modernes, parmi les qualitez qui composent le Caractère de l'Ane, aucune mention faite du *talent de porter son Cavalier au Giel*, si l'on en excepte les deux exemples que je viens de rapporter.

Par conséquent, c'est ici une Matière, qui peut passer pour toute neuve, & je ne doute pas que le public ne souhaite avec ardeur d'être éclairci sur tout ce qui regarde ce merveilleux talent, & sur la maniere dont il doit être mis en œuvre. C'est là ce que j'ai entrepris de faire dans le Discours suivant. Le sujet est vaste & demande de profondes Recherches; puisque pour réussir dans le voiage dont il s'agit ici, il faut un grand nombre de propriétés très-particulieres, tant dans l'Ane, que dans le Cavalier. Je ferai tous mes efforts, pour en donner le détail, avec toute la clarté qu'il me sera possible.

La crainte d'offenser qui que ce soit m'oblige à ne pas continuer la Tractation de cette Matière aussi littéralement que

que je l'ai commencée , & à l'envelopper plutôt dans une Allégorie. - Je m'y prendrai pourtant d'une telle manière , que le Lecteur judicieux sera toujours en état de passer du sens figuré au sens propre & naturel , sans être obligé de donner long-tems la torture à son esprit. A la place du terme d'*Ane* , j'emploierai désormais celui de *Docteur illuminé* , & je troquerai celui de *Cavalier* contre celui d'*Auditoire fanatique* , ou contre quelque autre *Dénomination* de la même force.

Après avoir aplani ainsi toutes les difficultez préliminaires , le grand point qui reste à éclaircir , est la Méthode par laquelle le *Docteur* parvient à ses *Dons spirituels* , ou à son *Illumination* , & par quelle route il les communique à son *Auditoire*.

Mon grand But a été dans tous mes Ouvrages , non de les approprier à quelques circonstances particulières de tems , de lieux , ou de personnes ; mais de les destiner à l'utilité de tous les siècles , & de tous les hommes en général. Pour être persuadé que la Dissertation présente sera du même genre , on n'a qu'à réfléchir sur la nature du *sujet*. Il est cer-

certain , qu'il n'y a point de disposition du corps , ou de qualité de l'esprit , qui aient été si fort le centre de toutes les inclinations humaines , qu'une pointe de Fanatisme , & une teinture d'Enthousiasme. Ce Penchant universel , animé & cultivé par de certaines sociétés d'hommes , a été capable de produire dans l'Univers les Révolutions les plus étonnantes , comme il est connu par tous ceux qui ont une légère idée de ce qui s'est jamais passé de plus remarquable , dans l'*Arabie* , dans la *Perse* , dans les *Indes* , dans la *Chine* , dans le *Maroc* , & dans le *Perou*.

Cette noble Inclination a eu sur-tout de grandes influences sur l'empire du Savoir , où il est difficile d'indiquer une seule Science particulière , qui ne soit pas relevée par quelque Broderie de Fanatisme. Du nombre de ces Ornemens , sont la *Pierre Philosophale* , le *grand Elixir* , les *Mondes Planetaires* , la *Quadrature du Cercle* , le *Souverain Bien* , les *Republiques Utopiennes* , & quelques autres , qui n'ont d'autres usages dans le Monde , que d'entretenir , & d'amuser ce Penchant vers le Fanatisme , dont cha-

chaque individu humain est si heureusement animé.

Mais si cette *plante* a trouvé un terroir convenable dans les Campagnes de la *Politique & des Sciences*, elle a sur-tout jetté de profondes racines en *Terre Sainte*, où elle a été connue sous le nom général d'*Enthousiasme*, quoi qu'elle y ait poussé plusieurs branches d'une nature fort différente, qu'on a pourtant plusieurs fois confondues.

Le terme dans sa signification la plus générale, peut être défini, par une *Élévation de l'Ame, ou de ses Facultez, au dessus de la matiere*. Si l'on veut l'appliquer particulièrement à la Religion, on verra que par trois différens moiens, l'ame prend l'essor, & se transporte au dessus de la Sphère des choses matérielles. Le premier se fait par un Acte immédiat de la Divinité; & elle est appelée *Inspiration, ou Esprit Prophétique*. Le second provient d'un Acte immédiat du Diable; & on le nomme *Possession*. Le troisieme a sa source dans certaines causes naturelles, comme *force d'imagination, rage, colère, fraieur, douleur violente, &c.*

Cetres fortes d'Enthousiasme, traie

tées à fond par d'autres Auteurs, n'occuperont point ici mes recherches ; mais il y a une quatrième méthode de donner à l'ame un effort religieux, par une opération artificielle, fondée sur les simples règles du Méchanisme. Ce sujet a été négligé, ou du moins traité fort maigrement jusqu'ici, quoi que ce soit un Art d'une très-grande Antiquité, mais borné pendant long-tems dans un petit nombre de personnes. Il n'a acquis que depuis peu ces raffinemens, & cette vogue, qui le rendent à présent si respectable, & si digne de notre curiosité.

C'est cette *Opération Méchanique de l'Esprit*, telle qu'elle est pratiquée dans nos jours par nos Ouvriers Britanniques, qui sera le sujet de la présente Dissertation. Je communiquerai à mes Lecteurs plusieurs Remarques judicieuses, que j'ai faites sur cette matière ; je développerai avec toute l'exaëtitude qui me sera possible, tous les secrets de ce métier ; j'en éclaircirai toutes les particularitez par des exemples paralleles ; & je gratifierai le public de plusieurs belles découvertes, sur ce sujet, qu'un heureux hazard m'a fait rencontrer.

J'ai dit qu'il y a une certaine branche
d'En-

d'*Enthoufiasme Religieux*, qui est un simple effet de la *Nature*; au lieu que celle dont je vais parler, provient uniquement de l'*Art*, qui ne laisse pas de travailler avec plus de succès sur certains tempéramens, que sur d'autres. Il est vrai qu'il y a plusieurs opérations, qui, purement *artificielles* dans leur origine, deviennent *naturelles* par une longue habitude. *Hypocrate* rapporte, par exemple, que parmi nos Ancêtres les *Scythes*, il y avoit un Peuple appelé *Têtes-longues*.

Il commença à mériter cette *dénomination*, par la coutume, qu'avoient les sages-femmes & les nourrices, de changer la forme naturelle des têtes des Enfans nouveau-nez, en les pressant par certains bandages, par lesquels les esprits-animaux, détournés de leur Cours ordinaire, étoient forcez à se pousser en haut, où ils ne trouvoient aucune résistance, & de donner à ces têtes la figure d'un *pain de sucre*.

La Nature aiant été obligée par force de prendre cette route pendant quelques générations, la fût trouver enfin d'elle-même, sans avoir besoin du secours de l'*Art*. Voilà l'origine des *Scythes*

thes à Tête-longue; & c'est ainsi qu'une coutume peut d'une seconde nature, devenir la nature même.

Il est arrivé quelque chose de fort semblable parmi les Anglois modernes, véritable postérité de cette nation renommée & polie, dont je viens de parler. Du tems de nos Peres, une espèce d'hommes se fit distinguer dans cette Ile, sous le nom de *Tetes-rondes*, dont à présent la race est répandue dans tous les trois Roiaumes †. Elle fut produite au commencement par une pure opération de l'Art: une certaine maniere de leur

† Ceux qui ont lu avec quelque attention l'Histoire Angloise, ou du moins l'Ouvrage de M. Rapin sur les Whigs & les Torys, entendront facilement ce Passage. Pour les autres, je leur dirai en peu de mots, que pendant les Troubles, qui arrivèrent en Angleterre, sous le règne du malheureux *Charles I.*, ceux qui suivoient le Parti du Roi, furent appellez *Cavaliers*, au lieu que les Partisans du prétendu Parlement furent appellez *Têtes rondes*. Ce nom leur vint sans doute de ce qu'étant Presbytériens pour la plûpart, & ennemis du luxe, ils se coëffoient fort uniment, & se faisoient couper les cheveux près de l'oreille; ce qui fait paroître une tête dans toute sa rondeur. Les *Torys* d'à-présent sont venus des *Cavaliers*, comme les *Whigs*, des *Têtes rondes*.

leur presser le visage, un coup de ciseau dans les cheveux, & un bonnet noir, en faisoient l'affaire. Ces têtes sphériques s'attiroient dans toutes les Assemblées une attention particulière de la part du beau-Sexe, & en reçut de si fortes impressions dans le cerveau, qu'elles influèrent sur toute la postérité, & que la Nature entrant dans cette idée de l'Art, apprit à la suivre d'elle-même. Depuis ce tems-là, une *tête ronde* a été aussi familière à notre vue, qu'une *tête longue* l'étoit autrefois parmi les *Scythes*.

Conformément à ces exemples, & à d'autres qu'il me seroit aisé de produire, je prie le Lecteur curieux de distinguer d'abord entre *un effet simplement naturel*, & *un effet, qui, artificiel dans son origine, est devenu naturel par l'habitude*. En second lieu, entre *un effet absolument produit par la nature*, & *un effet qui a une baze naturelle, sur laquelle l'art a trouvé à propos de bâtir*.

Ce sont les dernières branches de ces deux divisions, qui doivent être le sujet de mes recherches; c'est-là l'état de la question, que j'ai cru devoir poser, avec toute l'exactitude imaginable,

pour éviter toutes les objections, qu'on pourroit faire contre ce que j'avancerai dans la suite.

Ceux qui mettent en pratique cet art admirable, se fondent d'ordinaire sur ce Principe général ; *la corruption des Sens est la génération de l'Esprit*. La preuve qu'ils en donnent, c'est que les sens font autant d'avenues, qui mènent à la raison humaine, laquelle doit être emprisonnée de nécessité, pendant toute l'*Opération*, si l'on veut s'en promettre un heureux succès. Par conséquent, il s'agit ici de faire tous ses efforts, pour lier, garrotter, détourner, stupéfier, émousser les sens, ou pour les mettre aux mains les uns avec les autres ; c'est précisément dans le tems qu'on les a envoier promener, ou qu'ils font ensemble le coup de poing, que l'esprit entre, & qu'il joue son rôle.

Pour ce qui regarde la *méthode*, dont on se fert pour mettre les sens dans la situation dont j'ai parlé, je serai fort exact à la décrire, autant qu'il m'est permis. J'ai eu autrefois l'honneur d'être initié dans ces mystères, & par conséquent, je dois être excusable, si je n'en rapporte pas certaines particularitez, qui

qui doivent rester cachées aux *Profanes*.

Mais avant que d'aller plus loin, il est bon que je réponde à une objection, qui mérite bien qu'on s'y arrête. Certains Critiques soutiennent à cors & à cris, que l'esprit ne sauroit être introduit dans une Assemblée de *Béats modernes*; puisque dans plusieurs circonstances essentielles, ils sont si éloignez de la situation, dans laquelle se trouvoient les *Saints* honorez de l'*Inspiration primitive*. Nous sommes informez, que ces derniers étoient tous d'accord dans un même lieu : ce qui signifie qui régnoit parmi eux une parfaite harmonie, tant par rapport aux opinions, qu'à l'égard du culte & du cérémonial; au lieu que parmi les *Illuminez modernes*, à peine y a-t-il deux têtes remplies des mêmes idées.

En second lieu, les *Saints de la primitive Eglise* reçurent le don des langues, au lieu que les *modernes* n'entendent pas seulement la propriété des mots dans leur langue maternelle. Enfin, les derniers semblent faire tous leurs efforts, pour défendre l'entrée à l'*Esprit*, en se couvrant la tête avec tout le soin possible,

ble; & ceux qui font cette objection, prétendent que les *lignes fendues* ne s'arrêterent jamais sur des têtes enfoncées dans des chapeaux *.

Je réponds que toute la force de l'objection ne consiste, que dans les différens sens, qu'on peut donner au terme *Esprit*. Si l'on désigne par-là un *secours surnaturel*, qui vient de dehors, l'objection est fondée; mais elle tombe d'elle-même, quand on entend par-là une *Inspiration*, qui vient de dedans; & c'est-là le cas dont il s'agit ici. C'est justement pour cette raison, que nos *Ouvriers* trouvent absolument nécessaire de ne rien négliger pour se bien couvrir la tête, afin d'empêcher par-là la transpiration, qui est capable de faire emporter toute la force de l'*illumination mécanique*, comme je le ferai voir dans son lieu.

Pour pénétrer plus avant dans la nature de ce *Mécanisme spirituel*, il faut re-

* L'Auteur badine ici sur la coutume des Presbytériens & d'autres Nonconformistes, qui font toujours à l'Eglise le chapeau sur la tête; ce qui ne paroît pas fort respectueux aux Anglicans, & à d'autres honnêtes gens.

remarquer que dans cette opération l'Assemblée joue un rôle considérable aussi bien que le Docteur.

Tout le secret par rapport aux Auteurs consiste en ceci. Ils tournent de toute leur force leur prunelle en dedans, & ferment à moitié leurs paupières. Ensuite, ils se dandinent perpétuellement sur leurs chaises, faisant en même tems un long bourdonnement toujours entretenu à peu près à la même hauteur; ils le finissent & recommencent, à certaines périodes, à mesure que la *marée de l'Esprit* est haute ou basse, dans le cerveau du Docteur. Cette pratique n'est pas si singulière & si destituée de sens commun, qu'on n'en puisse trouver des exemples chez d'autres Nations. Les *Tanguis*, ou Saints illuminez des *Indes*, se mettent en état d'avoir des visions, en tournant & en comprimant leurs yeux de la même manière *. D'ailleurs l'art de se procurer des *extases artificielles*, en se dandinant sur une poutre suspendue, ou sur une corde est encore fort en vogue parmi les *Femmes Scythes* †:

B 5 &c.

* *Bernier*, Mémoires du Mogol.

† *Gagnini* Hist. Serm.

& il est très-possible que les *secouffes méthodiques*, que nos *Saints* se donnent dans la même intention, soient dérivées de cette Nation, jusqu'à nous leur Postérité.

Les Irlandois naturels ont encore raffiné là dessus; aussi est-ce un fait constant, que cet illustre Peuple a moins dégénéré que tout les autres de la *Pureté des Anciens Tartares* *. On y voit souvent une troupe d'Hommes & de Femmes arracher leur ame de la matière, étourdir tous leurs sens, devenir visionnaires & spirituels, par l'influence d'une pipe de Tabac, qui fait le tour de la Compagnie. Chacun garde la fumée dans la bouche, jusqu'à ce que son tour revienne, & qu'il en puisse prendre de fraîche. En même tems, on entend un concert de bourdonnement interrompu & renouvelé de tems en tems, par un pur instinct, & l'on voit continuellement leur corps, tantôt se baisser, & tantôt se lever assez haut, pour que la tête & les pieds soient paralleles à l'Horizon, Vous voiez leurs paupières tournées.

* Tartares & Scythes, c'est la même Nation.

nées en haut, avec la même contrainte qu'on remarque aux yeux d'un homme, qui fait tous ses efforts pour ne pas succomber au sommeil. Par tous ces Symptomes, il paroît évidemment, que la Faculté de raisonner est alors entièrement suspendue dans leurs ames, & que l'Imagination s'étant rendue Maitresse du cerveau, y répand par-tout une foule de chimères.

Je laisse-là cette Digression, pour décrire les degrés, par lesquels l'*Esprit* approche peu à peu, vers la région supérieure des cerveaux assemblez dans un même lieu. Dès que vos yeux sont dans la disposition requise, vous ne voiez rien d'abord; mais après un court intervalle, une petite lumière tremblante commence à paroître, & semble danser dans l'air devant vous. Ensuite à force de hausser & de baisser votre corps, les vapeurs commencent à monter vers le cerveau avec rapidité, à un tel point que vous vous sentez appesanti, & étourdi comme un homme qui a trop bu à jeun. Le Docteur commence son opération en même tems, & il débute par un bourdonnement d'un *beau-creux*, qui vous perce l'ame de part en part. L'Auditoire le lui

rend aussi-tôt, poussé à l'imiter par un motif dont il n'est pas le Maître, & qui le force à agir, sans savoir ce qu'il fait. Les intervalles de ce bourdonnement réciproque sont remplis par le Docteur, afin que par une trop longue pause l'*Esprit* ne vienne pas à languir, & à se diliper.

Voilà tout ce qui m'est permis de découvrir du progrès de l'esprit, autant que ce mystère est relatif à l'opération de l'auditoire; mais je serai plus étendu, & j'entrerai dans un plus grand détail, à l'égard du rôle que joue le *Docteur* dans cette affaire.

SECTION II.

SI vous voulez lire avec attention les Livres de ces hommes véritablement éloquens appelez *Voyageurs modernes*, vous y verrez cette Observation remarquable, que la différence essentielle de notre Religion, & de celle des Indiens, consiste en ce que nous adorons Dieu, & qu'ils adorent le Diable.

Il y a pourtant certains Critiques, qui ne veulent en aucune manière admettre

cette distinction, soutenant que toutes les Nations, quelles qu'elles puissent être, adorent *la véritable Divinité*, parce qu'elles adressent toutes leur culte à quelque puissance invisible, qui a toute la bonté, & tout le pouvoir nécessaire, pour subvenir à leurs besoins; Notion qui renferme en effet les plus glorieux attributs de l'Être suprême. Il y a d'autres Auteurs qui nous enseignent, que ces Idolâtres adorent deux *Principes*, l'un *comme source de tout bien*, l'autre *comme origine de tout mal*. Et certainement, voilà ce qui me paroît l'idée la plus naturelle, que les hommes puissent concevoir des choses invisibles, par les simples lumières de la nature. La manière dont les Indiens & les Habitans de l'Europe ont manié cette idée, & les différentes conséquences qu'ils en ont voulu tirer les uns & les autres à leur avantage, c'est à mon avis un point qui mérite un examen très sérieux.

La principale distinction, qu'il y a à faire là-dessus, selon mon petit jugement, consiste en ce que les premiers sont plus souvent portés à la dévotion *par leurs craintes*, que les autres, *par leurs desirs*; & que le mauvais Principe

arrache des *Prieres* aux Idolâtres, & à nous des *Imprécations*. Mais ce que j'approuve extrêmement dans les *Indiens*, c'est leur exactitude à renfermer chacune de leurs Divinitez dans les bornes de leurs différentes juridictions; à ne jamais confondre l'amour, qu'ils doivent à l'une, avec les craintes que l'autre leur inspire; & à ne jamais mêler la Liturgie, qui concerne leur *Dieu blanc*, avec celle qui regarde leur *Dieu noir*. Nous sommes bien éloignez d'une conduite si prudente, nous qui, graces à nos lumieres acquises, étendant les domaines d'une de ces puissances invisibles, & resserrant celles de l'autre, avons par une ignorance impardonnable, confondu grossièrement les frontieres du *bien* & du *mal*.

Nous avons élevé le Trône de notre Dieu, jusqu'au *Ciel Empyrée*: nous avons orné cet *Etre* de tous les attributs & de toutes les perfections, que nous considérons comme les plus estimables. En même tems, nous avons rabaisé le *Principe du mal* jusqu'au centre de l'*Univers*: nous l'avons accablé de chaines, chargé de malédictions; & après l'avoir fourni de toutes les abominables quali-

tez,

tez d'un Scélérat de distinction, nous lui avons donné une *queue, des cornes, des griffes, & des yeux horribles*. Cependant, ce qu'il y a de risible au suprême degré, nous disputons fort sérieusement tous les jours, pour savoir si *certain chemins, & certaines routes*, sont du Territoire de Dieu, ou du Diable; si telles ou telles influences viennent dans notre ame *d'en haut, ou d'en bas*; si certaines passions, & certaines dispositions du cœur, sont guidées par le bon Principe, ou par le mauvais?

*Dum fas atque nefas exiguo sine libidinum
Discernunt avidi.*

C'est ainsi que ces beaux raisonneurs confondent Christ avec Belial, & brouillent ensemble les *pieds fendus & les langues fendues*.

Du nombre de ces points disputez, est le sujet que j'ai à présent entre les mains: depuis plus de cent ans on s'est battu à forces égales sur les *gestes emportez, & sur le jargon de nos Orateurs Enthousiastes*, sans qu'il soit décidé jusqu'ici si c'est *possession, ou inspiration*; & les armées de *Syllogismes*, qu'on a mises en
Cam-

Campagne, pour vuider cette querelle, se font en vain disputé la victoire.

On veut absolument que ce soit l'un ou l'autre, quoique dans la Vie humaine, tout comme dans une Tragédie, ce soit un grand défaut de justesse d'esprit & d'imagination, d'employer le secours de quelque Etre surnaturel, sans une nécessité absolue. Notre vanité mène pourtant-là tout droit. Il n'y a point d'individu humain si vil & si méprisable, qui ne s'imagine que tout l'Univers s'intéresse dans le moindre accident qui lui arrive. S'il a le bonheur de sauter un ruisseau, sans se croter les bas, il ne faut pas douter, qu'un Ange ne soit descendu du Ciel exprès, pour avoir soin de la propreté de ses habits. S'il se coigne la tête contre un poteau, il est certain que l'Enfer a lâché quelque petit Diable polisson pour lui faire piece. En vérité, il ne se peut rien de plus sot, qu'une parçille imagination. Comment peut-on se mettre dans l'esprit avec un seul grain de bon sens, que quand un chétif Mortel se démène, crie, rêve, au milieu d'une multitude, le Ciel, ou l'Enfer, doivent se donner la peine de se mêler de ses extravagances.

gances? Pour moi je ne donnerai jamais dans une absurdité si risible ; & je ne négligerai rien , pour déraciner cette impertinence de l'esprit des hommes , en faisant voir clairement , que tout le Mystère de communiquer à un Auditoire les *Dons spirituels* n'est rien qu'un Métier qu'on apprend , & qu'on exerce comme tous les autres. On n'en doutera pas un moment , quand j'aurai arrangé par ordre toute la suite de cette Opération , selon les Méthodes différentes qu'on y emploie.

.....
 Ici étoit exposé tout le Plan
 du Méchanisme spirituel ,
 avec toute la parade nécessaire
 faire d'une grande lecture &
 d'une force supérieure de
 raisonnement ; mais des raisons
 très-fortes l'ont empêché de voir le jour

Je ne ferai pas mal , je crois , de dire ici quelque chose de la louable Coutume de nos Saints du premier ordre ,
 de

de porter des *Calottes Matelassées* *. Ce n'est pas-là uniquement une mode , comme des gens superficiels pourroient le penser : c'est une invention d'une grande utilité ; & celui qui en est l'Auteur mérite de grands éloges , par sa sagacité & par son industrie. Ces Calottes, duëment humectées par la Sueur, empêchent la transpiration , en fermant tout passage par en haut à la chaleur de l'esprit ; & par-là, elles le forçent à ne s'évaporer que par la bouche : tous de même qu'on couvre le dessus d'un fourneau d'un torchon mouillé , pour faire sortir toute la chaleur par en bas.

On verra encore plus évidemment les grands usages, qu'on tire de ces sortes de *Couvre chefs*, si l'on veut bien examiner avec attention certain Système formé par quelques *virtuosi* du premier

ca-

* Les Presbytériens , & d'autres Sectes encore plus bigottes , ont en horreur tout ce qui sert d'ornement au corps ,

Et de péché mortel traitent chaque perruque.

Cependant , pour défendre une tête chenue contre les injures de l'air , il faut quelque *Couvre-chef* ; & ils en trouvent un fort bon & fort dévot dans une Calotte double.

calibre. Ils croient que le cerveau n'est autre chose, qu'une grande quantité de petits animaux, armez de dents & de griffes extrêmement aigues, lesquels par ce moien s'attachent les uns aux autres, comme s'ils ne faisoient tous ensemble qu'un seul & même corps; semblables à un essaim d'abeilles qu'on découvre sur un arbre, ou bien à une charogne changée en vermine, qui ne laisse pas de conserver sa figure primitive. Toute *invention*, selon l'opinion de ces illustres, procède de la morsure de quelques-uns de ces *Animalcules* sur certains *nerfs capillaires*, qui répandent deux de leurs petites branches dans la langue, & un troisième dans la main droite*. Ces animaux sont d'une Constitution extrêmement froide: Leur nourriture est l'air que nous respirons. Les *flegmes* sont leur excrément; & ce que nous appellons d'ordinaire *Rhume* n'est autre chose, qu'un cours de ventre épidémique, auquel ce petit Peuple est

* Une des grandes parties de la Rhétorique dévotte, c'est le simple mouvement de la langue, & de la main droite, dirigées l'une & l'autre uniquement par le hazard.

est extrêmement sujet , à cause du Climat , sous lequel il habite. Il n'y a qu'un degré de chaleur extraordinaire , qui puille déramponer ces petites *bestioles* , & leur donner la vigueur nécessaire , pour imprimer dans lesdits *nerfs capillaires* les marques de leurs petites dents pointues. Selon ces mêmes Naturalistes , si la morsure est *hexagonale* , elle produit la Poësie : est-elle *circulaire* , elle cause l'Eloquence ; & quand sa figure est *conique* , elle excite la personne , qui en sent les impressions , à se perdre en profondes Spéculations sur les Affaires d'Etat *.

Il est tems à présent de décrire en peu de mots l'artifice , par lequel la voix doit être gouvernée , pour la communication & l'augmentation de cet espèce *d'esprit* , qui est le sujet de tout ce grave discours. La chose est de la dernière importance ; car sans l'art de donner le ton , & la cadence nécessaire ,
à

* J'avoüe , que je n'entends rien dans le sentiment de ces Naturalistes ; & je ne vois dans ces morsures hexagonales, circulaires, & coniques, aucun raport naturel avec la Poësie , l'Eloquence , & les Spéculations politiques.

à chaque Mot, à chaque Syllabe, à chaque Lettre, toute l'Opération est incomplète; elle manque les organes de l'Auditeur, & elle force l'artisan lui-même à mille contorsions inefficaces, pour y suppléer.

Il faut savoir, que, dans le *langage spirituel*, un certain *chant*, & un certain *bourdonnement*, tiennent la place qu'occupent, dans le langage humain, le bon-sens, & la raison; & que dans les harangues sanctifiantes, la disposition des termes conformes aux règles de la grammaire n'est d'aucune utilité. Toute la Rhétorique y consiste dans le choix & dans l'harmonie des syllabes; & l'Orateur s'y doit prendre de la même manière, qu'un profond Musicien, qui, pour faire un air sur des paroles, en change tellement l'ordre, qu'il en fait du Galimatias, avant que d'en faire une chanson. Aussi y a-t-il d'habiles gens, qui soutiennent, que l'art de produire ce *chant spirituel* n'est jamais dans toute sa perfection, que quand il est conduit & dirigé par l'ignorance. Ils prétendent même, que *Plutarque* s'est expliqué là-dessus d'une manière énigmatique, en disant, que les meilleurs

leurs instrumens de Musique se font d'os d'*Ane*. Le mot dont il se sert désigne, selon la signification propre & naturelle, une *Machoire*, quoique d'autres avancent, que dans ce passage il s'agit de l'*os pubis*. Je ne suis pas assez téméraire, pour décider d'un point de Critique si délicat, & si épineux; & je laisse au Lecteur pénétrant à suivre l'opinion, qu'il trouvera la plus probable.

Le premier ingrédient, qui doit entrer dans la composition de ce chant dévot, est une grande doze de *lumiere intérieure*. C'est-à-dire, en stile ordinaire, une vaste Mémoire, richement assortie de Phrases Théologiques, & des Textes les plus mystérieux de l'Écriture Sainte, appliquez, & digérez, par les Opérations Mécaniques, dont j'ai déjà fait mention. Les Porteurs de cette lumiere doivent ressembler parfaitement à ces lanternes faites de feuilles de vieilles Bibles de *Genève*, & si fort recommandées par le Chevalier *Humphry Edwin* de Sainte mémoire, qui, pendant qu'il étoit *Lord Maire*, ne négligea rien, pour en introduire l'usage, sous prétexte d'accomplir par-là à
la

la Lettre le Texte que voici : *Ta Parole est une lanterne à mes pieds & une lumiere à mes sentiers* *.

Quand on est bien & duement fourni de cette provision, il ne s'agit plus, comme je l'ai déjà insinué, que d'ajuster le ton de la voix à chaque parole que *l'esprit dicte*, afin qu'elle frappe les oreilles de l'Auditoire, par la cadence la plus significative. La force & l'énergie de cette sorte d'Eloquence ne consiste pas, comme dans les Harangues des anciens Orateurs, dans le tour concis & laconique d'une sentence, ni dans le nombre harmonieux qu'on ménage à des périodes entières; mais se conformant aux roulemens raffinez, & savans, de la Musique moderne, elle s'attache à répandre du pathétique sur des Lettres, & sur des Syllabes. Vous voiez souvent une seule voyelle arracher de profonds soupirs des entrailles de tous les Auditeurs : souvent

* Il est fort naturel de croire qu'effectivement ce Lord Maire pouvoit l'Extravagance dévoté, jusqu'à sanctifier les lanternes, & qu'il alléguoit le passage cité ici, pour y fonder sa bisarrerie.

vent la musique touchante d'une seule *liquide* fait sanglotter tout un Peuple ; & même on observe , que des sons inarticulez ne produisent pas des effets d'une moindre force. Quelquefois , un *Maitre Artisan* se mouche le nez avec ses doigts , d'une maniere si efficace , qu'il perce l'ame de tous ses Auditeurs portez à recevoir , avec un respect également religieux , les excrémens & les productions de son cerveau : *éternuer*, *cracher*, *rotter*, défauts si marquez de l'Eloquence humaine , sont les ornemens , les figures , & les fleurs de cette Rhétorique spirituelle. C'est toujours le même esprit , qui se communique par-là , à la multitude ; & il n'importe , par quel vehicule il y passe.

Ce seroit une affaire d'une difficulté qui aprocheroit de l'impossible , que d'entreprendre de renfermer les principes de cet Art fameux , dans les bornes de quelques règles convenables. Cependant , je pourrois bien un jour favoriser le Public de mon *Essay sur le jargon dévot*, considéré *Physiquement Philosophiquement* , & *Musicalement* *.

Par-

* Voyez , devant la I. Partie , le Catalogue des livres , que l'Auteur promet au Public.

Parmi tous les secours, que l'Esprit tire de la voix, il n'y en a point, qui puisse être comparé à l'Art de faire passer les sons par le nez; Art merveilleux, qui a eu une reception si favorable dans le monde, sous la dénomination de *Nasillonnement*. L'origine de cette pieuse institution est fort ténébreuse; mais, comme j'ai été initié dans ce Mystere, & qu'on m'a donné permission d'en instruire le public, je vais en donner la Relation la plus exacte, qu'il me sera possible.

Cet Art, comme plusieurs autres inventions celebres, doit sa naissance, ou du moins sa perfection, au hasard; mais, il ne laisse pas d'être fondé sur des raisons très solides, qui l'ont fait fleurir dans toute notre Ile, depuis qu'il a été connu, jusques à présent. Tout le monde convient, que l'Epoque de sa naissance est la decadence des *Musettes*, qui, après avoir souffert long-tems sous la persecution des *Freres Spirituels*, chancelerent à la fin, & tombèrent entièrement avec la Monarchie †.

Tome II.

C

Avant

† On a déjà vu dans le *Conte du Tombeau*, que la Musique est la chose du monde, qui choque

34 OPERATION MECHANIQUE

Avant que le Saint *Nasillonement* fût encore en réputation, il arriva un jour, qu'un Bêat de la première Classe, s'étant engagé fort avant, parmi les *Tabernacles des Méchans*, sentit son *Homme extérieur* ému par des agitations violentes, & fortement excité même par l'*Homme intérieur* : Symtome assez ordinaire aux *Inspirez modernes*; car, on prétend que l'*Esprit* est capable de se jeter sur la Chair, comme des guêpes affamées sur la viande crüe. D'autres s'imaginent que l'*Esprit* & la *Chair*, jouent ensemble, sans discontinuer, à porter l'*Ane*; & qu'ils font tour à tour tantôt le Cheval, & tantôt le Cavalier †. Ils y ajoutent, que quand la
Chair

Se plus les Oeilles dévotes des Enthoufiastes. L'Auteur dit ici, que les Mufettes tomberent en Angleterre avec la Monarchie. Il veut parler du Regne du Fanatisme, qui fut presque despotique, dans la Grande-Bretagne, sous *Olivier Cromwel*, après la mort de *Charles Premier*, qui entraîna avec elle celle de l'Eglise Anglicane. † C'est un Jeu fort usité parmi les jeunes Garçons, qui sautent les uns sur les autres, & qui de cette maniere font tour à tour les Chevaux & les Cavaliers.

Chair monte l'Esprit, elle est armée d'énormes éperons; & que, lorsque c'est son tour de porter, elle a la bouche prodigieusement dure.

Quoi qu'il en soit, il arriva, que, par un effet naturel d'une forte Inspiration, le *Béat* sentit son *Vaisseau* s'étendre terriblement de tous côtez; & le tems & le lieu se trouvant également peu convenables, pour évaporer l'*Esprit superflu*, par en haut, moiennant la lecture, la priere, & la répétition, il fut forcé de lui ouvrir un passage d'un autre côté. En un mot, il lutta si long-tems contre sa chair rebelle, qu'il la domta à la fin, & qu'il sortit victorieux du combat, avec des blessures glorieuses. Le Chirurgien vint bientôt à bout de guérir les parties affectées: mais, le mal, chassé de son poste, monta dans la tête; &, semblable à un habile Général, qui, battu en raze Campagne, se retire avec rapidité vers la Ville capitale, pour y faire tête à l'ennemi, il se fortifia tout auprès du cerveau. Voiant qu'on faisoit des préparatifs pour l'attaquer par le nez, il abatic le pont, boucha le passage, & se retira dans les conduits

les plus reculez du cerveau même.

Or, les Naturalistes observent, qu'il y a dans les nez humains une espece d'*Idiosyncrasie*, par la vertu de laquelle, plus ils sont bouchez, & plus la voix se délecte à y chercher un passage; tout de même que la musique ne passe par une flute, que lorsque plusieurs trous en sont exactement fermez. C'est par-là que ce *bourdonnement* de nez ressemble parfaitement à celui d'une musette, & qu'il flatte aussi agréablement les oreilles Britanniques, que faisoit jadis le son de cet instrument disgracié.

Le *Béat* en question en fut bientôt convaincu par sa propre experience: &, dans l'Opération Mécanique de l'Esprit, il employa avec tout le succès imaginable l'heureuse faculté qu'il venoit d'acquérir. En peu de tems aucune Doctrine ne mérita les Epithetes de saine, & d'orthodoxe, à moins de passer par le nez; bientôt chaque Artisan se mit à copier ce bienheureux original; & ceux, qui ne pouvoient pas atteindre à ce haut degré de *Nasillonnement* par l'Art seul, poudrez par un noble zèle, eurent recours

à la Nature, & imitèrent exactement la Sainte Lute du prémier Inventeur. C'est ainsi, qu'on peut soutenir à la Lettre, que les Spiritualisez ont acquis l'Empire de la Sainteté, par le *Nasillonnement* d'un animal, comme *Darius* acquit celui de *Perse*, par le Hannissement d'un autre †. La comparaison est d'autant plus juste, que la Bête Persienne avoit couvert une Cavalle le jour avant l'élection, & que par-là il avoit atrapé la Faculté de hannir à propos.

Je mettrois ici des bornes à cette Dissertation aussi curieuse qu'importante,

† *Herodote* & d'autres Historiens nous apprenent, qu'après la mort des Mages, qui par fourberie avoient placé un d'ent'reux sur le Trone de *Cyrus*, sous le nom de *Smerdis*, Frere de *Cambyse*, *Darius*, Fils d'*Hystaspe*, & six autres Seigneurs, qui avoient délivré leur Patrie de cette Tyrannie infame, resolurent de donner la Royauté à celui des sept, dont le Cheval auroit hanni le premier. Pour abandonner de cette maniere ce choix important au sort, ils devoient s'assembler tous hors de la Ville au lever du Soleil. L'Ecuier de *Darius*, instruit de cette convention, y mena, le soir avant l'élection, le Cheval de son Maître, & le fit aprocher d'une Cavalle; ce qui porta la Bête à faire de grands Hannissements, dès que le lendemain il fut arrivé dans le même endroit.

te, si je n'étois pas convaincu que tout ce que j'ai avancé sur ce sujet doit être de nécessité défendu, contre une Objection des plus fortes. En supposant vrai tout ce que j'ai dit, on peut soutenir que l'*Enthoufiasme artificiel* ne sauroit réussir, sans quelques Dispositions naturelles dans la Constitution de certains individus, qui ne se trouvent pas dans le tempéramment de certains autres.

Cette Objection ne paroît pas entièrement destituée de solidité. Observez le geste, l'action, le mouvement, & la contenance, de quelques Artisans du premier ordre, même dans les circonstances ordinaires de la vie, vous les prendrez pour une race différente du reste des créatures humaines. Je dis plus : jetez les yeux sur les prétendans les plus communs de la *Lumière intérieure* ; voiez comme ils sont sombres, ténébreux, & sales en dehors. Ils sont comme ces Lanternes, qui, plus elles sont illuminées en dedans, plus elles répandent de la fumée, & plus le dehors en est couvert de suie, & d'autres matières *fuligineuses*. Prêtez l'oreille à leurs discours les plus ordinaires, & exa-

examinez la maniere dont ils les prononcent, vous croirez entendre un ancien Oracle, & vous en deviendrez tout aussi favant.

Par ces raisons, & par d'autres semblables, on prétend prouver d'une maniere invincible, qu'une source naturelle de l'*Esprit* doit précéder l'*Art*, & occuper déjà la tête des *Saints*, avant qu'ils commencent l'opération. Il y en a même qui soutiennent, que ce fond naturel n'est autre chose, que la chaleur du zèle, qui fait sortir l'*Esprit* de la lie de l'ignorance, comme de certaines lies on fait tirer d'autres *Esprits*, par la chaleur du feu.

Pour placer ce sujet dans son véritable jour, je déduirai ici d'une maniere concise toute l'Histoire du Fanatisme des tems les plus anciens, jusques à l'âge présent. Si nous y trouvons quelque point fondamental, sur lequel tous les Professeurs de cet Art merveilleux s'accordent unanimement, je pense que nous pouvons nous en saisir sans scrupule, & le prendre hardiment, pour la semence, ou pour le principe de l'*Esprit*.

C'est parmi les *Egyptiens*, que les Histoires anciennes nous découvrent les

premières traces du Fanatisme. Ils ont intitulé ces fêtes connues dans la Grèce sous les noms d'*Orgyes*, *Panegyres*, & *Dionysies*. Si elles ont été introduites par *Orphée*, ou par *Mélampus*, c'est ce que nous n'examinerons pas pour le présent, & que probablement nous n'examinerons pas non plus dans la suite. Elles étoient célébrées à l'honneur d'*Osyris*, que les Grecs appelloient *Dionysius*, & qui est le même que *Bacchus*, ce fameux Conquérant des *Indes*. De-là quelques Lecteurs superficiels ont conclu mal-à-propos, qu'il ne s'agissoit dans ces cérémonies, que des extravagances d'une troupe de bruiants yvrognes. Mais, c'est-là une erreur grossière jettée à la tête des hommes, par quelques Auteurs modernes, qui, croiant que l'Antiquité doit être faisie par la queué, lisent à la manière des *Juifs*, en commençant par la fin.

Ces gens, d'un entendement trop littéral, prétendent conquérir tout un Livre, en battant l'estrade dans l'*Index*; tout comme si un Voyageur vouloit nous donner la description d'un Palais dont il n'auroit vu que les *privez*. Qu'ils sachent, ces ignorans-là, que lors de l'in-

l'institution de ces Myftères, l'usage qu'on pouvoit tirer du fruit de la vigne n'étoit pas encore connu dans l'Egypte, & que les gens du Pais ne buvoient que de la grosse bierre, qui a servi de boisson aux hommes long-tems avant le vin. Cette liqueur, non seulement doit son origine aux *Egyptiens*, mais à *Osyris* ou *Bacchus* lui-même, qui, dans sa fameuse expédition, en avoit la *recepte* dans sa poche, & la communiquoit généreusement aux Nations, à mesure qu'il les soumettoit à son pouvoir.

D'ailleurs, *Bacchus* ne doit pas avoir été fort souvent yvre, parce qu'il étoit l'inventeur de la *Mitre*, qu'il portoit toujours, aussi bien que tous ses compagnons, pour prévenir par-là les vapeurs, & les maux de tête, qui suivent d'ordinaire l'usage excessif des liqueurs fortes. C'est pour cette raison, selon quelques Auteurs, que la *grande Pail-larde*, quand elle enyvre les Rois de la Terre de sa *Coupe d'Abomination*, ne se soule pas elle-même, quoiqu'elle ne refuse jamais de vuidier le verre à son tour. Elle se soutient, & elle demeure

ferme sur ses pieds, par la vertu de son *triple Diadème*.

Quoiqu'il en soit, ces fêtes appellées *Bacchanales*, ont été instituées en mémoire de cette fameuse expédition de *Bacchus*, & toutes les Cérémonies de ces fêtes en étoient autant de Symboles, & d'Images. Il est clair par conséquent, que les Rites fanatiques de ces *Bacchanales*, au lieu d'être mis sur le compte de la vigne, doivent être attribuez à une source plus profonde, & plus difficile à déterrer.

Pour y réussir, il est bon de prendre garde à quelques circonstances de ces fameux Mystères: il faut remarquer d'abord, que dans ces *Processions cérémonielles*, il y avoit un mélange confus des deux Sexes, qui affectoient de courir ensemble par les montagnes, & par les deserts. Ils étoient couronnez de Guirlandes, faites de Lierre & de Pampre, emblèmes de l'union & de l'attachement, & quelquefois aussi de branches de sapin, proche parent du *Therebinthe* si reconnu par sa chaleur. Ils imitoient les Satyres, ils avoient des Boucs à leur suite, & ils montoient des Anes, qui sont tous des drôles renommiez pour leurs

leurs talens en matiere de galanterie. Au lieu de drapeaux, ils portoient certaines machines très-curieuses, dressées au haut de quelques perches, & très-semblables aux Armes du Dieu des Jardins, avec leurs dépendances. C'étoient autant d'ombres, ou de figures de tout le Mystère amoureux, ou bien autant de trophées érigés par le beau Sexe en mémoire de ses triomphes. Une autre circonstance plus remarquable encore, c'est que dans une certaine Ville de l'Attique, toute la Cérémonie se dépeuloit de tout ce qu'elle avoit d'emblématique, & de figuré. On les célébroit *in puris naturalibus*; & les Pélerins ne s'arrangeoient pas en différentes bandes, mais en différens couples.

On peut tirer la même conclusion de la mort d'Orphée, un des Fondateurs de ces Rites, qui fut déchiré par les Femmes, parce qu'il refusoit de leur communiquer ses *Orgyes*, ou, comme disent les autres, parce qu'il s'étoit privé des témoins des plaisirs qu'il avoit goutez avec sa Femme, poussé à cette inhumanité par la douleur de l'avoir perdue.

Sans m'arrêter plus long-tems aux Fanatiques du Paganisme, je remarque-

rai, que les premiers Enthoufiastes de distinction, qu'on a trouvez parmi les Chrétiens, ont été ces Sectes nombreuses d'Herétiques, qui ont paru dans les cinq premiers Siècles, depuis *Simon le Magicien*, jusqu'à *Eutichès*. J'ai rassemblé leurs Systèmes différens, par le travail d'une lecture infinie; & en les comparant avec ceux qui ont suivi leurs traces dans les tems plus modernes, je trouve que les irrégularitez, & les extravagances même de l'Esprit humain ont leurs bornes, & que s'éloignant les uns des autres dans la plupart de leurs rêveries, ils ne laissent pas de se rencontrer dans un point capital, favoir la Communauté des Femmes. Plusieurs de leurs idées se sont toujours abouties-là; & il y a dans tous leurs Systèmes quelques articles, qui tendent à établir cette agréable confusion.

Les derniers Fanatiques de marque, furent ceux, qui se levèrent en *Allemaigne* comme des Champignons, peu de tems après la Réformation de *Luther*. Tels furent *Jean de Leyden*, *David George*, *Adam Neuser*, & plusieurs autres, dont les Visions & les Révélations se

ter-

terminoient toutes à la liberté de mener chacun avec foi une demi-douzaine de *Femmes-Sœurs*, & à faire de cette pratique une partie essentielle de leur Système.

La vie humaine est une navigation perpétuelle : & si nous voulons que nos *Vaisseaux* passent en sûreté, au travers des vagues & des tempêtes de ce monde orageux, il faut de nécessité faire une bonne provision de ce qu'on appelle, en langage dévot, *la Chair* ; comme les Mariniers qui ont à faire un Voiage de long cours, se fournissent d'une ample quantité de Bœuf salé.

Je laisse-là les *Mahométans*, & d'autres, qui pourroient donner une nouvelle force à mon Argument, & je passe encore sous silence plusieurs subdivisions de Sectes parmi nous, comme la *Famille de l'annour*, les *doux Chantres d'Israel*, & d'autres †. Il me suffit du court Examen que je viens de faire des principales Sectes de Fanatiques anciennes, & modernes, pour conclure, du

† Ce sont des petites Sectes subdivisées de Fanatiques dans la Grande-Bretagne.

du point de doctrine fondamental, dans lequel ils se sont tous accordez unanimement, que le principe ou la semence des visions, touchant les matières invisibles, a toujours été d'une nature corporelle : aussi les plus profonds Chymistes nous assurent, que les *Esprits* les plus forts peuvent être tirez de la chair humaine. D'ailleurs, la moelle spinale n'étant autre chose, que la continuation du cerveau, doit de nécessité faire une communication fort libre entre les facultez supérieures & inférieures de l'homme ; & par-là l'éguillon *dans la Chair* peut devenir un *éperon* pour animer l'*Esprit*.

Ajoutons à toutes ces vérités incontestables, que tous les Médecins conviennent, que rien n'affecte d'avantage le cerveau, que les *Esprits amoureux* détournent de leur Cours ordinaire, & renvoient vers la tête ; & qu'ils y causent souvent la Frénésie, & la Fureur.

Un illustre Membre de la Faculté m'assura un jour, que, quand les *Quakers* commencèrent à paroître dans notre Ile, il lui vint des *Patients Féminins*

en foule, toutes très-propres à occuper les petites Maisons de *Cythere*. Il n'y a rien-là d'étonnant : en général, il n'y a point de personnes d'une complexion plus amoureuse, que les Dévots visionnaires, de l'un & de l'autre Sexe. Le zèle emprunte sa chaleur bien souvent de la même cause, que l'Amour ; & de la Tendresse fraternelle, à la Galanterie, il n'y a que la main. Il est certain même, que rien ne ressemble mieux à la conduite des *Spiritualisés*, que le procédé des Amans. Le commencement de la Galanterie consiste d'ordinaire dans une manière dévote de tourner les yeux ; le ton des amants est un espèce de chant plaintif entrecoupé, par intervalles bien compassez, de soupirs & de gemissemens. Leur Stile est un Galimatias éloquent, un tas de paroles confuses, & très-sujettes à la répétition. Ce sont-là certainement les manières les plus propres à gagner les cœurs des Femmes ; & tout le monde conviendra, je crois, que les *Béats* les savent employer avec plus de dextérité, que les Galans les plus stilez à conter fleurettes au beau Sexe.

Si

Si après tant de démonstrations d'une force invincible, quelqu'un est encore assez stupide, pour douter de ma Thèse, je lui dirai, que je suis informé moi-même par quelques *Freres Sanguins* de la première Sainteté, qu'il leur est arrivé fréquemment, dans le plus haut degré de leur *orgasme* spirituel, de
, & de sentir aussi-tôt que l'esprit s'affoiblissoit avec les nerfs; ce qui les forçoit à se hâter de conclure leurs discours.

Cette expérience est encore confirmée par le penchant merveilleux, & surprenant, que tout le beau Sexe en général a pour les Prédicateurs fanatiques, quelques désagréables qu'ils puissent être, dans leur figure, & dans leurs airs. On suppose d'ordinaire, que cette espèce de tendresse n'est fondée, que sur des vœux purement spirituelles, sans aucun mélange de la *Chair*: mais mille petits accidens sont capables de prouver le contraire; & je suis persuadé quant à moi, que les Femmes jugent des talens des Hommes par certaines marques caractéristiques, dont nous n'avons pas la moindre idée nous mêmes, nous autres males.

Sans

Sans aller à la recherche des causes de cette habileté dans le beau Sexe , je conclurai de toutes mes preuves précédentes , que les *Intrigues spirituelles* finissent généralement comme toutes les autres ; & que la Tendresse dévote , quoi qu'elle pousse quelques branches vers le Ciel , ne laisse pas d'avoir sa racine dans la terre. Une contemplation trop forte n'est pas l'affaire de la chair & du sang : elle a beau s'attacher à l'esprit ; en peu de tems , elle est obligée de lâcher prise , & de tomber dans la matière. Ceux qui s'aiment , sous prétexte d'un Commerce spirituel qui n'a que le Ciel en vue , ne font qu'une Secte de *Platoniques* , qui croient voir le Firmament & les Étoiles dans les yeux des Belles , sans songer seulement à des Vuës plus basses. Mais le même puits s'ouvre sous la *sublimité d'Esprit* des uns & des autres : ils représentent parfaitement bien ce Philosophe , qui , pendant que ses yeux & son esprit étoient fixés sur des Constellations , fut entraîné dans une fosse par la pesanteur de ce qu'il avoit de matériel.

Je m'étendrois d'avantage sur cette
par-

50. OPERATION MECHANIQUE c&.

partie de mon Sujet ; mais la Poste va partir, & je suis contraint de mettre des bornes à ma Lettre. Je suis,
&c.

Je vous prie de brûler cette Lettre dès que vous l'aurez lue.



R E C I T
VERITABLE, ET EXACT,
D'UNE
BATAILLE
ENTRE LES LIVRES
ANCIENS ET MODERNES,
DONNE'E VENDREDI PASSE'
DANS LA
BIBLIOTHEQUE
DE
St. J A M E S.

AVERTISSEMENT
D U
LIBRAIRE.

LE Discours suivant est incontestablement du même Auteur, que les Ouvrages qui précèdent : & il a vu le jour pour la première fois à peu près dans le même tems que les autres ; je veux dire l'an 1697, lorsque la fameuse Dispute sur les Anciens, & sur les Modernes, étoit dans son plus haut point de chaleur. Cette Controverse tira son Origine d'un Essay du Chevalier *Guillaume Temple* sur ce sujet. *M. Wotton* y répondit, & le fameux *M. Bentley* ajouta à cette Réponse un Appendix, dans lequel il s'efforce de décréditer *Æsopé* & *Phalaris*, que le Chevalier avoit extrêmement louez dans son Essay. Cet Appendix se jette avec fureur sur une nouvelle Edition de *Phalaris*, publiée par Monsieur *Charles Boyle*, à présent Comte d'Orery, qui refuta le Docteur verement, mais avec beaucoup d'Esprit & d'Erudition. *M. Bentley* *risposta* par un grand Volume, où le Chevalier ne fut

Fut pas épargné, non plus qu'il l'avoit été par la Dissertation du Sieur Wotton.

Tout le monde savant & poli fut offensé de voir un homme du Caractère du Chevalier Temple traité avec tant de rudesse, de ces deux Champions des Modernes, sans jamais avoir reçu la moindre offense de cet homme illustre; & l'on souhaita ardemment, que quelque bonne plume les fit repentir de leur grossiereté. Notre Auteur l'entreprit, & l'exécuta avec tout le succès imaginable.

Il nous dit que les Livres de la Bibliothèque de *St. James*, se considérant comme Parties extrêmement intéressées dans cette Dispute, entreprirent eux-mêmes de la décider par le sort des armes, & qu'ils en vinrent à une Bataille décisive. Il en décrit plusieurs particularitez; mais, malheureusement, le Manuscrit, (n'importe par quel accident,) est tellement gâté, qu'il y a plusieurs Lacunes considerables, & que le Lecteur curieux ne sauroit apprendre pour quel parti la victoire s'étoit déclarée.

54 *Avertissement du Libraire.*

Je suis obligé en conscience d'avertir ici le Public, que tout ce qui se dit ici doit être appliqué, dans le sens le plus littéral, au Caractère des Livres, dont il s'agit, & non pas à celui de leurs Auteurs. Quand, par exemple, il est parlé de *Virgile*, il ne faut pas entendre par-là le fameux Poète, qui a porté ce Nom; mais uniquement, certaines feuilles de Papier reliées, qui contiennent ses Ouvrages. Le But de l'Auteur n'est que de personnaliser les Livres, & de les faire agir d'une manière conforme au tour d'Esprit qu'on y trouve.

PREFACE

D E

L' A U T E U R.

LA Satyre est une espece de Miroir , où l'on voit les visages de tout le monde, sans y découvrir ses propres traits; c'est là la raison principale de la réception favorable , qu'elle rencontre dans le monde , & du peu de chagrin , qu'elle y donne à ceux-là même , qui en sont les objets. Si ce que je donne ici au public, n'a pas le même heureux sort , contre la regle generale , je m'en mettrai fort peu en peine. J'ai appris par une longue experience, qu'il n'y a pas de grands inconveniens à craindre , de la part de certains génies , tels que ceux que j'attaque ici. La colere & la fureur , quoi qu'elles ajoutent de nouvelles forces au corps , ne font qu'affoiblir l'Esprit , & rendre tous ses efforts vains , & inutiles.

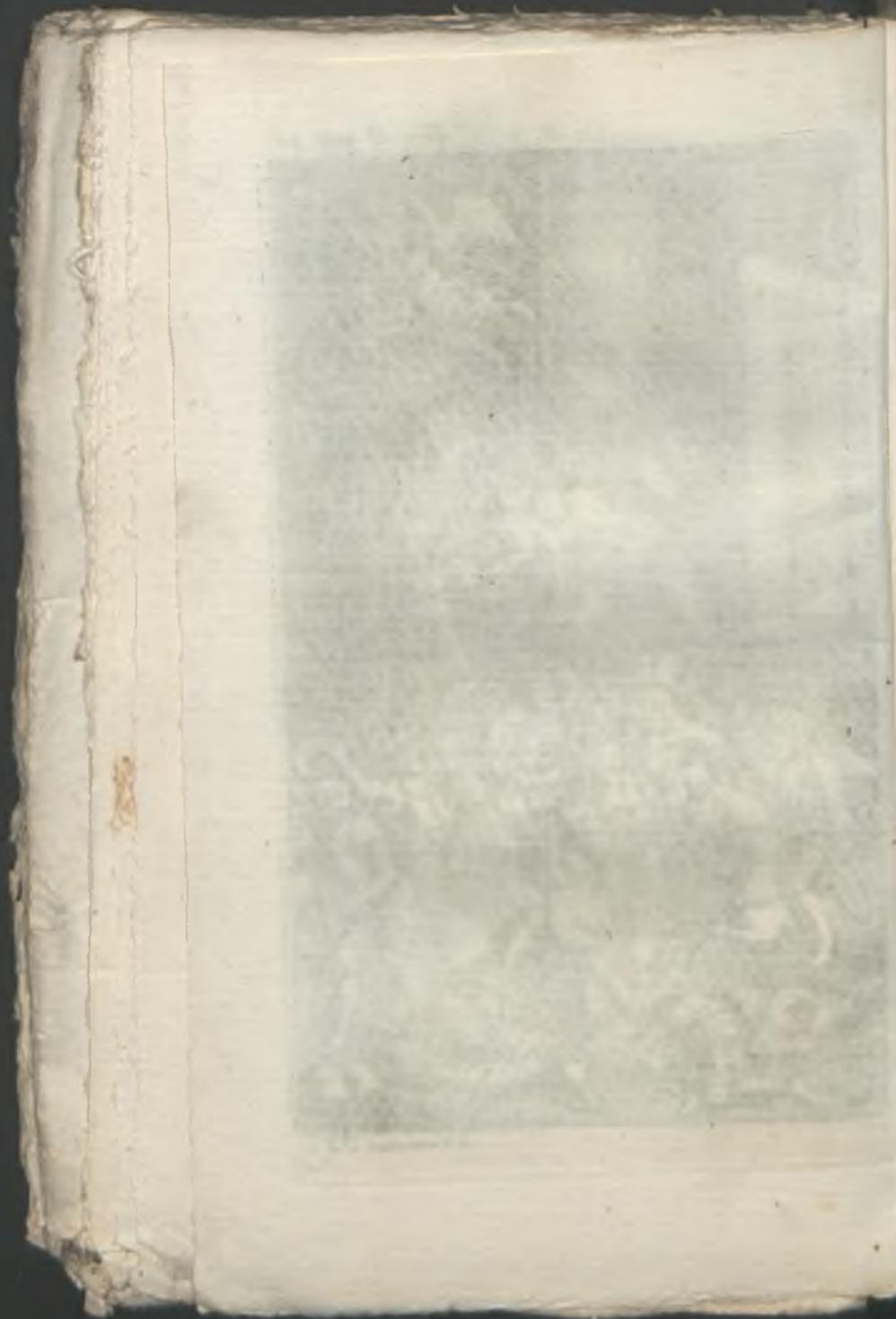
Il y a tel cerveau , qui ne sauroit , pour ainsi dire , être écrémé , qu'une seule fois ; son propriétaire fait bien d'assembler cette heureuse crème avec soin , & de l'employer avec économie ; mais , qu'il ne se

hazarde pas à l'exposer aux coups de fouët de plus habiles gens que lui, s'il ne veut pas qu'elle tourne toute en impertinences, sans qu'il ait le moindre moien d'y suplèer de nouveau.

L'esprit, sans l'érudition, n'est effectivement qu'une espece de crème, qu'une seule nuit peut faire surnager sur la superficie du cerveau; mais, fouettée par une main habile, elle se met bientôt entièrement en vent & en écume, sous laquelle il n'y a que du petit lait, qui n'est bon qu'à être jetté aux cochons,







RECIT FIDELLE
ET EXACT DE LA
BATAILLE
DES
LIVRES.

 Plusieurs Livres remplis de Philosophie & de Morale, débitent gravement, que la Guerre est l'Enfant de l'Orgueil, & que l'Orgueil est celui de la Richesse. On peut en quelque sorte souscrire à la première partie de cette Proposition sententieuse; mais, la seconde est certainement très-contraire à l'expérience. L'Orgueil est apparenté de près au Besoin, & à la Mendicité, tant du côté paternel, que du côté maternel, & pour parler naturellement, la Guerre s'excite rarement parmi les gens, qui
Tome II. D croient

croient avoir tout ce qu'il leur faut ; elle étend d'ordinaire sa course du Nord vers le Sud , c'est-à-dire , *de la Pauvreté vers l'Abondance.*

Les sources les plus anciennes , & les plus naturelles , des querelles , & des combats , sont l'*incontinence* , & l'*avarice* , qu'on peut appeller Sœurs de l'*orgueil* , & qui sont sans contredit Filles du *besoin*. Pour parler ici le langage des Auteurs Politiques , on peut observer dans la République des Chiens , qui paroît être originairement une Démocratie , que tout l'Etat est en pleine Paix après un bon diner , & que la Guerre Civile s'y allume dès qu'il arrive qu'un Os succulant , & de bonne taille , est saisi par quelque *Chien à grand Collier*. S'il en fait part à quelques-uns de ses Camarades , le Gouvernement se change en *Oligarchie** ; & , s'il garde tout le butin pour lui seul , il introduit le *Despotisme* ou la *Tyrannie*.

On peut faire la même remarque sur les dissensions qui se lèvent parmi eux , à l'occasion de quelque belle du quartier ,

* C'est le Gouvernement d'un *petit nombre*.

tier, que la nature porte à la propagation de l'Espèce. Dans un cas si délicat, il n'est pas possible d'établir le moindre titre de possession; & il vaut mieux soutenir, que tous les chiens voisins ont sur elle des prétentions également bien fondées; ce qui excite parmi tous les rivaux tant de soupçons, & une si grande jalousie, que la *République Canine* de toute cette rue est réduite à un état de Guerre ouverte, où chaque citoyen a tout à craindre de tous les autres. Ces troubles & cette émeute dure, jusqu'à ce qu'un membre de cette Société, plus heureux, plus brave, ou plus fin, que les autres, faisisse la proie, & en fasse ses Choux gras; ce qui attire à ce galant favori la jalousie & les *grogneries* de tous les amis disgraciez.

Si nous jettons les yeux sur de pareilles Républiques engagées dans une Guerre étrangere, offensive, ou défensive, nous y découvrirons les mêmes motifs; la pauvreté ou le besoin réel ou imaginaire, car c'est la même chose par rapport aux effets, y insinue toujours, tout autant que l'orgueil, du moins du côté de l'agresseur.

Si l'on veut bien appliquer ce Système à un *Etat intelligent*, ou *République de Lettres*, on découvrira bientôt la source de la Guerre, qu'on pousse à présent avec tant de vigueur de côté & d'autre; & l'on pourra juger sans peine, quel parti a la cause la plus juste. Il est vrai que la victoire ne panche pas toujours du même côté que la justice:

*Les Dieux sont pour César, mais Caton
suit Pompée.*

Et il est difficile de deviner, jusqu'à présent, à quoi aboutiront tant de cruels combats. Chaque parti voit à la tête des Chefs tellement animez, & les prétensions réciproques sont si exorbitantes, qu'elles ne sont pas susceptibles de la moindre ouverture d'accommodement.

Le sujet de la querelle n'est autre chose qu'un terrain de petite étendue, situé sur une des collines du *Parnasse*. Celle qui est la plus spacieuse, & la plus haute, a été de tems immémorial dans la possession de certaines gens, nommez les *Anciens*; & la plus basse est
pos-

possédée par ceux, qui prennent le titre de *Modernes*. Ces derniers, mécontents du poste, qu'ils occupoient, s'avisèrent un jour d'envoyer des Ambassadeurs aux *Anciens*, pour se plaindre, comme d'un grief considérable, de ce que la hauteur de la partie du Parnasse occupée par leurs voisins, leur bornoit la vue, principalement du côté de l'Est *. Pour éviter tout sujet de querelle, ils leur proposèrent cette alternative gracieuse; ou de déloger de cette colline élevée, & de se transporter, avec tous leurs effets, sur le coupeau le plus bas, que les Modernes leur céderoient avec plaisir; ou bien, de permettre aux dits Modernes, de venir avec des pelles & des bûches, pour abaisser la colline la plus élevée, comme ils le trouveroient à propos.

Les Anciens répondirent aux Ambassadeurs, qu'ils ne s'étoient attendus à rien moins, qu'à une pareille proposition de la part d'une Colonie, à qui, par pure grace, ils avoient donné la li-

D 3 berté

* C'est du côté de l'Orient, que les Arts, les Sciences, & le Bel-Esprit, se sont répandus dans le Monde.

berté de s'établir dans leur voisinage; que rien n'étoit plus absurde, que de prétendre, qu'ils délogeassent d'un endroit, qui avoit été la Patrie de leurs Ancêtres, depuis la naissance du monde; & que si la hauteur de leur colline bor- noit trop la vue des *Modernes*, c'étoit un inconvénient, où ils ne pouvoient pas remédier; mais, que lesdits *Modernes* devoient considérer, qu'ils en étoient suffisamment dédommages par l'ombre, dont cette même hauteur les favorisoit. Que pour ce qui regardoit l'offre, qu'ils faisoient d'abaiss- ser le *coupeau*, dont la hauteur leur étoit importune, il y avoit de la folie & de l'ignorance à le proposer, puisque toute cette colline étoit d'un roc si dur, qu'ils ne feroient qu'y user en vain leurs outils, & leurs forces: que par conséquent les *Modernes* feroient mieux de songer à élever leur propre terrain; & que tout le Peuple des *An- ciens* ne le permettroit pas seulement, mais qu'il s'offroit à y contribuer de tout son pouvoir.

Cet expédient fut rejeté avec beau- coup de mépris par les *Modernes*, qui continuoient toujours à insister sur leur
al-

alternative, que les Anciens n'avoient garde d'accepter.

Là-dessus, on en vint à ~~une~~ rupture ouverte, suivie d'une Guerre cruelle & opiniâtre, soutenue, du côté des Anciens, par la valeur des chefs, & par le secours de quelques braves Alliez; &, du côté des Modernes par la supériorité du nombre, qui, par des recrues continuelles, réparoit en moins de rien, les pertes qu'ils souffroient dans les combats. Peu de jours se passent, qu'il n'y ait quelque rencontre; & déjà on a répandu des ruisseaux entiers, d'encre, qui n'ont fait qu'augmenter l'aigreur & l'animosité des deux partis.

Je suis obligé d'avertir ici le Lecteur, que ce qui sert de fleches & de javelots dans les *Combats savans*, c'est cet *Encre*, qu'on fait sortir avec violence de certaines machines nommées *Plumes*, qui sont lancées sur l'ennemi, par les Heros des deux Armées, avec force, & avec adresse; ce qui fait ressembler leurs Batailles aux Combats des *Port-Epis*.

Cette liqueur dangereuse a été composée, par l'Ingénieur qui l'inventa, de deux Ingrédients, de *Noix de Galie* &

de *Conperose*, qui, par leur amertume, & leur venin, sont convenables au caractère des Combattans, & propres à enflammer leur Bile & leur Animosité.

C'étoit une coutume, parmi les Grecs, après un combat, dont la victoire pouvoit en quelque sorte passer pour douteuse, de dresser des trophées, de côté, & d'autre; ceux, qui avoient réellement eu le dessous, vouloient bien faire cette dépense, aussi bien que les vainqueurs, pour ne pas abatre le courage de leur parti. Il y avoit dans cette coutume quelque chose de si noble, & de si prudent, qu'on l'a fait revivre depuis peu, & qu'on en a fait un Article important de l'Art militaire.

Nos Savans guerriers ont trouvé bon de l'adopter, & d'y raffiner encore. Apres une dispute opiniatre & sanglante, chaque parti dresse des trophées à sa prétendue victoire, avec de magnifiques inscriptions, contenant les preuves de la justice de sa cause, avec un recit fidelle & impartial de la Bataille, & de toutes les particularitez qui doivent le faire passer pour *vainqueur*. Les tro-

trophées de ceux, qui ont été batus, font toujours les plus pompeux, & les plus chargez d'ostentation. On leur donne les titres d'*Argumens*, de *Disputes*, de *Considerations brièves*, de *Reponses*, de *Repliques*, de *Remarques*, de *Réflexions*, d'*Objections*, & de *Refutations*. On les érige en Original*, & quelquefois aussi en *Abrégé* dans toutes les Places publiques †, pour les exposer à la curiosité & à l'admiration de tous ceux qui passent. De-là les principaux, & les plus grands, sont transportez dans certains Magazins, qu'on appelle *Bibliothèques*, où on leur assigne un quartier à part, dans lequel ils commencent à briller sous le Nom de *Livres de Controverses*.

Ces Livres conservent d'une manière presque miraculeuse, le Caractère & l'Esprit, qui a animé les Héros eux-mêmes, pendant qu'ils étoient en vie; soit que l'ame de ces Guerriers s'y vienne loger après leur mort, par une Metempsicose assez naturelle, comme c'est l'opinion la plus généralement re-

D 5 çté,

* Les Ouvrages mêmes.

† Les Titres affichez aux coins des Ruës.

çâé ; soit qu'il arrive dans les Bibliothèques ce qui est ordinaire dans les autres *Cimetieres*, où l'on prétend qu'un certain Esprit, ou une certaine Ombre, rode autour du monument, jusqu'à ce que le Cadavre soit entierement réduit en poussiere †.

Ces

† Toute cette Allégorie est pleine de Beutez, & il est difficile de trouver aucune Production de l'Esprit humain, où il y ait tant de feu, tant de force d'imagination, & une ironie aussi fine, Il faut pourtant avouer, qu'elle est extrêmement forcée, & que l'Imagination du Lecteur a de la peine à se prêter à des Livres, qui sont armez de Cuirasses, de Javelots, &c. qui montent à Cheval, qui ont des bras, des jambes, une tête. La Vraisemblance est l'Âme de la Fiction. On pourroit pourtant diminuer un peu cet Inconvénient, si l'on vouloit suposer, que toutes ces Actions guerrieres, & tout cet Equipage, est attribué ici à ces *Ombres*, qui hantent les Bibliothèques, à ce que dit l'Auteur, comme les Ombres des Corps humains rodent autour des *Cimetieres*. S'il avoit voulu un peu mieux développer cet Expedient, l'Imagination du Lecteur en auroit été extrêmement soulagée. C'est dommage que dans certains endroits il paroît boucher lui même l'ouverture, qu'il nous donne ici, en mettant un Livre véritable à la place d'un Cavalier, avec tout son équipage. J'ai trouvé bon de tourner ces endroits un peu autrement, pour ne pas choquer la Critique délicate du Public François.

Ces *Esprits*, qui hantent les Bibliothèques, sont généralement d'un naturel fort inquiet : &, sur-tout ceux, qui appartiennent aux livres de controverses, sont d'une violence, & d'une fougue si épouvantable, que les Bibliothécaires sont obligez de les releguer dans quelque coin à part; la prudence de nos Ancêtres est allé même jusqu'à les lier de Chaines de fer †, pour empêcher leurs violences, & pour les forcer à la Paix. Voici le motif qui leur inspira cette pensée salutaire. Dès que les Ouvrages de *Scot* parurent dans le monde, on les plaça dans une certaine Bibliothèque très-fameuse, & on leur assigna leur quartier; mais, à peine cet Auteur fut-il établi dans ce séjour, qu'il alla faire une visite à son Maître *Aristote*. Après les complimens ordinaires ils firent une Conspiration contre *Platon*, qu'ils résolurent de saisir par force, & d'arracher du poste qu'il avoit occupé parmi les Theologiens, depuis plus

D 6

de

† Les Livres, dans les Bibliothèques publiques en Angleterre, sont atachez aux planches par de petites Chaines, afin qu'on ne les emporte pas.

de huit cens ans, sans avoir jamais été troublé dans cette possession.

L'entreprise réussit; & depuis ce tems-là, ces Usurpateurs ont joui paisiblement du fruit de leur crime; mais, pour empêcher de pareilles violences à l'avenir, on prit la résolution d'enchaîner tous les *Ouvrages Polemiques* d'une taille un peu au-dessus de la médiocre.

Par cet expédient, la Paix auroit pu être maintenue dans les Bibliothèques, s'il ne s'étoit pas levé depuis peu une nouvelle espece de livres de controverse, animez de l'esprit le plus brouillon, à cause de la dispute susdite entre les Savans, touchant la colline la plus élevée du Parnasse.

Je me souviens, que lorsque ces Ouvrages furent admis dans les Bibliothèques publiques, je dis à plusieurs personnes intéressées dans cette affaire, que j'étois persuadé, qu'ils exciteroient des troubles, de quelque côté qu'on les plaçât, à moins qu'on ne le prévint, avec tout le soin imaginable. Mon avis étoit qu'on enchainât ensemble les chefs de chaque parti, afin que par ce mélange leurs exhalaisons malignes.

gues s'émoussaient, & se détruisaient à la fin, sans nuire à personne; comme on voit des poisons d'une différente nature perdre leurs forces, quand on les mêle ensemble. Je ne fus, dans cette occasion, ni faux Prophète, ni mauvais Conseiller; & ce n'est que faute de cette précaution, que s'est donnée Vendredi passé cette terrible Bataille, entre les *Anciens* & les *Modernes*, dans la Bibliothèque de Sa Majesté.

Ce combat est devenu le sujet général de toutes les conversations de la Ville; & comme on est dans une impatience extraordinaire d'en savoir toutes les particularitez, me trouvant les qualitez requises à un bon Historien, & n'étant aux gages d'aucun des partis, je me suis laissé aller à l'importunité de quelques Amis très-considérables, & j'ai résolu d'en faire un *Recit exact & impartial*.

Le Chatelain de la Bibliothèque Royale †, un Chevalier renommé par sa grande valeur, & sur-tout par sa politesse, & par ses belles manieres, s'étoit déclaré pour les *Modernes*, & en avoit

† Le Dr. Bentley.

avoit été un des plus fiers champions. Dans une Escarmonche, qui étoit arrivée sur le *Parnasse*, il avoit fait vœu de terrasser de ses propres mains deux chefs du parti opposé, qui gardoient un défilé au haut du roc : mais, en s'efforçant de grimper jusque-là, il avoit été extrêmement traversé par sa Pesanteur, & par sa *Force centripete*; qualité fort ordinaire parmi ceux, qui ont embrassé le parti des Modernes.

Comme ils ont la tête fort légère, ils ont une grande vivacité dans leurs spéculations. Il n'y a rien de si élevé, où ils ne s'imaginent pouvoir atteindre sans peine; mais, quand ils veulent mettre leurs spéculations en pratique, ils sentent un poids extraordinaire autour de leurs talons, & de toutes les parties inférieures de leur corps.

Aiant manqué de cette manière un dessein si glorieux, le Heros disgracié de la fortune, en eut une rancune prodigieuse contre les *Anciens*. Il ne négligea rien pour en donner des marques, en plaçant dans les appartemens les plus magnifiques du Château, les Ouvrages de leurs Adversaires, dans le tems que tout Livre, qui osoit se déclarer

rer fauteur des Anciens, étoit enterré tout vif dans quelque réduit obscur, & menacé d'être jetté par les fenêtres, dès qu'il donneroit la moindre marque d'être mécontent d'un traitement si inhumain.

Il arriva environ le même tems, que parmi tous les Livres de cette fameuse Bibliothèque, il regnoit une grande confusion de rang, dont on donnoit plusieurs raisons différentes. Quelques-uns l'attribuoient à une bonne quantité de *poussiere savante*, qu'un tourbillon de vent avoit enlevé d'une planche remplie de Modernes, & jettée dans les yeux du *Seigneur Chatelain*.

D'autres affuroient, qu'il se faisoit un plaisir *d'éplucher les vers des Auteurs Scholastiques*, & de les manger tout en vie à son déjeuner; & que, par malheur, quelques-uns de ces insectes s'étoient glissez dans sa ratte, dans le tems que d'autres étoient montez dans son cerveau: ce qui ne pouvoit que causer de grands troubles dans l'une & dans l'autre de ces parties. Il y en avoit enfin, qui soutenoient, qu'à force de se promener dans les ténèbres, par les Galeries de la Bibliothèque, il en avoit
ab.

absolument oublié la situation ; & que, par-là, quand il s'agissoit de remettre les Livres dans leurs niches, il étoit sujet à se méprendre, & à placer des *Cartes* à côté d'*Aristote*. C'est ainsi que le pauvre *Platon* se trouvoit entre *Hobbes*, & entre l'*Histoire des sept Sages* ; & que *Virgile* avoit pour plus proches voisins, *Dryden* d'un côté, & *Withers* de l'autre.

Les affaires se trouvant dans cette situation, les Livres qui s'étoient déclarés les patrons des Modernes, choisirent un d'entr'eux pour faire le tour de la Bibliothèque, afin d'examiner le nombre & la force de ceux de leur parti.

Le Député s'acquitta de sa commission avec beaucoup d'adresse, & apporta avec lui une liste de tous leurs Partisans qui étoient en état de porter les armes. Ils étoient en tout cinquante mille, la plupart Chevaux-legers, Infanterie pesamment Armée, & Troupes Mercenaires. Il est vrai que les Fantassins avoient d'assez mauvaises armes, & de plus mauvais habits. Les Cavaliers étoient d'une grande taille, mais sans vigueur, & sans feu, excepté quelques-uns, qui étoient devenus d'as-
sez.

sez bons Guerriers, en voiageant parmi les Anciens.

Tout étoit alors dans une grande crise. La Discorde qui pose ses pieds à terre, & qui lève son front jusques dans les Cieux, s'étoit saisi du cœur des Heros; le sang leur bouillonoit dans les veines, & leur haine commença à éclater par des invectives.

Dans ces circonstances, un Ancien, se trouvant tout seul de son parti sur une planche, qui se courboit sous les Modernes, offrit avec beaucoup de modération, de plaider la cause de son parti, & de faire voir par de bonnes preuves, qu'il méritoit le premier rang, par sa longue possession, par la prudence de sa conduite, par son antiquité, & surtout, par les bienfaits, dont il avoit comblé les Modernes. Les autres nièrent hardiment toutes ces propositions; ils s'étonnerent sur-tout, de ce que les Anciens osoient insister sur leur *Antiquité*, pendant qu'il étoit de la dernière évidence, que c'étoient précisément les *Modernes*, qui étoient les plus anciens. *D'ailleurs*, continuerent-ils, *vous avez grand tort de parler des obligations, que nous avons à ceux de votre parti. Il est*
vra

vrai que nous sommes informez, que quelques-uns, d'entre nous, ont été assez lâches pour vous emprunter leur subsistance; mais les autres, qui font le plus grand nombre sans comparaison, & sur-tout nous autres Anglois & François, nous sommes si éloignez d'imiter un exemple si honteux, qu'à peine avons-nous eu jamais un quart d'heure de conversation avec vous autres. Nos Chevaux sont nourris dans nos propres baras, nos armes sortent de nos propres forges, & c'est à notre propre adresse, que nous devons l'étoffe & la façon de nos habits. Par hazard, Platon se trouva sur la planche voisine; & voiant que ceux, qui venoient de parler, étoient tout en guenilles, comme je l'ai tantôt insinué; que leurs Chevaux, n'étoient que des haridelles, que leurs Armes n'étoient que de bois pourri; & que la rouille couvroit leurs cuirasses d'un bout à l'autre; il se mit à rire: & prenant cet air ironique qu'il avoit hérité de Socrate, il jura par le Génie de son Maître, qu'il étoit de leur sentiment.

Les Modernes ne s'étoient pas conduits dans leurs brigues, avec assez de secret, pour en dérober la connoissance

ce à leurs adverfaires. Ceux qui avoient commencé la querelle, en voulant difputer le rang aux *Anciens*, avoient parlé fi haut d'en venir à une Bataille, que *Temple* l'ayant entendu en avoit averti fes bons Amis, qui là-deffus rafsemblerent leurs forces difperfées, dans l'intention d'agir défenſivement; ce qui fit deferter pluſieurs Modernes, & entre autres *Temple* lui-même, pour ſe ranger ſous les Etendarts des *Anciens*. Il avoit été élevé parmi eux, & les habitudes, qu'il avoit contractées avec leurs chefs, avoient établi entr'eux & lui un Commerce d'amitié étroite. Auſſi leur rendit-il dans cette célèbre action des ſervices ſignalez.

Dans ces entrefaites, il arriva par hazard un Accident tres-remarquable. Au haut d'une grande Fenêtre vivoit une certaine *Araignée* enflée juſqu'à la première grandeur, par la deſtruction d'un nombre infini de mouches, dont les dépouilles étoient répandues devant la porte de ſon Palais, comme les os de pluſieurs corps humains déchirez, ſont étalez devant la caverne de quelque Geant. Les Avenues de ſon Château étoient toutes fortifiées à la moderne,
&

& rendues de difficile aproche, par un grand nombre de *Piquets*, & de *Palissades*. Après avoir passé par différentes Cours, on venoit au centre de la Citadelle, où l'on voioit l'Heroïne elle-même dans son appartement, dont les fenestres répondoient à chaque avenue, & où il y avoit force portes, par lesquelles elle pouvoit faire des sorties, pour aller à la petite Guerre, ou pour repousser ses ennemis.

Dans cette demeure, elle avoit vécu long-tems au milieu de la Paix & de l'Abondance, sans avoir rien à craindre des attaques des hyrondelles, & des balais. Elle étoit encore dans cette agréable situation, quand l'aveugle Fortune conduisit de ce côté-là, le vol d'une *Abeille*, qui, voiant une vitre cassée offrir une ouverture à sa curiosité, se glissa dans l'appartement, &, après l'avoir traversé plusieurs fois d'un bout à l'autre, se percha par hazard sur un Ouvrage de dehors de la Citadelle que je viens de dépeindre. Le foible édifice pliant sous ce poids superieur, fut ébranlé jusqu'aux fondemens. Trois fois l'*Abeille* employa toutes ses forces pour se fraier un passage, & trois fois le Château

teau menaça de crouler sur sa baze. L'*Araignée*, qui étoit placée dans le centre, sentant ces terribles secouffes, s'imagina que l'Univers alloit rentrer dans le Cahos, ou que Lucifer, avec toutes ses Légions, étoit venu pour vanger le meurtre de tant de milliers de *Cousins*, & de *Mouches*, qui, par les maux qu'ils causent à la race humaine, peuvent fort bien passer pour *ses Amis* & *ses Alliez*.

La guerriere ne laissa pas de ramasser tout son courage, & de sortir vaillamment de son appartement, pour aller à la rencontre de sa destinée; mais, l'ennemi étoit déjà bien loin: l'*Abeille* s'étant enfin tirée de ce labyrinthe, s'étoit postée à quelque distance de-là, occupée à se débarasser les ailes des restes du piège qu'elle avoit brisé, & dont elle avoit emporté une grande partie. L'*Araignée* étoit sortie cependant de sa niche, &, voiant le désordre & les ruines de ses fortifications, pensa perdre l'Esprit. Elle se mit à renier avec beaucoup d'Emphaze, & fut sur le point de crever à force d'enfler sa bedaine. Jettant à la fin les yeux sur l'*Abeille*, & devinant la cause par l'ef-

fer,

fet, comme une personne d'une grande Sagesse : *La peste t'étouffe* dit-elle, double Fille de Chienne ; c'est toi aparemment qui a causé ici tout ce Diable de fracas. Ne pouvois-tu pas voir où tu allois, impertinente étourdie, que tu es ? Crois-tu que je n'ai rien à faire qu'à reparer tes sottises ? Tout doucement, tout doucement, ma grande Amie, répondit l'Abeille, qui étoit déjà nettoyée, & que la satisfaction de s'être tirée des Pates de Dame Araignée rendoit fort disposée à la Raillerie : je vous donne ma parole d'honneur, que de ma vie je ne mettrai plus les pieds dans votre magnifique Palais ; foi d'honnête Abeille, ma curiosité est pleinement satisfaite. Malheureuse, repliqua l'Araignée, si ce n'étoit pas une coutume inviolable de toute notre illustre Maison de ne pas servir en raze Campagne, pour combattre un ennemi, j'irois t'apprendre à être plus circonspecte dans ta conduite. Fi donc, Madame, ne vous fachez pas, repartit l'Abeille : si la colere vous enfle de cette force-là, vous perdrez absolument tous les matériaux, dont votre ventre est le Magasin ; & je crois que vous n'en aurez pas trop, pour reparer votre Chateau,

Et pour lui rendre son premier éclat. Comment donc, Scelerate ! dit la Fille d'Arachné. Tu as encore l'effronterie de faire la railleuse ? Tu ferois bien d'avoir un peu plus de respect pour une personne, qui t'est si fort supérieure, de l'aveu de tout le monde. En vérité, Madame, dit l'Abbeille, le Parallèle entre vous Et moi seroit une pièce d'esprit des plus divertissantes. Vous m'obligeriez fort, si vous vouliez bien l'entreprendre, Et me communiquer les raisons, qui portent tout le monde à vous mettre si fort au-dessus de moi.

A ce discours, l'Araignée s'étant donné, à force de s'enfler, le véritable volume d'un Disputeur ardent & impetueux, commença à argumenter dans le véritable esprit de la controverse, bien résolué de pousser ses preuves avec toute la *scurrilité* d'une harangere, de n'avoir aucun égard aux objections, & de ne point changer de sentiment à quelque prix que ce fut.

Je crains bien, dit-elle, de me faire tort, en me comparant à une malheureuse comme toi. Tu n'es qu'une vagabonde, une gueuse, qui n'as ni feu, ni lieu, ni provisions, ni héritage; tes parens ne t'ont

Font donné qu'une paire d'ailes, & un impertinent basson dont le bourdonnement te fait donner au Diable. Tu ne trouves ta substance, que dans un brigandage universel; tu n'es que la fibustiere des Campagnes & des Jardins; & tu as tant de penchant pour le larcin, que tu dérobes les orties comme les violettes, simplement pour le plaisir de dérober. Pour moi, je suis une héritiere considerable, enrichie par la nature même; & c'est de mon propre corps, que je tire tout ce qui n'est nécessaire, pour ma subsistance. Mon habileté égale mes thrésors, & pour te faire voir quel progrès j'ai fait dans les Mathematiques †, examine bien ce Château. Non seulement tous les materiaux en sont entamez de ma substance même; mais, mes propres mains l'ont bâti: j'en suis l'Architecte moi-même.

Je suis bien aise, repartit l'Abeille d'une maniere gaie & tranquille, que vous daignez avouer, que j'ai acquis mes ailes, & ma musique, par des voies legitimes; & que je n'en suis redevable, qu'à
la

† C'est le grand Fort des Modernes. C'est au Public à juger si l'Auteur a raison de les turpiner là-dessus.

la Nature. Il est à croire pourtant, que la Providence ne m'auroit pas accordé ces deux dons considerables, sans les destiner aux fins les plus nobles.

Je vous avoue volontiers, que je vais chercher ma subsistance dans les Campagnes, & dans les Jardins, & que je n'en épargne par les moindres fleurs; mais, ce que j'en recueille n'enrichit, sans leur rien faire perdre de leur beauté, de leur gout, & de leur odeur. Je dirai peu de chose de votre habileté dans l'Architecture, & dans les Mathematiques. Je vois assez que dans cet Edifice, dont vous êtes si fier, il y a du travail & de la methode; mais, il est évident par une seule experience, également facheuse pour vous & pour moi, que les materiaux n'en valent rien: & j'espere que desormais vous aurez autant d'égard à la solidité de la matiere, qu'à la Methode, & à l'Art. Vous vous vantez avec beaucoup d'ostentation, que vous n'avez pas la moindre obligation à aucune autre créature, & que vous tirez de vous même tout ce qui vous est nécessaire. S'il est permis de juger de la liqueur contenue dans un Vaisseau, par celle qui en sort, tout ce Discours pompeux veut dire seulement, que votre poi-

trine est un magasin d'ordure & de poison, & quoique je n'aie pas le moindre intérêt à diminuer la provision, que vous possédez, de l'une & de l'autre de ces richesses, je doute pourtant, que, pour les entretenir toujours dans une abondance égale, vous n'aiez besoin de quelque secours étranger. Les exhalaisons, qui viennent de la Terre, suppléent indubitablement aux Vilenies, que vous dissipez continuellement; & la mort d'un insecte vous fournit du poison pour en détruire quelqu'autre.

Pour ne me pas étendre beaucoup sur un sujet aussi désagréable, je vous dirai, que toute la dispute entre nous se réduit à ceci: Quel Être doit passer pour le plus noble, ou celui, qui, enflé d'un sot orgueil, s'amuse à une contemplation, qui ne s'étend qu'à l'espace de quatre pouces à l'entour de lui, & qui, tirant tout de soi-même, convertit tous les alimens en excréments & en venin, & ne produit rien qu'une toile sale & inutile; ou bien celui, qui, par le moien d'une agitation continuelle, d'une recherche pénible, d'une application assidue, d'un jugement solide, & d'un discernement délicat, enrichit sa maison de Cire & de Miel?

Ce sujet fut débattu avec tant de chaleur, & d'un ton de voix si haut, & si aigre, que les deux partis qui étoient en armes au-dessous de ces animaux, suspendirent leurs animositez, pour attendre la fin de cette dispute. Elle ne fatigua pas leur patience; car l'*Abeille*, ménagère du tems, n'eut pas plutôt fini son plaidoié, qu'elle s'envola vers un bocage de rosiers, sans attendre la réplique de son Antagoniste, qui étoit alors précisément dans la situation d'un Avocat, qui médite une réponse à des raisons, qu'il ne s'est pas donné la peine d'écouter.

Les deux partis ennemis se remirent à songer là-dessus à leurs propres affaires, dont ce qui venoit de se passer étoit dans le fond une image assez ressemblante. *Æsopé* fut le premier, qui rompit le silence. Il avoit été fort maltraité depuis peu par un étrange effet de la politesse du *Châtelain*, qui avoit déchiré son Titre, effacé la moitié de ses Pages, & qui l'avoit enchainé, dans cet état déplorable, au milieu d'une grande troupe de Modernes †.

E 2

Pré-

† On a vu dans la Préface du Libraire, que
Beut-

Prévoiant qu'on en viendroit bientôt aux extrémités les plus facheuses, il se servit de toute son industrie, & il revêtit mille formes différentes, pour échaper de ses fers. A la fin, aiant emprunté la figure d'un Ane, il fut pris par le Seigneur Châtelain pour un *Moderne*; &, par-là, il trouva l'occasion de s'échaper, & d'aller joindre ses Compagnons les *Anciens*, justement dans le même instant que l'*Araignée*, & l'*Abeille*, entroient en matière sur la supériorité de leur rang, & de leur mérite. Il leur prêta l'attention la plus forte, & écouta leurs Harangues avec tout le plaisir imaginable. Quand elles furent finies, il jura qu'il n'avoit jamais vû deux sujets aussi exactement parallèles, que celui qui se traitoit au haut de la fenêtre, & l'autre dont il s'agissoit dans les Galeries. *Les Antagonistes que nous venons d'entendre ont admirablement bien fait valoir leurs avantages, dit-il, & ils n'ont rien négligé de tout ce qui étoit capable de donner de la vraisemblance à leurs*

Bentley avoit extrêmement maltraité *Æsopé* & *Phalaris*. Il avoit fait tous ses efforts, pour dégrader *Æsopé*, pour lui ôter sa grande Antiquité, & plusieurs Ouvrages, qu'on lui a toujours attribuez.

leurs preuves ; on peut dire qu'ils ont épuisé la matière : il ne s'agit que d'appliquer leurs raisonnemens à notre querelle , & de comparer ensemble les travaux , & les productions de ceux de notre parti , & de ceux du parti contraire. Si nous voulons bien suivre cette methode judicieuse de l'Abeille , notre plaidoyer est fait , & la Sentence peut être prononcée dans le moment même.

Dites - moi , Messieurs , je vous prie , peut-on s'imaginer quelque chose , qui représente mieux les Modernes , que l'Araignée , & qui en atrape mieux les manieres , le tour d'esprit , & les paradoxes ? Elle plaide pour elle même , & pour ses bons Amis les Modernes , en faisant une grande parade de ses trésors naturels , de son grand Genie , & de son talent à tirer d'elle-même tout ce qui lui est nécessaire , sans être obligée du moindre secours à qui que ce soit : elle étale encore sa grande habileté dans l'Architecture , & les progrès qu'elle a faits dans les Mathematiques. L'Abeille , Avocat de nos autres Anciens lui répond , que s'il faut juger du Génie & de l'Invention des Modernes par leurs productions , il n'est pas possible de ne pas éclater de rire , en entendant de pareilles

Gasconades. Dréſſez les plus beaux plans du monde, avec tout ce que l'Art & la Methode peuvent fournir de plus exact & de mieux arrangé. Cependant, ſi vous n'emploiez à vos édifices, que des ordures tirées de vos propres entrailles, ou des chimères émanées de votre propre cerveau moderne, tout ce beau plan n'aboutira qu'à une toile d'Araignée; &, ſi elle n'eſt pas d'abord détruite, il ne faudra l'attribuer qu'à l'oubli, à la négligence, ou à l'obſcurité de l'endroit qui lui tient lieu d'Asyle. Voilà tout ce qu'on peut attendre du grand Génie des Modernes, ſi l'on y ajoute une riche veine de Chicanes, & de Satyres, qui ne répond pas mal à la ſource abondante de venin, dont ſe glorifie Dame Araignée. Ils prétendent, comme elle, ne devoir à perſonne ce fond inépuisable de poiſon; &, comme elle, ils l'entretiennent continuellement par la nourriture, qu'ils tirent des infeſtes & de la vermine du ſiècle. Pour nous autres Anciens, nous ſommes contents, comme l'Abeille, de n'avoir à nous, que nos ailes & nos voix, c'eſt-à-dire, nos courſes & notre langage; tout ce que nous acquerons d'ailleurs nous coûte des travaux, des recherches, & des voyages pénibles dans toute l'étendue de la

Natu-

Nature : mais, au lieu de ne nous fournir par-là que de Venin, nous remplissons nos Ruches de Miel & de Cire ; & , ainsi , nous communiquons au genre humain ce qu'il a de meilleur & de plus noble , la Douceur & la Lumière.

Il est très-difficile d'exprimer le tumulte horrible , qui suivit ce long Commentaire d'*Æsopé* : les deux différens partis , quoique les impressions , qu'ils en reçurent , fuisse d'une nature fort différente , furent par-là également excitez à décider la querelle par une Bataille. D'abord, tous les Guerriers se rangèrent sous leurs drapeaux , dans les deux extrémitez opposées de la Sale , où l'on se mit à délibérer , de côté & d'autre , sur les moiens de remporter l'honneur de cette grande & importante journée.

Les Modernes avoient toutes les peines imaginables à s'accorder sur le choix de leurs Commandans , & rien n'étoit capable d'empêcher des mutineries parmi eux , si-non le péril prochain , dont les menaçoit un ennemi puissant. La discorde sur ce sujet fut terrible , sur-tout dans la Cavallerie , où le moindre Guerrier

rier prétendoit à la dignité de Generalissime, depuis le *Tasse* & *Milton*, jusqu'à *Dryden* & *Withers* *. Ces troubles furent enfin apaisés : la Cavalerie légère fut confiée à la prudence & à la valeur de *Cowley* & de *Perrault* † ; & le Commandement des Archers fut donné à *Des-Cartes*, *Gassendi*, & *Hobbes*, Chefs d'une bravoure & d'une conduite expérimentées. Leur force étoit si grande, qu'ils pouvoient faire voler leurs fleches, au-dessus de l'Atmosphère de la Terre, sans qu'elles y retombassent jamais. A cette hauteur, elles se changeoient en *Meteores*, semblables à la

fle-

* Le *Tasse*, & *Milton*, sont deux Poètes Épiques modernes, dont l'Auteur fait le plus de cas; au lieu qu'il méprise fort *Dryden*, & *Withers*, qui ont écrit dans le même genre. *Milton* a fait un Poème intitulé le *Paradis perdu*, Sujet bizarre, qu'il n'a pas laissé de manier avec une très-grande habileté. Il y a de merveilleuses beautés dans ce Poème.

† *Cowley* est un fameux Poète Anglois, célèbre par sa Poésie lyrique, & sur-tout par ses Odes tendres. Dans l'Original on lui donne pour Compagnon *Despreaux*: j'ai mis *Perrault* à la place; parce que je conjecture qu'il doit être dans le MS. *Despreaux* a pris trop de peines pour défendre les Anciens, pour qu'il ne doive pas avoir pris leur parti aussi bien que *Temple*.

flèche d'*Evandre*, ou aux fusées, qui dans l'air se metamorphosent en étoiles *. *Paracelse* menoit des Montagnes de la Rhétie, toujours couvertes de neige, un Bataillon fort adroit à jeter des Carcasses très-puantes †; & un grand Corps de Dragons, composé de differens Peuples, suivoit les enseignes de leur Capitaine *Harvey* §. Ils étoient armez en partie de faux, les armes de la mort, en partie de lances, & de longs couteaux tous trempés dans le poison; & en partie ils tiroient des Balles d'une nature très-pernicieuse †: ils ne se servoient que de Poudre blanche, qui tuoit infailliblement tous ceux qu'elle

E 5 tou-

* Virgile dit dans l'*Eneïde*, que dans les Jeux celebres à l'honneur d'*Anchise*, la Flèche d'*Evandre* fut changée en Astre. L'Auteur turlupine ici le Systeme des Tourbillons.

† *Paracelse*, fameux Médecin Chimiste de Suisse: il a pris toute une autre methode, que celle de *Galien*, & il a fait tous ses efforts pour le décréditer. Ces *Carcasses puantes* indiquent ici les *Remedes Chimiques*.

§ *Harvey* étoit Médecin du Roi *Charles I.* On lui attribue généralement d'avoir découvert la *Circulation du Sang*.

† Pilules.

touchoit *. Il y avoit encore plusieurs gros Bataillons de Fantassins pesamment armez, tous étrangers & mercenaires, commandez par les Capitaines *Guicciardin*, *Davila*, *Polydore Vergile*, *Buchanan*, *Mariana*, *Camden*, & d'autres de la même reputation. Les Ingénieurs avoient pour Chefs *Regiomontanus* & *Wilkins* †. Il y avoit encore de grandes Troupes, qui dans le fond n'étoient qu'une multitude confuse menée par *Scot*, *St. Thomas*, & *Bellarmin* §. C'étoient des Gens d'une taille énorme, mais destituez d'armes, de courage, & de discipline militaire. Le reste de l'Armée ne consistoit que dans une foule mal réglée de Valets & de Marodeurs, conduits par *l'Estrange*. ‡.

Ce

* Cette Poudre blanche est de la mort-aux rats. L'Auteur traite ici les Medecins modernes d'Empoisonneurs & d'Assassins : c'est pour cette raison, qu'il les arme de faux, de couteaux envenimez, &c.

† Mathematiciens de reputation.

§ Les Scolastiques, Auteurs confus, & qui donnent dans le Verbinge.

‡ C'est un Traducteur de plusieurs Ouvrages de Morale. On parle ici des Livres de ces fortes de gens comme indignes de la reliure; & on

les

Ce n'étoit que des Faquins , qui suivoient le Camp , uniquement pour faire quelque butin : à peine avoient-ils quelques lambeaux pour se couvrir.

L'Armée des *Anciens* étoit beaucoup inférieure en nombre. *Homere* commandoit la Cavallerie , & *Pindare* les Chevaux-legers. *Euclide* étoit Ingénieur général. *Platon* & *Aristote* commandoient les Archers , *Herodote* & *Tiç-Live* les Fantassins , & *Hypocrate* les Dragons *. Les Alliez avoient pour Chef *Voffius* ; & le Corps de reserve étoit sous le commandement de *Temple*.

Dans le tems qu'on se préparoit à en venir aux mains , la Renommée , qui faisoit autrefois son séjour d'un grand appartement de la Bibliothèque Royale , vola à tire-d'ailes vers le Palais de *Jupiter* , à qui elle fit un raport fidelle de tout ce qui s'étoit passé entre les deux

E 6 par-

les appelle Marodeurs , parce qu'ils ne se parent que des dépouilles d'autrui.

* Par la *Cavallerie* l'Auteur entend les Poëmes Epiques. Par les *Chevaux-legers* , les Odes . & d'autres Pièces de petite étendue. Par les *Archers* , les Philosophes. Par les *Dragons* , les Médecins. Par les *Ingénieurs* , les Géometres. Par les *Fantassins* , les Historiens.

partis ennemis. Cette Déesse, quoiqu'acoutumée à semer de faux-bruits parmi les hommes, dit toujours la vérité, quand elle parle aux Dieux. Le Pere des Dieux & des Hommes, consterné de cette mauvaise nouvelle, assemble aussitôt dans la voie lactée le Conseil des Divinitez du premier ordre : il leur déclare le motif, qui le portoit à les assembler, & les instruit de la cruelle Bataille, qui étoit sur le point de se donner entre des Créatures anciennes & modernes, apellées *Livres*; affaires de la dernière importance, où l'Olympe devoit prendre le plus grand intérêt. *Momus*, Patron des Modernes, fit une Harangue excellente en leur faveur, qui fut aussitôt réfutée par la sage *Minerve*, Protectrice des Anciens.

La discorde alloit diviser toute l'Assemblée en deux factions différentes, quand *Jupiter* ordonna qu'on apportât le *Livre des Destinées*. *Mercur*e mit aussitôt devant le Maître du Monde quatre grands volumes, qui contenoient tous les Evenemens passez, présens, & futurs. Des que *Jupiter* eut lû tout bas le Decret, qui regardoit cette fatale journée, il referma le Livre, sans communiquer

à qui que ce fut ce qu'il venoit d'apprendre.

Hors des portes du Palais, où se tenoit le Conseil, il y avoit une grande troupe de Divinitez legéres, Domestiques du Pere des Dieux. C'est par leurs moiens, qu'il règle toutes les affaires sublunaires ; ces Dieux voient d'ordinaire ensemble en guise de Caravane, tantôt plus, tantôt moins nombreuse. Ils sont atachez ensemble, comme une Troupe de Galériens, par des chaines extrêmement déliées, qui sont atachées au grand orteuil de *Jupiter*. Quand ils lui font quelque rapport, ils n'approchent jamais que jusques au degré le plus bas de son Trône, & ils ne lui parlent que par un long tuyau, afin que leur Maître seul puisse entendre ce qu'ils ont à lui dire. Ces Divinitez sont nommées par les hommes *Accidens*, ou *Hazards* ; mais, les Dieux les appellent *Causes secondes*.

Jupiter ayant instruit de ses ordres quelques-uns de ces Ministres de ses volontez absolues, ils s'envolèrent avec rapidité, & se posèrent sur le faite de la Bibliotheque Royale, d'où, après avoir consulté ensemble pendant quelques mi-

nutes, ils se gliffèrent, fans être vus, dans les Galeries, & se préparèrent à exécuter les commandemens du Souverain du haut Olympe.

Momus, saisi d'aprehension, & se rappellant dans l'esprit une ancienne Prophetie, qui ne prognostiquoit rien de bon à ses chers Enfans les Modernes, dirigea son vol vers le séjour d'une Divinité maligne apellée *Critique*. Elle a son Palais dans la *Nouvelle Zemle*, au haut d'une Montagne couverte de Nèges éternelles. Il la trouva étendue dans sa Caverne, sur les dépouilles d'un nombre infini de volumes à moitié devorez. A sa droite étoit assis le Dieu de l'*Ignorance*, son Pere, & en même tems son Epoux, aveuglé par l'âge. Elle avoit à sa gauche l'*Orgueil* sa Mere, qui ornoit la tête de sa Fille d'une coëffure de papier qu'elle avoit déchiré elle-même. Près d'elle étoit sa Sœur l'*Opinion* au pied leger: elle a les yeux bandez, la tête dure, & pesante; & cependant elle est pleine de vivacité, & dans un mouvement perpetuel.

Il vit badiner autour d'elle ses Enfans, le bruit & l'imprudenc, la stupidité & la vanité, la décision, la pédanterie, &

& la *grossiereté*. La Déesse avoit des griffes semblables à celles d'un chat. Sa tête, sa voix, & ses oreilles, représentoient celles d'un Ane: & sa prunelle étoit tournée en dedans, comme si elle ne se plaisoit qu'à se considérer elle-même. Elle avoit pour nourriture les écoulemens de sa propre bile, & sa ratte étoit d'une si prodigieuse grosseur, qu'elle causoit une élévation, de ce côté de son corps, égale à une mamelle de la première grandeur. Sur le dehors de cette espèce de bosse, il y avoit plusieurs *bouts*, que quelques monstres affreux venoient sucir, avec une grande avidité, & ce qu'il y a de difficile à concevoir, c'est que cette ratte prodigieuse se remplissoit de nouveau, plus vite que ces monstres n'étoient capables de la vuidier. Déesse, lui dit *Momus*, à quoi songez vous? Avez-vous le cœur de vous plonger ici dans l'indolence, dans le tems que vos chers Adorateurs, les Modernes, vont entrer dans une cruelle Bataille? Que dis je? Peut-être dans cet instant même tombent-ils déjà sous le glaive redoutable de leurs fiers ennemis. Quel homme voudra à l'avenir dresser des autels, & faire des sacrifices, à l'honneur de nos Divinités?

Hî-

Hâtez-vous Déesse , précipitez votre vol vers l'île Britannique , & prévenez, s'il est possible, la destruction de nos favoris ; tandis que je remplirai tout l'Olympe de brigues , & que je ne négligerai aucun artifice , pour mettre les Dieux dans notre parti.

Momus , s'étant expliqué de cette manière , ne s'arrêta pas pour attendre une réponse ; mais, il livra la Déesse à ses propres réflexions. Furieuse , elle se leva précipitamment ; & , comme il est ordinaire dans ces sortes de cas , elle évapore sa colère dans le Soliloque suivant.

C'est moi , qui donne la Sagesse aux Enfants & aux Idiots. Par mon secours , les Fils sont plus habiles que leurs Peres ; par moi , les Petits-Maitres deviennent profonds Politiques , & les Ecoliers Arbitres de la Philosophie ; par moi , des Sophistes disputent & décident sur les profondeurs des Sciences ; les beaux Génies des Cafés , inspirez par moi , savent corriger le Stile d'un Auteur , & développer ses moindres méprises , sans entendre , ni son sujet , ni son langage. Animez de mon Esprit , les jeunes gens dépensent leur jugement , comme ils dépensent leur héritage , avant que
d'en

d'en avoir la possession. C'est moi, qui ai arraché à l'Esprit & à l'Erudition l'Empire qu'ils exerçoient sur la Poésie, & qui ai su me placer & me maintenir sur leur Trône... Et un petit nombre d'Anciens seditieux osera se soulever contre mon pouvoir despotique? Allons, chers Auteurs de mes jours, chassez pour un moment l'indolence de la vieillesse, qui vous accable; venez, mes Enfants chers, & vous ma charmante Sœur; montons sur mon Char, & volons au secours des Modernes, qui se sont devoués absolument à mon service, & qui dans ce même moment s'occupent à m'offrir une Hecatombe, dont l'agréable odeur frappe déjà mes narines.

Elle dit; & se jettant rapidement sur son Char tiré par des Oisons apprivoisés, elle vole par dessus une grande étendue de Païs, en répandant ses influences partout où elle les croit nécessaires. Elle arriva bientôt à son Ile chérie; & en perçant l'Atmosphère épais qui en couvre la Capitale, elle répandit ses faveurs les plus précieuses sur ses deux Seminaires de Gresham & de Covent-garden*.

Elle

* Assemblées de Beaux-Esprits & de Savans modernes.

Elle aprocha justement de la plaine fatale de la Bibliotheque de *St. James*, dans le tems que les deux Armées alloient se choquer avec fureur. Elle y entra avec tout son train sans être aperçue, & se perchait sur une planche alors deserte, mais habitée autrefois par une Colonie d'*Illustres* du premier rang, elle s'occupa pendant quelques momens à observer la posture des deux Armées.

Aussi-tôt, la tendresse maternelle commença à troubler son imagination, & à remplir son cœur des passions les plus vives. A la tête d'une Troupe d'Archers modernes, elle vit son Fils *Wotton*, pour lequel les Parques filotent une trame trop courte : tels étoient les ordres de la destinée. Ce jeune Heros devoit la naissance aux embrassemens dérobez de la Déesse & d'un Pere de race mortelle. Elle chérissoit ce fruit de ses amours clandestins plus que tous ses autres Enfants, & elle resolut d'aller verser dans son ame la valeur & l'allegresse ; mais, avant que d'en aprocher, elle trouva bon, selon la noble coutume des Divinitez, de changer sa figure, de peur que l'éclat de sa Majesté n'éblouit les yeux
mor-

mortels du Heros, & ne lui otâ l'usage de tous ses autres sens. Elle ramassa toute sa personne divine dans les bornes étroites d'un volume in Octavo. Sa peau devint blanche & aride, & tout son corps se fendit & se separa en cent & cent pièces †, comme la secheresse de l'été ride la surface de la terre altérée. Sa Chair se convertit en Carton, & ses Membranes en Papier. Ses Enfans y versèrent adroitement une décoction de noix de galle & de suie, en guise de Lettres. Sa ratte se répandit par tout; la peau, qui l'avoit couverte auparavant, continua à la couvrir, & sa voix resta ce qu'elle fut autrefois.

Sous ce déguisement elle avança vers les Modernes, en tout semblable au divin *Bentley*, uni à son Fils *Wotton* par les liens les plus étroits de la sainte Amitié. *Brave Wotton*, dit la Déesse, *pourquoi nos Troupes se tiennent-elles ici dans l'inaction? Pourquoi consomment-elles leur vigueur dans l'indolence? Faut-il qu'elles perdent lâchement la Gloire qui les attend dans cette grande journée? Courage, précipitons nos pas vers les Chefs de*

nos

† Les feuilles d'un Livre.

nos Troupes, pour leur conseiller de donner au plutôt le signal de la Bataille.

Ayant parlé ainsi, elle faisoit le plus affreux de ces monstres qui s'enfient du fuc de sa ratte, & le lui jetta dans la bouche d'une maniere invisible. Dans le même moment, les yeux du Heros s'enfient; les prunelles semblent lui sortir de la tête; elles ne lancent que des regards furieux; des nuages noirs & épais couvrent son cerveau, où le monstre qui s'y étoit glissé, avoit fait des ravages épouvantables. Peu contente encore du secours, qu'elle venoit de lui donner, la Déesse ordonna à deux de ses Enfans, *Stupidité & Grossiereté*, de suivre par-tout les pas du Guerrier, & de l'assister dans toutes les rencontres. Aiant pris de cette maniere tout le soin possible de sa chere *Progeniture*, elle s'évanouit dans un brouillard, & le Heros la reconnut pour la Déesse sa Mere.

L'Heure fatale étant enfin arrivée, le combat s'engagea; mais, avant que d'oser entreprendre d'en rapporter les événemens differens, & les revolutions merveilleuses, je dois, à l'exemple de plusieurs autres fameux Auteurs, deman-

der

der aux Dicux cent langues, & autant de plumes. Encore n'y en auroit-il pas assez, pour exécuter, comme il faut, une pareille entreprise.

Dis-moi, Dcéffé qui préside sur l'Histtoire, dis moi, qui fut le premier qui s'avança au milieu du champ de Bataille.

Paracelse, étant à la tête de ses Troupes, aperçut *Galien* dans l'aîle qui lui étoit opposée. Il faist un *javelot noieux*, & le lui lance avec une force presque furnaturelle. Le vaillant Ancien le reçoit sur son bouclier, & la pointe se brise dans la seconde doublure faite du cuir d'un puissant taureau.

Hic pauca desunt.

Ils portèrent leur Chef dangereusement bleffé dans son Char.

Desunt nonnulla.

Aristote voiant *Bacon* †, qui se pouffoit

† C'est ce fameux Chancelier d'Angleterre.

se jette au milieu des rangs les plus ferrez des ennemis, & renverse tout ce qui s'oppose à son passage, comme un tourbillon d'eau, poussé par un ouragan, abat une foible digue qu'on lui oppose. Raconte-moi, Déesse, qui fut le premier qui tomba sous sa main foudroyante, & qui fut le dernier qui eut la gloire de périr par ses armes invincibles. *Gondibert* eut la témérité de vouloir l'arrêter. Ce Guerrier, couvert d'une Cuirasse pesante, montoit un foible Hongre, moins fameux par son agilité, que par la docilité qu'il montrait en se mettant à genoux, toutes les fois que son Maître vouloit monter ou descendre. Il avoit fait vœu à la Guerrière *Pallas* de ne pas quitter le Champ de Bataille, avant que d'avoir dépouillé *Homere* de ses armes. Insensé ! il ne connoit pas celui qui les porte, il n'a pas la moindre idée de sa force. *Homere* le renverse avec son cheval dans la poussière, où il est foulé aux pieds des Coursiers. Saisissant ensuite une puissante lance, il abat *Denham*, un Moderne plein de courage : il étoit descendu d'*Apollon* du côté paternel ; mais, sa Me-

re

re étoit de race mortelle §. Le Dieu en prend la partie celeste, & en fait une étoile; mais, ce qu'il y avoit de terrestre dans ce malheureux Heros se vautre à terre dans son propre sang.

Tandis que le cheval d'*Homere* tue *Wesley* * d'un coup de son pied nerveux, le Guerrier lui même saisit *Perault*, l'arrache de dessus son cheval, le jette contre *Fontenelle*, & du même coup il leur fait sauter la cervelle à l'un & à l'autre.

A l'aîle gauche, *Virgile* parut à la tête de la Cavallerie, vêtu d'armes d'un éclat extraordinaire, & admirablement bien proportionnées à ses membres. Il pressoit les flancs d'un puissant Courfier gris-pommelé, qui marchoit d'un pas lent, mais dont la lenteur n'étoit qu'un effet de fierté & de vigueur †. Ce Heros jetta les yeux sur l'Escadron qui lui étoit opposé, impatient d'y découvrir un objet digne de sa valeur

§ Denham, Poëte assez fameux, mais qui a des endroits très-foibles. C'est pour cette raison qu'on lui donne une Mere mortelle, & *Apollois* pour l'ere.

* Poete méprisable.

† Le Caractere de *Virgile* moins fougueux & plus exact qu'*Homere*.

leur. Bientôt il vit sur un Hongre d'une taille montrueuse un Guerrier fortir des Esquadrons les plus épais de l'Armée ennemie. Il avangoit lentement, mais avec un bruit effroyable. Son cheval vieux & maigre consumoit la lie de ses forces dans un grand trot, qui, sans faire beaucoup de chemin, faisoit résonner les armes du Cavalier, de la maniere la plus terrible.

Déjà les deux Guerriers s'étoient approchez jusqu'à la portée du javelot, quand l'inconnu demanda une trêve, & fit signe qu'il souhaitoit de parler à son illustre ennemi. Il leva aussi tôt la visiere de son casque, au fond duquel on aperçut à peine un visage, qui, après un long examen, fut enfin reconnu pour celui de *Dryden*. A ce spectacle, le brave Ancien parut saisi d'étonnement; car, le casque avoit neuf fois plus de volume que la tête*, qui, dans cet enfoncement, avoit l'air d'une souris placée sous un dais, ou du front ridé d'un vieux Petit-Maitre enterré dans le vaste contour d'une Perruque quarrée. La

Tome II.

F

voix

* Stile magnifique de *Dryden*, qui cache un Sens fort mince.

voix de ce Champion répondoit à son visage ; le son en étoit maigre & foible. Il fit une longue Harangue, pour s'insinuer dans l'esprit de ce bon Ancien ; & , par une longue suite de Généalogies , il lui fit paroître avec évidence , qu'ils étoient unis ensemble par les liens respectables du sang. Il proposa ensuite un troc d'armes , comme une marque éternelle d'*Hospitalité* entr'eux.

Virgile y consentit ; car , une Divinité ennemie vint d'une main invisible , répandre devant ses yeux un noir brouillard ; & il donna des armes d'or , de la valeur de cent Bœufs , pour des armes de fer mangées par la rouille *. Il est vrai , que cette Cuirasse brillante convenoit encore moins aux foibles membres du Moderne , que celle qu'il venoit de quitter.

Ils convinrent ensuite de faire un échange de leurs chevaux ; mais , quand

Dry-

* *Dryden* a traduit *Virgile* ; & , en troquant , pour ainsi dire , son *Eneïde* Angloise contre l'Original , il donne des armes de Fer contre des armes d'Or. Cet endroit est une imitation d'un Passage d'*Homère* , où *Glaucus* troque ses armes d'Or contre les armes d'Airain de *Diomède*.

Dryden voulut monter celui de *Virgile*,
il fut effrayé; une sueur froide. . . .

.
. *alter hiatus in*
. *MS.*
.
.

Lucain poussa au devant de son Escadron, lâchant la bride à un cheval plein de feu & d'une beauté parfaite; mais si indocile, que souvent n'obéissant point à la main de son Maître, il le portoit à travers la Campagne, comme s'il avoit pris le mors aux dents †. Il fit un carnage terrible, dans la Cavalerie ennemie; & il auroit détruit des Troupes entières, si *Blackmore* §, fameux Moderne, ne s'étoit jetté au devant de lui, pour empêcher la destruction totale de son Escadron. Ce fier Guerrier lança à *Lucain* un javelot, qui, bien que dardé d'u-

† Par les *Chevaux* il faut entendre le Génie ou l'Imagination des Auteurs. *Lucain* a le Génie beau; mais, il n'est pas assez judicieux, pour en retenir toujours la fougue.

§ Poète estimé: il a fait un Poëme de la Creation du Monde, où il détruit les Principes de *Lucrece*,

d'une main vigoureuse, ne parvint pas jusqu'au but, mais entra bien avant dans la terre*. Le Héros ancien lance son javelot à son tour; mais *Esculape*, caché dans un nuage, détourne la pointe terrible du corps de son favori. *Brave Moderne*, dit *Lucain*, je vois que quelque Divinité vous protège, car, jamais mon bras ne m'a trompé de cette manière. Mais, que peut un foible mortel contre une Divinité? Ne poussons pas le combat plus loin, & donnons-nous des presens mutuels. Là-dessus, il donna à son ennemi une paire magnifique d'Eperons; & *Black-more* lui fit présent d'une Bride très-artistement faite †.

. *Pauca desunt*

.
Creech; mais, la Déesse *Stupidité* se sert d'un nuage, auquel elle donna
 la

* L'Auteur veut indiquer ici, que *Black-more* n'a pas dans l'Esprit assez de force & d'élevation.

† Rien n'est plus ingénieux que ce Passage. *Lucain* manque d'Exactitude & de Justesse: *Black-more* n'a pas assez de Feu & de Vivacité. *Lucain* reçoit une *Bride*. & il donne à son Antagoniste des *Eperons*.

la figure d'*Horace* ; & elle le plaça devant le Moderne, dans la posture d'un fuyard §. Le Guerrier, charmé d'entrer en combat avec un ennemi qui lui tournoit le dos, poursuit cette vaine image, avec vigueur, en l'accablant de menaces, jusqu'à ce qu'elle l'eut conduit jusqu'à la *Ferme paisible* de son Pere *Ogleby**, par lequel il fut désarmé, & placé sur un lit, pour se refaire de la fatigue de cette journée.

Pindare tua . . . & . . . , & *Oldham*, & l'Amazone *Afra* au pied léger †. Il n'alloit jamais à l'ennemi, en ligne directe,

§ *Creech* a passé pour un fort bon Poète. Il s'étoit acquis de la réputation par une Edition Latine de *Lucrece*, & sur-tout par une Traduction du même Auteur, qui fut admirée de tous ses Compatriotes. Encouragé par ce succès, il entreprit de traduire *Horace* en Vers Anglois. N'y ayant pas réussi, il se pendit de désespoir.

* Il a traduit *Homere* & *Virgile*. L'Auteur l'appelle le Pere de *Creech*, parce qu'il a écrit avant lui. Par la *Ferme paisible* d'*Ogleby*, on entend le *Tombeau*.

† C'est indubitablement quelque Dame Angloise, qui s'est mêlée de faire des *Odes* : il s'en est trouvé plus d'une en Angleterre ; & j'ignore qui est celle que l'Auteur a ici en vue.

te; mais, caracollant avec une agilité étonnante*, il fit un terrible carnage parmi la Cavalerie légère de l'Ennemi. Quand *Cowley* remarqua ses grandes actions, le sang lui bouillonna dans les veines, & son cœur généreux s'anima d'un feu nouveau. Il poussa son Coursier vers le fier Ancien; &, imitant ses Détours, & ses Caracolles, autant que la vigueur de son Cheval & son habileté le lui permettoient, il s'en approcha bientôt de la longueur de trois javelots. *Cowley* darda sa lance le premier; mais, il manqua son ennemi, & le javelot tomba sans effet aux pieds des Chevaux. Alors *Pindare* saisit un dard si grand, & d'une pesanteur si prodigieuse, qu'à peine dix Cavaliers, tels que notre âge les produit, seroient capables de le lever de terre. Cependant, il le lança sans peine; & la poutre, dirigée d'une main sûre, auroit indubitablement accablé le Moderne, s'il n'avoit pas heureusement opposé au coup le Bouclier qu'il avoit reçu de sa Mere *Venus* †.

Là-

* Le beau Desordre qu'on admire dans les Odes de *Pindare*.

† *Cowley* a brillé sur-tout dans ses Odes amoureuses.

Là-dessus, les deux Héros mirent l'Épée à la main; mais, le Moderne étoit dans un tel desordre, qu'à peine étoit-il le maître de ses actions. Le bouclier échapa de ses doigts tremblants. Trois fois il voulut fuir, & trois fois son ennemi lui coupa le passage. A la fin, il fit ferme; &, levant vers son ennemi ses mains suppliantes, O Pindare, semblable à un Dieu, lui dit-il, épargnez ma vie; & soyez le Possesseur de mon Cheval, & de mes armes. Mes Amis ne manqueront pas de vous donner une rançon considérable, quand ils sauront que je suis en vie, & votre Prisonnier.

Pindare lui répondit ainsi: Que ta rançon reste avec tes Parens; ton cadavre va servir de proie aux Chiens, & aux Vautours. Il dit, &, levant son épée invincible, il sépara d'un coup affreux, le Corps de son ennemi en deux parties: l'une tomba à terre toute palpitante, exposée aux pieds des Chevaux; & l'autre fut emportée au travers de la plaine, par le coursier effraié. Venus la prit, elle la lava sept fois dans l'Ambrosie, & la frotta trois fois d'une branche d'Amarante. Aussi-tôt, le cadavre mutilé prit la figure d'une co-

lombe, & la Déesse l'attela à son
Char.

.

.

. *Hiatus valdè deflendus*

. *in MS.*

.

.

Le Char du blond Phébus penchoit déjà vers la Mer, & les forces des Modernes sembloient se préparer à la retraite, quand, d'un Bataillon épais de leur Infanterie pesamment armée, sortit un Capitaine dont le nom étoit *Bentley*, le mortel le plus difforme d'entre tous les Modernes. Il étoit grand sans taille, épais sans force & sans proportion : ses armes étoient un amas de mille pièces incapables d'être jointes ensemble avec exactitude. Quand il marchoit, elles donnoient un son affreux & sec, semblable à la chute d'un morceau de plomb, ou'une tempête précipite du haut d'un Clocher. Son casque étoit d'un fer tout rouillé ; mais, la visière étoit d'un Airain, qui, empoisonné par son haleine, s'étoit changé en *couperose*. Quand le Gerrier étoit harassé par le travail,

vail, ou agité par la colère, on lui voioit découler des lèvres une espèce d'encre, d'une nature très maligne. De sa main droite il faisoit un Torchon; & pour ne pas manquer d'armes offensives, il munit sa gauche d'un Vaisseau rempli d'Ordures*. Se trouvant de cette maniere armé dans les formes, il avança, d'un pas lourd & tardif, vers l'endroit où les Chefs des Modernes consultoient ensemble. Quoi qu'ils fussent dans un terrible embarras, ils ne purent pas néanmoins s'empêcher de rire, en voiant ses jambes cagneuses, & son épaule haute, qui étoient exposées à la vue, malgré ses Guêtres & sa Cuirasse forcées à prendre le plis de son corps.

Les Généraux de son Parti l'estimoient pour son talent d'*invectiver*, qui, lorsqu'il restoit dans certaines bornes, étoit souvent d'un très-grand service pour la cause commune; mais qui, dans d'au-

* Il en fait les armes de *Bentley*, parce que ce savant a un Talent particulier pour effacer les Ouvrages des Anciens; je veux dire, pour leur ôter les Livres, qu'on leur a attribué de tout tems. Par le vaisseau plein d'Ordures, il faut entendre les *Invectives* dont il accable ses *Antagoniste*.

d'autres occasions leur faisoit plus de mal que de bien. A la moindre offense, & quelques fois même sans aucun motif, semblable à un Elephant blessé, il tournoit sa fureur contre ses Conducteurs mêmes.

Il étoit alors précisément dans cette disposition. Aigri de voir l'avantage du côté des ennemis, & mécontent de la conduite de tout le monde, hormis de la sienne, il déclara à ses Généraux, d'une maniere aussi gracieuse que soumise, qu'ils n'étoient qu'un tas de *Marauts*, de *Fous*, de *Fils de Chiemes*, de *Poules mouillées*, de *Têtes dures*, & de *Faquins destituez de Sens-commun*. Si l'on n'avoit établi *Généralissime*, continua-t-il, les *Anciens*, ces *Chiens présomptueux*, auroient été bientôt forcez à chercher leur salut dans la fuite. Vous restez ici, vous autres, les bras croisez; & quand moi, ou quelque autre vaillant Moderne, nous tuons quelque ennemi, d'abord vous vous en appropriez les dépouilles: mais, soyez surs, que je ne marcherai pas, si vous ne me jurez tous, que vous n'accorderez la possession tranquile des armes de tous ceux que je ferai Prisonniers, ou que j'enverrai dans le noir Tartare. Quand il eut parlé de cette

maniere, Scaliger, lui jettant un regard méprisant: *Miserable Babillard*, dit-il, *unique Admirateur de ton propre Mérite*, *sache que dans tes invectives, il n'y a, ni esprit, ni prudence, ni verité: la malignité de ton tempéramment passe les bornes de la nature même; ton érudition te rend plus barbare, & les humanitez plus inhumain. Par ton Commerce avec les Poètes, tu n'as attrapé que plus de bassesse & de stupidité; tout ce qui civilise les autres hommes, te rend farouche, & intraitable. La Cour t'a donné de la grossiereté, & la conversation des gens polis t'a affermi dans la Pédanterie: d'ailleurs, tu es un poltron jeflé, s'il y en a un dans l'Armée. N'aie pas peur qu'on t'envie le fruit de tes victoires; je te réponds, que toutes les dépouilles, que tu prendras, t'appartiendront: mais, je m'attends bientôt à voir ta vile Carcasse devenir la Proie des Corbeaux & des Vers.*

Bentley n'osa pas repliquer: mais, crevant de dépit & de rage, il se retira, dans la résolution de faire parler de lui par quelque haute entreprise. Il prit pour son Compagnon d'armes son cher *Wotton*, & ils formèrent ensemble le

dessein de tomber sur quelque quartier négligé du Camp ennemi. Ils marchent sur les cadavres de leurs Amis massacrez; & enfin, par plusieurs détours tortueux, ils parviennent tout tremblans aux Gardes avancées des *Anciens*. Ils jettent les yeux de tous côtez, pour voir s'ils ne découvroient pas quelques Guerriers blesez, ou quelque Héros que la lassitude ait ensevelis dans un profond sommeil. Tels deux Chiens Domestiques, que leur Gourmandise naturelle & la Disette de la maison associent, se préparent, malgré leur lâcheté, à attaquer pendant les ténèbres de la nuit le bercaïl de quelque riche Pasteur. La Lune, témoin de leur dessein criminel, darde perpendiculairement ses rayons sur leurs têtes coupables. Quoique de tems en tems ils en découvrent le brillant visage dans quelque Bourbier, ils n'osent pas y aboyer; mais, taciturnes, & la queue basse, ils avancent vers la proie, d'un pas lent & circonspect. L'un s'arrête, pour voir s'il ne découvre rien dans la plaine d'alentour; pendant que l'autre va reconnoître par-tout, espérant trouver à quelque distance du bercaïl les membres de quelqu'agneau à demi devoré,

ré, restes méprisables des Loups affamez, ou des Corbeaux sinistres.

Avec la même crainte, & la même circonspection, marchoit ce couple de tendres Amis, quand de loin il découvrit deux Cuirasses brillantes suspenduës à un Chefne, & près de-là leurs Possesseurs ensevelis dans un agréable sommeil. Les deux Amis décidèrent par le sort, à qui cette entreprise tomberoit en partage; & la destinée se déclara pour *Bentley*. Il se met aussi-tôt en marche: devant lui vont la confusion & l'étonnement; l'horreur & la fraieur suivent ses pas. Quand il fut tout près du butin, il vit *Phalaris* & *Æsôpe**, deux Héros de marque parmi les Anciens, profondément endormis. Il bruloit d'envie de les dépêcher l'un & l'autre, & déjà il se préparoit à lancer vers la poitrine de *Phalaris* son redoutable *Torchon*, attaché à une longue perche: mais, la Déesse *Fraieur*, retint son favori entre ses bras glacez; &, voyant le danger qui menaçoit ses jours, elle le força à se retirer au plus vite. Dans le même moment, les deux Guerriers, sans se reveiller, se tournent.

* Voyez l'Avvertissement du Libraire.

nerent avec impétuosité ; le mouvement de leurs corps répondant aux images trompeuses qui les amusoient pendant le sommeil. *Phalaris* songeoit qu'un vil Poëtereau l'aiant satirisé, il l'avoit enfermé dans son Taureau d'airain, où le malheureux remplissoit l'air de ses meuglemens. Pour *Æsôpe*, il rêvoit qu'il étoit étendu à terre avec d'autres Chefs des *Anciens* ; & qu'un Ane s'étant détaché, les fouloit aux pieds, & les attaquoit par des ruades redoublées. Le divin *Bentley*, effraïé du mouvement involontaire de ces deux Capitaines, n'osa rien entreprendre contr'eux : il se contenta de saisir leurs armes, & il se retira, pour aller rejoindre son cher *Wotton*.

Ce jeune Héros, cependant, avoit traversé les Campagnes, pour chercher quelque Avanture digne de lui. Il parvint à la fin au bord d'un petit ruisseau, dont la source n'étoit pas éloignée. Les mortels l'appellent *Hypocrene*. Il s'y arrêta ; & , pressé de la soif, il voulut l'apaiser dans ce cristal liquide. Trois fois ses mains portèrent l'eau sacrée à sa bouche, & trois fois elle s'écoula à travers ses doigts. Il se jette à terre, pour ne plus tromper sa cruelle soif : mais, ses lè-
vres

vres n'avoient pas encore baifé cette onde pure, quand *Apollon* arriva près de-là. Ce Dieu plaça son bouclier entre la source & le ruisseau, & *Wotton*, plongeant sa tête jusqu'au fond, ne se remplit la bouche que d'une boue épaisse.

Quoiqu'aucune fontaine de l'Univers n'ose comparer la pureté de ses eaux, avec celle de ses ondes sacrées, il ne laisse pas d'y avoir au fond une espèce de sediment, de limon & de boue *. *Jupiter* a donné cette qualité à l'*Hypocrene*, à la priere d'*Apollon*, afin que la punition fût toute prête pour ceux, qui oseroient y toucher d'une bouche impure; & pour les imprudens, qui se hazarderoient à s'y plonger trop avant.

Près de la source même, *Wotton* apperçut deux Héros d'entre les ennemis. Il ne reconnut pas le premier, mais il distingua clairement les traits de *Temple*, Général des Alliez des Anciens. Il étoit occupé à

* L'Auteur prétend ici turlupiner l'exacte Critique des Modernes, qui creusent trop dans la Poésie des Anciens, & qui l'examinent avec beaucoup de rigueur par les Règles sicriles du Bon-Sens.

à puiser cette onde pure dans son casque, & à la boire à coups redoublez. A cette vûe, *Wotton* sentit ses mains trembler, ses genoux chancelerent, & cependant il se parla ainsi à lui-même : O ! si je pouvois terrasser ici ce Destructeur fatal de nos Troupes, quelle ne seroit pas ma réputation parmi nos Chefs ! Mais, de l'attaquer de front, d'opposer poitrine à poitrine, bouclier à bouclier, lance à lance, quel Moderne oseroit y penser seulement ; car, il combat comme un Dieu : Apollon, ou la guerriere Pallas, se trouvent toujours à ses côtes. O ! ma Mere, continua-t-il, si la Renommée ne trompe pas les foibles mortels, en publiant que je suis fils d'une si grande Déesse, accordez-moi d'atteindre Temple avec ce javelot. Que le coup l'envoye sur les rives du noir Cocyte, & que chargé de dépouilles je retourne triomphant à l'Armée que vous favorisez.

Les Dieux exaucerent une partie de sa priere, par l'intercession de sa Mere & de *Momus* ; mais, un vent excité par la destinée, dissipa le reste dans les airs.

Wotton saisit son javelot, & après l'avoir branlé avec toute la force dont il étoit capable, & que sa Mere augmentoit

toit encore , il lance au Héros , qui ne s'y attend pas. Le dard perce l'air en sifflant , parvient à peine jusqu'au baudrier du grand Temple , & tombe à terre comme un fardeau inutile. Le Héros ne sentit pas seulement que le javelot le touchoit : il ne l'entendit pas même tomber ; & *Wotton* auroit pu regagner ses Troupes , avec la gloire d'avoir lancé impunément son dard contre un Chef de cette reputation. Mais *Apollon* , courroucé de ce qu'un javelot , lancé par l'assistance d'une Divinité si infâme , avoit profané les bords de sa fontaine , prit la figure d'un. . . .

Il aprocha , d'une démarche lente , du jeune *Boyle* , qui se trouvoit auprès de *Temple* : il lui montra le javelot , & le Moderne , qui avoit eu l'audace de le jeter ; & ordonna au jeune Guerrier d'en prendre une prompte vengeance.

Boyle , couvert d'Armes , que les Habitans du haut Olimpe lui avoient données d'un commun accord , avance aussitôt sur l'ennemi tremblant , qui n'ose l'attendre de pied ferme. Tel un jeune Lion des plaines de la *Lybie* , que son Pere accablé d'âge envoie à la chasse , ou pour chercher de la proie , ou pour

exerc-

exercer sa vigueur, & pour augmenter ses forces, traverse d'une course impétueuse les Collines & les Vallons; il souhaite avec ardeur de voir descendre des montagnes quelque Tigre carnassier, ou quelque Ours furieux. Par hazard, la voix importune d'un Ane sauvage, choque l'oreille de l'animal magnanime. Quoique peu avide de tremper ses griffes dans un sang si vil, fatigué pourtant de ce bruit désagréable, que l'Echo, aussi peu judicieuse que le reste de son Sexe répète avec plus de plaisir que le chant de *Philomele*, il se résout à vanger l'honneur de la forêt; & d'un seul coup de ses griffes invincibles il déchire la Bête bruiante. Tel *Boyle* poursuit *Wotton*, qui, fuyant devant lui, auroit souhaité d'égaliser la rapidité du vent. Mais, accablé d'armes pesantes, & lourd de son naturel, il commença à ralentir sa course, quand il aperçut son cher *Bentley* chargé des dépouilles des deux Héros Anciens, dont la valeur étoit ensevelie dans le sommeil. *Boyle* le vit venir: & remarquant d'abord le Casque & le Bouclier de son Ami *Phalaris*, que le jeune

jeune Héros avoit depuis peu poli & doré de ses propres mains *, il s'anima d'une noble fureur ; & , les yeux enflammez de colère, il laissa là *Wotton*, pour se jeter sur ce nouveau venu. Il désiroit ardemment de vanger ses Amis offensez sur tous les deux ; mais , ils avoient pris leur fuite de différens côtez. C'est ainsi qu'une Femme rustique , à qui la quenouille fournit dans sa cabane une maigre subsistance , si par hazard ses oyes sont répandus par le village , court tantôt d'un côté , & tantôt de l'autre , pour forcer ces animaux vagabonds à rentrer dans la hute. Ils remplissent l'air de leurs cris , se jettent dans la Campagne , & en remuant leurs ailes , ils s'efforcent à rendre leurs corps plus legers , pour leurs pieds chancellans. C'est ainsi que *Boyle* poursuivit ; c'est ainsi que ce Couple d'Amis se conduisit dans leur fuite. Voiant à la fin , que leurs efforts étoient vains , ils se joignent courageusement , s'arrêtent , & attendent le terrible ennemi. D'abord , *Bentley* lui lance un javelot de toutes ses forces ; mais ,

* Voyez l'Avertissement du Libraire. *Boyle* avoit publié une nouvelle Edition de *Phalaris*.

mais, *Minerve* en ayant araché la pointe d'acier, au milieu de l'air, y en mit à la place une autre de plomb, qui, après avoir choqué le bouclier du Héros, tomba à terre toute émoussée. Alors *Boyle*, prenant son tems avec beaucoup de justesse, fait un dard d'une longueur & d'un poids extraordinaire; &, comme ce couple d'Amis étoit ferré côte contre côte, il tourna du côté droit, & avec une force surnaturelle, il lança le javelot fatal. *Bentley* voit aprocher sa malheureuse destinée, il couvre ses côtés de ses bras, dans l'espérance de sauver du moins son corps de ce coup terrible; mais, la pointe entre, elle passe par les bras & par le flanc, & ne perd pas sa force, avant qu'elle ait aussi percé de part en part le vaillant *Wotton*, qui, voulant soutenir son ami expirant, partage son triste sort. Tel un habile Cuisinier perce d'un seul coup de sa broche aigue, les corps d'une couple de cocqs de bruiere, dont les ailes sont fermement attachées à leurs tendre flancs. De la même maniere la lance du divin *Boyle* traverse les deux amis: ils tombent à terre avec un bruit horrible, unis dans leur mort, comme ils l'avoient été

été dans leur vie. Ils étoient tellement
 attachez l'un à l'autre, que, ne passant
 que pour un seul corps, ils auront fau-
 vé sans doute la moitié du passage de
 l'avarice de *Caron*. Adieu, couple lié
 par les plus saints nœuds de l'amitié
 mutuelle; adieu, *Oreste & Pylade* de
 notre âge; vous quittez un séjour où
 peu d'amis vous ressemblent. Si l'Es-
 prit & l'Eloquence ont encore quelque
 force, vous serez heureux, vous serez
 immortels.

Desunt cætera.





R E F L E X I O N



SUR UN

B A L A Y.

*Dans le goût des Méditations de
Messire Robert Boyle,*



Contemplez ce *Balay* jetté ignominieusement dans un coin. Je l'ai vu autrefois dans un état florissant. Il occupoit une place honorable dans une grande forêt. Il étoit plein de suc, couvert d'une verdure riante, & de rameaux épais. En vain l'industrie de l'homme veut combattre la nature, en attachant à ce trône desséché l'ornement étranger de quelque branches fétries. Ce n'est tout au plus qu'un arbre renversé, qui porte ses branches vers la terre, & sa racine en Pair.

l'air. Il est manié à présent par les servantes les plus maussades, condamné à servir d'instrument à leurs viles occupations; &, par le sort le plus capricieux, il est destiné à se salir, dans le tems qu'il nettoie toute autre chose. Usé à la fin dans ce triste service, il est jetté dans la rue, ou bien il est mis en pièces, pour allumer le feu. Quand je l'examine, je soupire, & je ne saurois m'empêcher de me dire à moi-même : *Certainement, l'Homme mortel n'est qu'un Balay.*

La nature envoie l'homme dans le monde, vif & robuste, sa tête est ornée de ses propres cheveux, branches naturelles des *végétaux raisonnables*, jusqu'à ce que la hache de l'intempérance coupe ces rameaux si gais & si rians, & le laisse un tronc déseché. Alors, il a recours à l'Art; il se charge le front d'un vil amas de cheveux étrangers, tous couverts de poudre; il en paroît fier, comme d'une dépouille glorieuse. Si ce *Balay*, que nous voions-là, vouloit se donner des airs, sur ce faisceau de branches, qui ne sont pas de son cru, & qui sont tous couverts de poussière, quoi qu'elles servent peut-être à donner

de

de la propreté à la chambre de la plus belle Dame, sa vanité ne nous paroitroit-elle pas ridicule, & méprisable au suprême degré? Nous sommes des juges également aveugles de notre propre mérite, & des défauts d'autrui.

Mais, dira-t-on, un *Balay* est l'emblème d'un Arbre appuyé sur sa tête. Eh! je vous prie, qu'est-ce que l'homme, qu'une créature toujours tournée sens dessus dessous? Ses facultez animales ont toujours le dessus sur sa raison; sa tête est placée où devroient être ses pieds, elle se vautre toujours dans la terre. Avec tous ces défauts, il veut être le Reformateur général des erreurs & des vices, il fouille continuellement dans tous les égouts de la nature, il met en lumiere des vilenies cachées, il excite une épaisse poussiere où l'on n'en voioit point auparavant, & en même tems il se plonge dans les ordures, dont il veut débarrasser les autres. Ses derniers jours sont consumés dans l'esclavage des femmes, & d'ordinaire de celles qui le méritent le moins, jusqu'à ce qu'usé

jus-

jusqu'au bout , comme son Frere le
Balay , il soit chassé de la maison , à
 moins qu'il n'ait dequoi allumer un
 feu , auprès duquel les autres s'échau-
 fent. †

† C'est ici une Satyre des Vicillards amou-
 reux , qui , comme on dit , donnent les Violons,
 pour faire danser les autres.



PENSÉES DETACHÉES,
MORALES
ET
DIVERTISSANTES.

1. **** Nous avons justement autant
* * * * de Religion qu'il nous en
* N * faut, pour nous haïr les uns
* * * * les autres ; nous n'en avons
pas assez, pour nous porter à la ten-
dresse mutuelle.

2. Quand nous réfléchissons sur les
événemens passés, les *Guerres*, les *E-*
mentes, les *Negotiations* ; nous nous é-
tonnons de ce que les hommes se sont
donné tant de mouvemens, pour des
choies si passagères : si nous conside-
rons le tems présent, nous voions pré-
cisément la même humeur intrigante,
qui

qui s'occupe sur les mêmes Evénemens ; & nous ne nous en étonnons point du tout.

3. L'Homme sage tire des conjectures & des conclusions de l'examen de toutes les circonstances des choses ; mais, le moindre incident, qu'il n'est pas possible de prévoir, est capable de donner aux affaires, des tours si peu attendus, & traine après lui des revolutions si surprenantes, que le sage est souvent aussi peu en état de juger des évènements, que l'homme du monde le plus ignorant, & le moins expérimenté.

4. L'Esprit décisif est une excellente qualité pour les Prédicateurs & pour les Avocats ; parce que celui qui veut *obtruder* ses pensées & ses raisons à une multitude, n'en peut persuader les autres, qu'à proportion qu'il en paroît fortement convaincu lui-même.

5. Comment peut-on s'attendre à voir les hommes recevoir de bonne grace les Conseils qu'on leur donne sur leur conduite,

duite, quand on les voit rejeter avec dédain les avertissemens qui regardent un danger présent qui les menace.

6. J'ai oublié, si parmi les choses qui sont perdues sur la Terre, & qui se conservent dans la Lune, *Arioste* met les *Conseils*; il auroit dû les y placer aussi bien que le *Tems*.

7. Le seul Prédicateur dont on profite, c'est le *Tems*. Il nous donne précisément le même tour d'esprit, que les gens d'âge se font efforcez en vain de nous inspirer.

8. Quand nous désirons ou recherchons certaines choses, notre ame ne s'attache qu'à leur face lumineuse, & riante: quand nous les possédons, nous ne les considérons, que de leur côté sombre & ténébreux.

9. On remarque dans une verrerie, qu'un artisan, qui jette quelques poignées de charbons froids dans le feu, semble l'étouffer; mais, un seul moment après, la flamme se ranime, & prend une nouvelle vigueur. Ce Phenomène peut être

être une Emblème juste de l'utilité des passions, qui, judicieusement atifées, semblent traverser les operations de l'ame, quoique dans le fond elles l'empêchent de tomber dans une langueur léthargique.

10. Il semble que certaines gens croient que la Religion est tombée en enfance, & qu'elle doit se nourrir de *Miracles*, comme du tems qu'elle étoit encore au *Berceau*.

11. Tous les accès du plaisir sont contrebalancez par un degré égal de chagrin, & de douleur; celui qui s'y abandonne, ressemble à un prodigue, qui dépense pendant l'année courante la moitié du revenu de celle qui suit.

12. Les derniers jours de l'homme sage se passent entierement à se guerir des folies, des préjugez, & des fausses opinions, qu'il a contractées dans sa jeunesse.

13. Si un Auteur veut savoir, par quelles routes il se rendra agréable à la posterité; qu'en examinant les Livres

nos Prédécesseurs, il prenne garde à ce qui l'y charme le plus, & à ce qu'il y regrette davantage.

14. Que les Grands Seigneurs ne soient pas les dupes des magnifiques promesses des Poètes. Il est certain qu'ils ne donnent l'Immortalité qu'à eux-mêmes. Nous admirons *Homere* & *Virgile*, & non pas *Achille* ou *Ænès*. Il en est tout autrement des Historiens: nos pensées s'occupent entierement des Evénemens, des Actions, des Personnes, dont ils nous parlent; à peine avons-nous le loisir de songer à celui qui nous les dépeint.

15. Une marque certaine qu'un homme, qui paroît avec éclat dans le Monde, est véritablement un grand Génie, c'est la Conspiration, que tous les petits Esprits trament contre lui.

16. Les personnes, qui possèdent tous les avantages de la vie humaine, sont dans un état, où un grand nombre d'accidens peuvent les troubler & leur donner du chagrin, & où peu de choses sont capables de leur donner du plaisir.

‡ 17. Il

17. Il est ridicule de punir les Poltrons par l'Infamie : s'ils l'avoient crainte, ils n'auroient pas été poltrons. Le supplice qui leur convient, c'est la mort; puisqu'il n'y a que la mort qu'ils craignent.

18. Les plus belles Inventions sont trouvées d'ordinaire dans les siècles les plus ignorans, tels sont *l'usage de la Boussole, de la Poudre-à-canon, & l'Imprimerie*, qui ont été tirez des ténèbres de l'ignorance, par la Nation la plus stupide, les *A.*

19. Une preuve, qui est seule capable de faire voir la fausseté de ce qu'on débite d'ordinaire sur les spectres, & sur les apparitions, peut être tirée de l'opinion générale, qui veut, que les Esprits ne se montrent jamais, qu'à une seule personne à la fois. Si on explique ces paroles par une interprétation sensée, elles ne veulent dire, si non qu'il arrive rarement, que dans une Compagnie il se trouve plus d'une personne hypocondriaque à un certain degré.

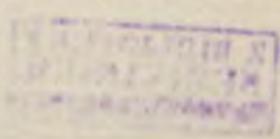


20. Je m'imagine qu'au jour du Jugement, il y aura peu de connivence pour les gens éclairés, qui auront manqué du côté de la Morale, & pour les ignorans qui auront failli du côté de la Foi. C'est ainsi que les avantages de l'habileté & de l'ignorance seront égaux. Je crois encore que quelques doutes, dans les habiles gens, & quelques vices, dans les ignorans, seront facilement pardonnés à la force de la tentation.

21. La valeur de plusieurs circonstances dans l'Histoire est extrêmement diminuée par l'éloignement des Epoques. Il y en a pourtant de très-petites en apparence, qui répandent un grand jour sur les événemens; & il faut un Esprit très-judicieux dans l'Historien, pour en faire un bon choix.

22. Cet *Age Critique* est une Expression devenue aussi fort en vogue parmi les Auteurs, que ce *Siècle Corrompu* l'est parmi les Théologiens.

23. Il y a quelque chose de comique, à observer les obligations, que le siècle pré-



présent impose aux siècles futurs. *Les siècles futurs parleront de ce fait. C'est une affaire qui s'attirera l'attention de toute la posterité.* On ne songe pas, que la posterité sera comme nous, & qu'elle n'emploiera son tems & ses pensées, qu'aux choses présentes,

24. Le Camaleon, qui, selon les sentimens des Naturalistes, ne se nourrit que d'air, a de tous les animaux la langue la plus délicate, & la plus vive dans ses mouvemens.

25. Il arrive dans les Disputes ce qui est ordinaire dans les Armées. Le Parti le plus foible étale des lumieres trompeuses, & fait un bruit excessif, pour donner à l'ennemi une haute idée de ses forces.

26. Quand quelqu'un en Angleterre est fait *Pair spirituel* du Roiaume, il perd son *Nom de Famille*: si quelqu'un devient *Pair temporel*, il perd son *Nom de Batême*.

27. Certaines gens, sous prétexte
 G 5, d'ex-

d'extirper les préjugés, déraciner la vertu, la probité, & la religion.

28. Dans plusieurs Républiques bien réglées, on a eu soin autrefois de borner par des Loix les Possessions des Particuliers. Plusieurs fortes raisons y ont porté les Législateurs; une entr'autres, à laquelle on fait le moins d'attention. Quand on renferme les desirs des hommes dans certaines bornes, il arrive que, dès qu'ils ont acquis tout ce que les loix leur permettent de posséder, leur intérêt particulier n'occupe plus leurs passions; & ils sont obligés de leur donner pour objet l'intérêt public.

29. L'Homme n'a que trois moyens de se vanger de la Censure du Public; de la mépriser, d'user de réprimandes, & de se conduire avec tant de précaution qu'il n'y donne désormais aucune prise. On fait ostentation de la première de ces méthodes; la dernière est presque impossible; c'est la seconde qui a la vogue.

30. *Herodote* nous dit que, dans les pays froids, les Animaux ont rarement des

des *Cornes*; mais que, dans les pays chauds, ils en ont de fort grandes: on pourroit faire de cette remarque une application assez plaisante.

31. Ceux qui font la satire la plus fine de tout ce qui regarde les Procès, ce sont les Astrologues, quand, par les règles de leur Art, ils prétendent déterminer, quand ils feront finis, & à l'avantage de quel parti ils seront décidés. De cette manière, il font dépendre tout le succès de l'influence des étoiles, sans avoir le moindre égard à la justice de la cause.

32. J'ai fort souvent entendu tourner en ridicule ce qui est dit dans les Livres *Apochryphes*, touchant *Tobie*, & son Chien qui le suivoit. Cependant, *Homere* s'exprime plus d'une fois de la même manière à l'égard de *Telemaque*. *Virgile* dit encore quelque chose de fort aprochant d'*Evandre*; & je m'imagine, que le Livre de *Tobie* est en partie écrit en vers.

33. J'ai vû des hommes, qui avoient d'excellentes qualitez, être d'un grand

usage pour les autres, & très-inutiles pour eux-mêmes. C'est ainsi qu'un quadrans, placé au frontispice d'une maison, fait savoir quelle heure il est, à tous les voisins d'alentour, sans rendre le même service aux propriétaires, qui sont dans la maison même.

34. Si quelqu'un avoit fait un Catalogue exact de toutes les opinions, qu'il a eues depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse, sur l'*Amour*, la *Politique*, la *Religion*, & le *Savoir*, quel affreux Chaos de Contradictions n'y trouveroit-il pas ?

35. Nous ne savons rien de ce qui se fait dans le Ciel; mais nous savons ce qui ne s'y fait pas. *On ne s'y marie point, & l'on n'y donne point en mariage.*

36. Quand on observe le choix de nos Dames, & leur maniere de disposer de leurs faveurs, on ne sauroit que respecter la memoire de ces *Cavalles*, dont parle *Xenophon*. Tant qu'elles conservoient leur *criniere*, c'est-à-dire, leur beauté
&

& leur jeunesse, elles ne vouloient pas souffrir les caresses d'un Ane.

37. La situation la plus miserable, c'est d'être suspendu entre l'Espérance, & la crainte : c'est vivre dans une perpétuelle incertitude ; c'est-là le triste état auquel fut condamnée *Arachné* changée en Araignée par *Minerve*.
Vive quidem, pende tamen, improba, dixit.

38. Vouloir trouver le moien de suppléer à ses besoins, en retranchant ses passions, c'est se couper les pieds quand on a besoin de souliers.

39. Les Médecins ne devoient point opiner sur les maticres de Religion, par la même raison qui nous oblige en *Angleterre*, de ne point admettre les Bouchers parmi les *Juges jurez*, quand il s'agit de la vie ou de la mort de quelqu'un*.

40. La

* On fait peut-être, qu'en *Angleterre*, quand il s'agit de condamner quelqu'un à mort, on choisit douze Personnes d'entre le Peuple, qu'on appelle

40. La raison pourquoi il y a si peu de mariages heureux, c'est que la plupart des jeunes Dames s'appliquent à faire des *Flets*, & non à faire des *Cages*.

41. Un homme, qui prête quelque attention aux objets qui frappent ses yeux dans les rues, trouvera les villages les plus gais dans les carottes de deuil.

42. Rien ne rend un homme plus incapable d'agir avec prudence, qu'un desastre accompagné de crime & d'infamie.

43. Le

pelle des *Jurez*, parce qu'ils font serment de juger selon leur conscience. On leur expose le Fait dans toutes ses circonstances, & on le confronte avec les Loix du País. Ensuite, on les laisse ensemble, jusqu'à ce qu'ils soient tous du même sentiment. On n'admet pas les Bouchers au nombre de ces *Jurez*, à cause de la cruauté qu'ils contractent par le Sang, qu'ils répandent journellement. L'Auteur ne veut pas, par une Raïson semblable, qu'on permette aux Medecins de décider sur la Religion, où il s'agit de la Vie & de la Mort éternelle; parce qu'il les considere comme les Bouchers du Genre-humain. D'ailleurs, l'habitude de voir souffrir des miserables les rend purs: & la sensibilité est une excellente disposition du cœur, pour adherer à la Religion.

43. Le pouvoir de la fortune n'est reconnu que par les misérables. Les gens fortunéz attribuent tout leur bonheur à leur *prudence*, ou à leur *merite*.

44. On s'acquie quelquefois des emplois les plus bas & les plus vils, par un principe d'Ambition. C'est ainsi qu'un homme qui *monte* est précisément dans la même attitude, qu'un homme qui *rampe*.

45. Les Amis d'un mauvais caractère ressembtent aux chiens, qui salissent le plus ceux à qui ils veulent marquer la plus de tendresse.

46. La censure est une taxe qu'un grand homme paie au public, pour la supériorité de ses lumieres & de son mérite.



ESSAY

dans le Gout le plus moderne

SUR LES

FACULTEZ DE L'AME,

EN FORME DE LETTRE.

MONSIEUR,

*V*ous êtes un si grand Amateur des Antiquitez, que je crois pouvoir supposer raisonnablement, qu'on ne sauroit que vous faire plaisir, en vous offrant quelque chose de nouveau. Irrité depuis long-tems contre ces petits Auteurs, qui, dans leurs Essays, & dans leurs Discours Moraux, se jettent dans les Lieux-communs, s'égarent loin de leur sujet, & cachent leurs Livres tout entiers sous les Citations les plus usées, j'ai
reso-

resolu de faire un *Essay* debarassé de toutes ces Fautes, & propre à servir de modèle aux jeunes Ecrivains. Vous verrez ici des Pensées & des Remarques absolument neuves, des Citations ou aucun autre n'a touché seulement, enfin un sujet de la plus grande importance, traité avec toute la methode & avec toute la clarté possible. Cet Ouvrage m'a coûté un temps considerable : je vous conjure de le recevoir & de le regarder comme le dernier effort de mon Genie.

Les Philosophes disent que l'Homme est un Microcosme, ou petit Monde en miniature, qui represente le grand dans toutes ses parties. Je suis encore persuadé, que le *Corps naturel* peut parfaitement bien être comparé au *Corps Politique*. Et si cette Comparaison est juste, comment est-il possible que les *Epicuriens* disent la vérité, en soutenant que l'Univers a été formé par un concours fortuit d'Atomes? Je serai prêt à embrasser leur opinion, quand je verrai les Lettres de l'Alphabet, jettées à tout hazard, former un *Traité de Philosophie* aussi savant qu'ingenieux. *Risum teneatis amici.* Hor.

Cette

Cette fausse opinion en doit de nécessité produire plusieurs autres, de la même manière, qu'une mauvaise *digestion* est suivie d'autres digestions plus mauvaises.

Tout bâtiment, qu'on s'efforce à élever sur une baze foible, doit crouler nécessairement. C'est ainsi que les aveugles mortels sont conduits d'erreur en erreur, jusqu'à ce qu'enfin, avec *Ixion*, ils embrassent un Nuage, au lieu d'une Déesse, ou qu'avec le Chien de la Fable, ils prennent la réalité pour l'ombre. Des opinions de cette nature n'ont aucune *cohérence*; mais, semblables à la terre & au fer, unis ensemble dans les pieds de la Statue de *Nalurodonozor*, elles doivent se séparer, & tomber en pièces.

J'ai lu dans un certain Auteur qu'*Alexandre* pleura un jour, parce qu'il n'y avoit qu'un Monde à conquérir; & il auroit fort bien pu s'épargner ces larmes, si le concours fortuit des Atomes étoit capable de produire des Mondes. Aussi, ce sentiment ridicule est plus à la portée du vulgaire, cette Hydre à plusieurs têtes, qu'à celle d'un Homme aussi sage qu'*Epictète*: & je crois fort, que

que les plus corrompues de sa Secte, n'ont fait qu'emprunter le nom de leur illustre maître, pour donner cours à cette opinion impertinente; semblables au singe, qui se seroit des griffes du chat, pour tirer les chataignes des cendres chaudes.

Cependant, le premier pas qu'il s'agit de faire pour guérir un malade, c'est de bien connoître la nature de son indisposition: &, quoique la Vérité soit difficile à trouver, parce que, selon le sentiment d'un Philosophe, elle demeure au fond d'un Puits, il n'est pas nécessaire de se fermer les yeux de propos délibéré; & il me sera permis, j'espère, d'offrir ma pite au milieu d'un si grand nombre de personnes, qui me surpassent en Erudition. Quelquefois un Spectateur voit mieux les coups, que les Joueurs eux-mêmes. D'ailleurs, je ne crois pas, qu'un Philosophe soit obligé de rendre compte de tous les Phenomènes de la Nature, ou de se noier avec *Aristote*, faute de savoir expliquer le flux & le reflux. Sa meilleure sentence n'est pas celle, à coup sur, qu'il s'appliqua à soi-même dans cette fâcheuse conjoncture: *Quia te non capio, tu capies me.* On peut

peut dire, qu'il fut dans cette occasion le *Juge* & le *Criminel*, l'*Accusateur* & le *Bourreau*.

Sa faute fut d'autant plus grande, que *Socrate* osa bien avouer, qu'il ne favoit rien ; lui, que l'Oracle avoit déclaré le Sage par excellence.

Pour finir cette longue Digression, je dirai qu'il me paroît aussi clair qu'une Démonstration d'*Euclide*, que la Nature ne fait rien en vain. Si nous étions capables de fouiller dans ses trésors les plus cachez, nous verrions, que le plus petit brin d'herbe, & les végétaux les plus méprisables en aparence, ont leur utilité particulière. Elle est sur-tout admirable, dans ses plus petites productions. Le moindre & le plus vil des insectes en découvre le mieux l'*Art*, s'il m'est permis de parler ainsi, quoi qu'il soit sûr, que prenant plaisir à varier ses Ouvrages, elle laisse l'*Art* bien loin derrière elle, comme observe parfaitement bien un Poëte.

*Naturam expellas furcû, tamen usque
recurret.*

Il est vrai, que les différentes Opinions
des

des Philosophes ont répandu dans le Monde autant de maladies de l'ame, qu'il est sorti de maladies du corps, de la Boëte de *Pandore*; avec cette différence pourtant, qu'elles n'ont pas laissé l'esperance au fond.

Si la *Vérité* n'a pas quitté la Terre avec *Astrée*, du moins est-elle aussi cachée que la source du *Nil*; & l'on ne sauroit la trouver que dans l'*Utopie*. Je ne prétends pas par-là avancer une proposition injurieuse pour les Sages de l'Antiquité: ce seroit une espèce d'ingratitude; & celui qui appelle un homme ingrat le charge de tous les vices imaginables.

Ingratum si dixeris, omnia dicis.

Mais, quand je devrois passer pour un Auteur, qui aime à débiter des Paradoxes, j'oserai soutenir, que ce qu'il y a de plus blamable dans les Philosophes c'est l'*orgueil*. *Ipsè dixit*; en voila assez, pour obliger quelqu'un à s'attacher aveuglement à leurs idées. Quoique *Diogène* vecût dans un Tonneau, peut être cachoit-il autant d'*orgueil*, sous ses Gue-nilles, que le Divin *Platon* sous sa Robbe superbe.

On

On nous rapporte de ce Philosophe Cynique, que quand *Alexandre* le vint voir, & lui promit tout ce qu'il vouloit demander, il lui répondit ainsi: *Tirez vous d'entre moi & le Soleil, & que n'otez pas ce que vous ne sauriez me donner.* Et par-là il se montra aussi extravagant, que cet autre Philosophe, qui jeta toutes ses richesses dans la Mer, en prononçant ces paroles remarquables.

Quelle différence ne remarque-t-on pas entre cet Homme, & cet Usurier, qui, étant averti que son Fils dépenseroit tout ce qu'il avoit amassé, répondit: *Il ne trouvera pas plus de plaisir à le prodiguer, que je n'en ai senti en l'accumulant.*

Ces sortes de gens voient les fautes d'autrui, & sont aveugles pour leurs propres défauts, qu'ils portent dans le sac qu'ils ont derrière le dos: *Non videmus id mantice, quod in tergo est.*

Je crains bien d'être censuré, pour la liberté de mes sentimens, par ces *Momms* envieux, que les Auteurs adorent par un principe de crainte, comme les Indiens sacrifient au Diable. Ils feront tous leurs efforts, pour donner autant
de

de playes à ma réputation, qu'on en voit à l'*image*, qui est placée au frontispice de l'Almanac.

Mais, je méprise leurs coups, & peut-être ces viles mouches voleront si longtemps autour de la chandelle, qu'à la fin elles y bruleront leurs ailes. Ils me le pardonneront bien, si j'ose leur donner cet avis, & si je les prie de ne point invektiver contre des choses, qui sont au-dessus de leur Sphere. Leurs critiques ridicules ne font que découvrir leur vile jalousie, cette passion qui se déchire elle-même, & qui surpasse tous les tourmens inventez par les tyrans, dont la cruauté a été la plus ingénieuse:

*Invicta, Sicuti non invenere Tyranni
Tormentum majus.* Juv.

Je ne crois pas me donner ici des airs, en assurant mes Censeurs, & certains apprentifs Beaux-Esprits, qu'ils sont aussi peu en état de juger de mes Ouvrages, qu'un homme né aveugle est capable de distinguer les couleurs. J'ai toujours observé que les tonneaux vuides faisoient le plus de bruit; & je me soucie des coups de fouet de pareilles gens,

gens, aussi peu que la mer se mit en peine de ceux de *Xerxes*. Je sais bien, que la plus grande faveur, qu'on puisse attendre d'eux, est celle que *Polypheme* promit à *Ulysse*, d'être dévoré le dernier. Ils s'imaginent vaincre un Auteur à la manière de *César*, par un *Veni, vidi, vici*.

J'avoue, que je fais un cas extraordinaire du jugement d'un petit nombre de gens senezez, d'un *Rhymer*, d'un *Denys*, d'un *Welsh* †; mais, pour dire mon sentiment des autres en fort peu de mots, je crois, qu'on peut assurer, que le *vide*, dont les Philosophes ont si long-tems disputé, se trouve dans le cerveau de ces petits Esprits. Ils ne font que les Guêpes du Monde savant; ils dévorent le miel, & ils ne veulent pas travailler eux-mêmes. Un Auteur ne doit pas s'en embarrasser d'avantage, que la Lune ne se met en peine des aboiemens d'un Dogue. En dépit de leurs terribles rugilemens, il est facile de découvrir chez eux l'Ane sous la peau du Lion.

J'en reviens à mon sujet. Qu'elle est
la

† Auteurs médiocres.

la premiere partie de l'Orateur ? demanda quelqu'un à *Demosthene*. L'*Action*, dit-il : la seconde ? l'*Action* : la troisiéme ? l'*Action* ; & ainsi jusqu'à l'infini. Ce Principe peut être véritable par raport à l'*Art Oratoire* ; mais, il est certain, que la contemplation s'étend bien au de-là de l'*Action*. C'est pourquoi un homme sage n'est jamais en meilleure Compagnie, que quand il est seul.

Nunquam minus solus, quam cum solus.

Archimede, ce fameux Mathématicien, étoit si attentif à ses Problèmes, qu'il n'apperçut pas seulement le Soldat, qui étoit venu pour le tuer.

Je n'ai pas la moindre envie d'ôter quelque chose à la Gloire qui est due aux Orateurs, & à leur Art ; mais, il est bon de considérer pourtant, que la Nature, qui nous a donné deux yeux pour voir, & deux oreilles pour écouter, ne nous a donné qu'une seule langue pour parler. Il est vrai que certaines gens, savent donner tant d'exercice à cette petite partie du corps humain, que les *virtuosi*, qui ont fait tant d'efforts, pour trouver le mouvement per-

pétuel, peuvent le découvrir là sans peine.

Il y a des gens, qui ont une haute idée des Républiques, parce que les Orateurs y fleurissent le plus, & qu'ils se font toujours montrez ennemis jurez de la *Tyrannie*; mais, à mon avis, un seul Tyran vaut mieux qu'une centaine. Ces *beaux-parleurs* ne font qu'animer la multitude, dont pourtant la colere n'est qu'un court accès de fureur: *Ira furor brevis est.*

Après tout, les Loix ne font que des toiles d'Araignées, qui prennent les Mouches, & qui sont brisées par les Guêpes. Cela soit dit en passant. Pour ce qui regarde l'habileté de l'Orateur, il est certain, que son grand Art consiste à cacher l'Art.

Artis est celare artem.

Mais, ce talent ne s'acquiert qu'avec le tems, & à force de réfléchir, & de profiter de toutes les occasions qui se présentent. Si on ne s'en saisit point, on ne fait que travailler à la toile de *Penelope*, qui défaisoit pendant la nuit, tout ce qu'elle avoit tissé pendant le jour.

jour. Ce qui confirme encore ce que je viens d'avancer, c'est l'observation que j'ai faite, que l'*Occasion* est représentée chauve par derrière, & avec un toupet de cheveux au front. Cette Emblème signifie, qu'il faut la prendre aux cheveux, parce qu'on l'appelle en vain, quand elle est une fois passée.

Fronte capillata, post est occasio calva.

L'Ame humaine ressemble d'abord à une *table rase*, s'il m'est permis de parler ainsi, ou à une cire, qui, pendant qu'elle est molle, est susceptible de toutes sortes d'impressions: elle contracte peu à peu plus de consistance, & de dureté, jusqu'à ce qu'enfin la mort vient l'arrêter au milieu de sa carrière. Les plus grands Conquerans ont enfin succombé sous les coups de la Parque, qui n'épargne personne depuis le Sceptre jusqu'à la Houlette.

Mors omnibus communis.

Toutes les Rivières se jettent dans la Mer, mais aucune n'en revient. Quand *Xerxes* fit la revue de ses Troupes in-

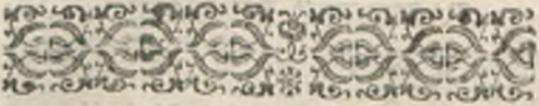
nombrables, il pleura, en considerant, que, de tant de millions d'hommes, personne ne seroit en vie dans l'espace de cent ans. *Anacreon* fut suffoqué par un pepin de raisins; & l'on meurt de joie, aussi bien que de douleur. Rien n'est constant dans le monde, que l'inconstance; ce qui n'empêcha pas le divin *Platon* de soutenir, que, si la vertu paroïssoit aux yeux des humains, avec tous ses ornemens naturels, ils seroient tous charmez de sa beauté. Neanmoins, l'intérêt gouverne tellement le monde à présent; & ce que les Anciens appelloient, *aureas mediocritas*, est tellement méprisé parmi nous, que nous ferions une fort mauvaise reception à *Jupiter* lui-même, à moins qu'il ne descendit sur nous, comme une pluie d'or, de la même maniere, qu'il trouva l'entrée de la tour de *Danaé*. Les mortels, dans ce siècle de fer, laissent le Soleil couchant, pour n'adresser leur Culte, qu'au Soleil qui se leve.

Donec eris felix multos numerabis amicos.

Je mets ici des bornes à ma Dissertation, que je n'ai entreprise, que pour
obéir

obéir à vos ordres. Il me falloit un motif de cette force , pour m'exposer aux censures de cet *Age Critique*. Si j'ai satisfait à ma matiere , ou non , c'est ce qu'il faut laisser à décider aux lumières du Lecteur , savant & judicieux. Quoiqu'il en soit , je puis esperer du moins , que cet *Essay* encouragera quelque Génie d'un autre ordre que le mien , à traiter le même Sujet , avec plus de succès.





DISSERTATION
OU L'ON PROUVE QUE
L'ABOLISSEMENT
DU
CHRISTIANISME
EN
ANGLETERRE

pourroit, dans les Conjonctures présentes, engager nos Roiaumes dans quelques Inconveniens, & peut-être ne pas produire tous les Avantages qu'on semble en attendre.

Cet Ouvrage a été fait l'an 1708.

 E fai parfaitement bien, que l'Esprit humain ne donne jamais des marques plus sensibles de sa foiblesse, & de sa présomption, que lorsqu'il veut employer

plioier le raisonnement , contre les opinions généralement reçues , contre les modes , & contre les habitudes , qui ont pris le dessus. Je me souviens , qu'on a considéré avec beaucoup de justice , comme une chose extrêmement favorable à la Liberté du Peuple , & de la Presse , la défense qui a été faite , de parler , d'écrire , ou de faire des gageures , contre l'Union * , avant qu'elle eut été confirmée par le Parlement. On menaçait même les transgresseurs d'une punition sévère , avec beaucoup de raison : on ne sauroit considérer ceux qui s'opposent au torrent des idées communes , qu'comme des Perturbateurs du Repos public. Sans parler de l'extravagance qu'il y a à former toutes sortes de projets évidemment inutiles , il est certain , que ces gens-là commettent un crime de *Lèze-Société* , en péchant contre ce principe fondamental , *la voix du Peuple est la voix de Dieu.*

Je crains bien , que , par les mêmes raisons , il n'y ait de l'imprudencce à argumenter contre l'Abolissement du Christ-

H 4 tia-

* La fameuse Union de l'Ecosse & de l'Angleterre.

tianisme, dans une Conjoncture, où l'on remarque, que tous les partis, & toutes les différentes Sectes, y ont le même panchant; comme il paroît clairement, par leurs Discours, leurs Ecrits, & leurs Actions. Malgré cette considération si forte, soit par une singularité affectée, soit par la perversité ordinaire de la nature humaine, soit par une force supérieure de ma destinée, il m'est impossible d'être entièrement de cette opinion. J'avoue même, que quand je serois sûr, que le *Procureur-Général* me poursuivroit en justice, je ne saurois m'empêcher de soutenir, que, dans la situation présente de nos affaires, il n'y a pas une nécessité absolue de déraciner entièrement le Christianisme dans notre Patrie.

Cette Proposition paroitra peut-être surprenante, dans un siècle si sage, & si amateur même des Paradoxes; &, pour cette raison, je manierai ce sujet avec toute la délicatesse, & toute la précaution imaginable, en manquant, aussi peu qu'il me sera possible, au respect qui est dû à la *pluralité des voix*.

J'observerai ici en passant, jusqu'à quel point le génie universel d'une nation est su-

sujet à changer en moins d'un demi-siècle. J'ai entendu dire à des gens d'âge, qu'ils se souviennent d'un tems, où le sentiment contraire à celui, qui est à présent généralement adopté, avoit absolument la vogue, & où le projet d'abolir le Christianisme, auroit passé pour aussi absurde, que le paroît à présent la hardiesse d'écrire contre une pareille entreprise.

J'avoue ingénument, que toutes les apparences sont contre moi. Le Systême de l'Evangile, aiant parmi nous la destinée de tous les autres Systêmes, est décrit généralement; & il est trop vieux, pour conserver encore quelque reste d'Autorité. Toute la masse même du petit Peuple, où le crédit du Christianisme s'est soutenu le plus long-tems, en a à présent tout autant de honte, que les personnes de naissance. Je ne m'en étonne pas; les opinions, comme les modes, descendent par cascade du noble jusqu'au bourgeois; de-là, elles tombent au milieu du vulgaire, comme dans un canal où elles s'écoulent, & disparaissent à la fin entièrement.

Avant que d'entrer dans la *tractation* de ma matiere, je suis obligé, pour

ôter toute ambiguité, d'emprunter une distinction de certains Auteurs, qui font une différence entre *Trinitaires de Nom*, & *Trinitaires réels*. J'espère qu'aucun Lecteur ne sera assez injuste à mon égard, pour se mettre dans l'esprit, que mon dessein est de défendre le *Christianisme réel*, qui, dans les premiers siècles, s'il en faut croire les Auteurs de ces tems-là, influoit sur les idées & sur les actions des hommes. Je conviens, que ce seroit-là le projet du monde le plus absurde & le plus pernicieux. Ce seroit vouloir détruire d'un seul coup, toute l'Erudition du Roiaume, tous les Arts, toutes les Sciences, & tous ceux qui les enseignent. Ce seroit vouloir renverser toute la Constitution de notre Patrie, ruiner notre Commerce, & changer en Déserts *la Cour & la Bourse*.

Il y auroit la même absurdité, que l'on découvre dans le Conseil, que donne *Horace* aux Romains, de se tirer de leurs vices, & de la corruption de leurs mœurs, en abandonnant leur Ville, & en cherchant une nouvelle demeure, dans quelque coin reculé de l'Univers.

Quoique dans le fond cet avertissement

ment ne soit pas des plus nécessaires, j'ai trouvé bon de le faire, pour éviter toute chicane. Pour le Lecteur éclairé & benevole, il comprendra facilement, que le but de mon discours ne sauroit être, que de défendre le *Christianisme de Nom*; puisqu'il y a déjà bien du tems, que le *Christianisme réel* a été aboli, par un consentement unanime, comme absolument incompatible avec nos Systèmes de Richesse & de Grandeur. Mais, j'avoue, qu'il m'est impossible de comprendre, qu'il doive suivre de-là, nécessairement, qu'il faut abjurer le nom de *Chrétiens*. Je vois que tout le monde s'y accorde; mais, je ne saurois convenir de la solidité des raisons qui les y portent. Je fais bien que les *Entrepreneurs* de cette affaire prétendent, que la Nation recevra des Avantages considérables de la réussite de leur projet, & qu'ils font des Objections assez plausibles contre nos Systèmes du Christianisme; mais, je crois, qu'il n'est pas impossible de les réfuter. J'en fais ma tâche aujourd'hui: je considérerai brièvement la force de leurs Argumens, & je promets de la mettre dans tout son jour. Ensuite, je ferai voir les Inconvé-

niens, que cette innovation pouroit traîner après elle, dans la situation présente de nos affaires. C'est-là, tout le Plan de ma Dissertation.

Un des plus grands Avantages, qu'on attache à l'Extirpation du Christianisme, c'est que par-là, on élargiroit beaucoup les bornes de la liberté de conscience, ce grand boulevard de la Nation, & de la Religion Protestante, auquel les *Fraudes pieuses* font de fréquentes brèches, malgré la bonne intention de nos Législateurs. Nous en avons vu un terrible Exemple depuis peu. Deux jeunes Cavaliers de grande espérance, d'un esprit vif, & d'un jugement profond, aiant mûrement examiné les Causes & les Effets, avoient découvert par la seule force de leurs Lumières naturelles, décharassés de toute rouille d'Erudition*, qu'il n'y a point de Dieu; & ils avoient généreusement communiqué aux autres cette Découverte si importante, & si nécessaire.

* L'Auteur fait par tout ailleurs un si grand cas du Savoir, qu'on voit évidemment, par ce seul Passage, que son dessein est de tourner en ridicule les Libertins, qui décident d'ordinaire effrontément sur la Religion, sans avoir ni Logique ni Lecture.

cessaire au bien public. On eut la barbare de leur en faire un crime, & tirant de la poussière quelque vieille loi, à qui la coutume avoit ôté toute autorité, on poussa la sévérité jusques à les casser comme *Blasphémateurs*. Voilà ce qu'on ne sauroit appeller autrement, qu'un commencement de Persécution, qui s'étend toujours avec rapidité, dès qu'on lui permet d'entamer seulement la Société humaine.

A cela je répons, en soumettant pourtant mon sentiment à celui d'autres esprits plus éclairés, que cet exemple même fait voir évidemment la nécessité d'une *Religion de Nom* parmi nous. Les grands Génies aiment à traiter cavalierement *les objets les plus élevez*; &, si en abolissant toute Religion, on leur ôte une Divinité, sur laquelle ils puissent exercer la force de leur esprit, ils le jetteront sur les personnes de distinction, ils parleront mal du gouvernement, & ils diront des sottises du Ministère: ce qui sera assurément d'une conséquence infiniment plus dangereuse, que les traits qu'ils lancent à présent contre Dieu. Une Sentence de *Tibere*

est formelle là-dessus : *Deorum offensa Diis cura.*

Pour ce qui regarde le fait particulier, dont je viens de faire mention, on m'accordera facilement, qu'on ne sauroit fonder une proposition générale sur un seul exemple. On peut dire à la consolation de tous ceux qui craignent une *pareille intolerance*, qu'il n'est pas possible d'en alleguer un autre. Ne fait-on pas, que des discours blasphématoires sont prononcez tous les jours, avec toute la liberté imaginable, dans les Cabarets, & dans tous les autres lieux, où les honnêtes-gens se voient.

J'avoué ingénument, que de punir le *Blasphème* en dépouillant de son Employ un Officier Anglois, né libre, est un acte de Despotisme assez vif, pour en parler dans les termes les plus modestes; & qu'il est difficile de justifier le *Général †*, qui s'en est rendu coupable. Peut-être craignoit-il, que ces fortes de discours ne fussent propres à scandaliser les Alliez, parmi lesquels c'est peut-être la mode de croire en Dieu: c'est tout ce qu'on peut alleguer de plausible en sa faveur. Car, se
fon-

† Le Duc de Marlborough.

fonder sur un principe, que d'autres ont admis, savoir, qu'un Officier, capable d'insulter la Divinité, pourroit bien un jour aller assez loin, pour exciter une mutinerie contre son *Chef*, c'est en vérité se méprendre grossièrement. Le Général d'une Armée Angloise courroit risque d'être fort mal obéi, si ses Soldats n'avoient pas plus de respect pour lui, que pour la Divinité.

On objecte encore contre cette espèce de Christianisme dont il s'agit ici, qu'elle oblige les hommes à croire des choses trop difficiles à comprendre, pour des esprits forts, & pour tous ceux qui ont secoué les préjugés, & qui s'attachent à une éducation bourgeoise & ordinaire. Mais, il me semble, qu'on devroit être trop prudent, pour faire des objections qui paroissent tendre à donner de faibles idées de la Sagesse de la Nation. Quoi! n'est-il pas permis à chacun d'entre nous, de croire tout ce qu'il veut, & de rendre public ce qu'il croit, quand il le trouve à propos, sur-tout quand ses opinions servent à affermir le parti, qui a raison dans ce tems-là? Qu'on me dise de bonne-foi: Un Etranger, qui liroit les fadaïses, qui ont été écrites

depuis peu par *Asgil*, *Tindale*, *Toland*, & *Coward* *, & par cinquante autres, croiroit-il, que l'Évangile est une Règle de notre Foi, confirmée par un Acte du Parlement ? Où est l'homme dans cette Ile, qui se fait un devoir de croire à l'Évangile, de dire qu'il y croit, ou de souhaiter seulement qu'on dise qu'il y croit ? On peut s'en moquer, sans en être plus mal reçu dans les bonnes Compagnies, & sans manquer par-là, les emplois civils & militaires. Qu'importe, qu'il y ait quelques vieilles Loix, contre ces sortes de gens ? Elles sont si fort oubliées, qu'il seroit ridicule de songer seulement à vouloir les mettre en exécution.

On allegue encore contre le Christianisme, que, par une supputation fort modeste, on trouve dans ces Roiaumes plus de dix mille Curez, dont les revenus, joints à ceux de *Milords les Evêques*, pourroient servir à entretenir du moins deux cents jeunes Cavaliers, gens d'esprit & de plaisir, & ennemis jurés des *Fourberies des Prêtres, de l'austérité, des préjugés,*

* Auteurs, qui ont écrit aussi cavalierement, que ridiculement, sur la Religion.

jugés, & de la Pédanterie; en un mot, gens à faire l'ornement de la Cour & de la Ville. D'ailleurs, dit-on, un si grand nombre de Théologiens massifs, & bien découplés, feroit une recrue impayable pour nos Flottes, & pour nos Armées.

J'ai trop de bonne foi, pour ne pas convenir que cette difficulté mérite notre attention; mais, on peut y opposer d'autres difficultés d'un poids tout aussi considérable. N'est-il pas assez nécessaire, par exemple, que dans chacun de ces territoires, qu'on appelle *Paroisses*, il y ait du moins un seul homme, qui sache lire, & écrire? De plus, il me semble, qu'on compte, comme on dit, *sans son hôte*, quand on s'imagine, que les Revenus des Eglises de toute notre Ile, seroient suffisans, pour entretenir, de la manière dont les honnêtes gens vivent dans nos jours, je ne dis pas deux cens jolis Cavaliers, mais seulement la moitié de ce Nombre. N'est-ce pas tomber dans la dernière des absurditez, que de prétendre, qu'il y auroit-là, *de quoi les mettre à leur aise*, selon le sens le plus moderne de ces expressions? Il y a encore dans ce petit projet-là, quelque

aimable qu'il paroisse à la première vûe, un inconvénient caché, mais un inconvénient terrible. N'imitons pas, je vous en prie, l'Extravagance de cette Femme, assez imprudente pour couper la gorge à la Poule, qui lui pondoit tous les matins un œuf d'or. Etendons un peu nos vûes jusqu'à l'avenir, & songeons à ce que deviendroient les races futures. Quelle espece de Posterité pouvons-nous attendre de la mauvaise Constitution de ces gens d'esprit & de plaisir, qui, étant venus à bout de leur vigueur, de leur santé, & de leur bien, sont forcez de reparer leur fortune, par quelque mariage desagréable, & de produire des Enfants héritier de leurs belles manieres & de leur pourriture ?

Au lieu de ces Messieurs-là, nous avons à présent dix mille hommes, réduits par les sages Réglemens de Henry VIII. à un petit revenu, qui les force à conserver leur santé par la diète, & par la continence. On leur feroit le plus grand tort du monde, si on ne les respectoit pas, comme le fond assuré, & comme la base la plus solide d'une Posterité vigoureuse. Il est certain que, sans eux, tout le Roïume deviendrait, dans deux

deux générations d'ici, un Hôpital universel.

On propose encore, comme un Avantage très considérable de l'Abolition du Christianisme, le gain clair d'un jour de la semaine, dont la perte rend à présent tout le país moins considérable d'un septième, pour le Commerce, les Affaires, & les Plaisirs. On y ajoute que, par la Religion, le public perd tant d'édifices magnifiques qui sont entre les mains du Clergé, & dont on pourroit faire des *Sales pour la Comédie, des Bourses, des Halles, des Maisons de Plaisir, & d'autres Edifices publics.*

On me le pardonnera bien, j'espère, si je prends la liberté de traiter cet argument de chicane dans les formes. Je veux bien avouer, qu'il y a eu au tems jadis une coutume parmi nos Concitoyens, d'aller tous à l'Eglise, les Dimanches; & je crois que c'est, pour en conserver la mémoire, qu'il y a encore des gens, qui, ce jour-là, ferment leurs Boutiques.

Mais, quel obstacle imaginable trouve-t-on là-dedans pour les affaires, & pour les plaisirs? Est-ce un si grand malheur, pour les gens qui savent vivre,
de

de jouer dans leurs maisons, un seul jour de la semaine? Les Caffez, & les Cabarets, ne sont-ils pas ouverts les Dimanches, comme les autres jours? Y a-t-il un tems plus convenable, pour prendre Médecine? Les Filles de Joie sont-elles alors plus chiches de leurs faveurs que de coutume? N'est-ce pas un tems très-utile aux Négocians, pour ajuster les comptes de la semaine passée; & aux Gens de Robbe, pour préparer leurs Pièces?

Par raport aux Eglises, je ne comprends pas comment on peut prétendre, que ce sont à présent des bâtimens, dont le public ne tire pas le moindre usage. Ce sont les lieux du monde les plus propres pour les Rendez-vous amoureux. Les bancs, qu'on y a placez vis-à-vis de la chaire, sont les endroits de l'Univers, où un habit magnifique paroît le plus à son avantage; & il n'y a point d'Édifice dans tout le Roiaume, où l'on fasse de plus grandes affaires, & où l'on dorme mieux.

Un avantage infiniment plus considérable, paroît devoir suivre de l'Abolition du Christianisme: c'est l'*Extinction* generale de toutes nos Factions, enflammée sur-

sur-tout, par les Noms odieux & efficaces de *Haute* & *Basse* Église, de *Whigs* & de *Toris*, d'*Anglicans* & de *Presbyteriens*. Tous ces Partis servent à présent d'entraves à nos compatriotes: ils bornent toutes leurs actions, à chercher les avantages d'une telle faction, & l'abaiffement de telle autre, sans leur permettre de faire la moindre attention au bien public.

Si j'étois sûr que l'*Extirpation* du Christianisme calmât toutes ces animositéz pernicieuses, je me rendrois d'abord, & je ne dirois plus un seul mot contre le projet en question; mais peut-on dire, que si aujourd'hui un Acte du Parlement chassoit du langage les mots, *pailarder*, *s'enyvrer*, *fourber*, *mentir*, *voler*, nous nous léverions tous demain *sages*, *temperans*, *justes*, *intègres*, *amateurs de la vérité*? La conséquence est-elle bien exacte? Quoi! si les Médecins nous défendoient de prononcer les termes de *Goute*, de *Gravelle*, de *Rhumatisme*, &c. cet expédient seroit-il un *Talisman* assez efficace, pour détruire toutes ces maladies mêmes? L'esprit de parti & de faction fait dans les cœurs des im-
pres-

pressions trop fortes, pour être effacées si facilement, par la suppression de quelques termes empruntez de la Religion. Si ces expressions odieuses perdoient parmi nous le droit de Bourgeoisie, *Penvie*, *l'orgueil*, *l'ambition*, & *l'avarice* font des Dictionnaires assez complets, pour nous en fournir d'autres. En cas de besoin, *Heyduks*, *Maneluks*, *Mandarins*, *Bachas*, ou quelque autre terme formé à tout hazard pourroient servir à distinguer ceux, qui sont dans le Ministère, d'avec ceux qui voudroient bien y être, s'ils pouvoient. Qu'y a-t-il de plus aisé que de changer quelques Phrases, & au lieu de parler de *l'Eglise*, de proposer comme un Problème, *si le Monument est en danger, ou non?* Si la Religion a été assez officieuse pour offrir la première à nos esprits factieux quelques termes caustiques, s'en suit-il que notre imagination n'est pas assez riche, pour nous dédommager de leurs perte? Supposons que les *Toris* se déclarassent pour la *Signora Margarita*; les *Whigs*, pour Mademoiselle *Tofts*; & les *Moderez*, pour *Valentini* * : *Margari-*

* Actrices, & Acteur, de l'Opera de Londres.

rixien, *Tostiens*, & *Valentiniens*, ne seroient-ce pas d'assez beaux *Noms de Parti*? La Faction des *Prañini* & des *Veneti*, la plus turbulante qui ait jamais troublé *l'Italie*, a tiré son nom, si je m'en souviens bien, de quelques rubans de différente couleur. Est-ce que chez nous le *bleu* & le *vert* ne peuvent pas rendre le même service, & partager aussi bien la Cour, le Parlement, & tout le Roiaume, qu'aucune Dénomination empruntée de *l'Eglise*? Par conséquent, cette Objection contre le Christianisme, malgré cette apparence plausible dont elle nous éblouit d'abord, est dans le fond peu de chose; & *l'Avantage*, dont elle nous flatte, n'est qu'une pure chimère.

Nos *Entrepreneurs* soutiennent encore, que c'est une coutume d'une absurdité très-ridicule, de louer & de paier une troupe de gens, pour brailler, une fois par semaine, contre les méthodes, dont on se sert le plus communément, pour se procurer de la Grandeur, de la Richesse, & du Plaisir. Cette Objection fait pitié: elle est indigne, en vérité, des Lumières d'un siècle aussi éclairé, que le nôtre. J'en appelle au goût raffiné de
tout

tout *Esprit fort* : & je lui demande , si , en cherchant à satisfaire quelque passion favorite , il n'a pas toujours senti un merveilleux surcroit de plaisir , en songeant que ce qu'il faisoit étoit défendu ? Ce n'est uniquement , que pour cette raison , que la Sageesse de nos Législateurs prend un soin si particulier de faire porter aux Dames des Etoffes défendues , & de faire boire à nos gourmets , du Vin dont on ne permet pas l'entrée *. Il seroit à souhaiter même , qu'on augmentât ces fortes de défenses , pour donner de la pointe aux plaisirs des sujets ; qui , faute de pareils expédiens , commencent à tomber en languueur , & à devenir de plus en plus accessibles aux Maladies de la Ratte.

On propose encore , comme un Avantage très-considérable , que , si on bannit une fois l'Evangile de nos Roiaumes , elle envelopera dans sa ruine toute Religion en général , avec tous ces préjugés pernicieux de l'éducation , qui , sous les noms de *Vertu* , de *Conscience* , d'*Honneur* , & de *Justice* , ne font que troubler

* En faisant des Edits contre les Etoffes étrangères , & contre les Vins de France.

bler le repos de l'homme, & que ce qu'on appelle *véritable raison* & *force d'esprit* est presque incapable de déraciner pendant tout le cours de la Vie.

J'observerai d'abord, qu'il est plus difficile, qu'on ne pense, de défaire le langage d'une phrase dont le public s'est une fois entêté; telle est cette expression qui est si fort en vogue, *Préjugé de l'Education*. Il y a quelques années, que quand on voioit à quelqu'un un nez de mauvaise augure, on attribuoit cette difformité *aux Préjugés de l'Education*. C'est de cette même source, qu'on dérive toutes nos idées ridicules de la *Justice*, de la *Piété*, de l'*Amour de la Patrie*, de la *Divinité*, d'une *Vie future*, d'un *Ciel* & d'un *Enfer*, &c. Il se peut bien, qu'autrefois cette prétention n'étoit pas sans fondement; mais, on a depuis peu tellement changé la méthode de l'éducation; on a eu si grand soin d'éloigner de l'Esprit de la jeunesse ces fortes de Préventions, que je dois avouer à l'honneur de notre âge, si poli & si éclairé, que les jeunes Cavaliers, qui sont à présent sur la Scene, ne paroissent pas avoir la moindre teinture de ces petites d'esprit. Ces raci-

nes de credulité, & de superstition, ne se trouvent pas dans leurs cœurs, & par conséquent il n'est pas nécessaire d'abolir le *Christianisme de nom*, pour les extirper.

Peut-être même pourroit-on nier, qu'il soit utile de bannir de l'esprit du vulgaire toute idée de Religion. Ce n'est pas que je sois du sentiment de ces Réveurs, qui prétendent, qu'elle n'est qu'une Invention des Politiques, pour tenir le petit Peuple en bride, par la crainte de certaines puissances invisibles. Si leur sentiment est fondé, les hommes d'alors doivent avoir été bien différens de nos Contemporains. Je suis persuadé, que toute la masse de notre Peuple Anglois, peut disputer aux personnes de la première qualité, le rang de l'Incredulité, & de l'Irreligion. Ce qui me fait avancer le problème susdit, c'est que je conçois, que quelques notions vagues d'un Etre suprême, peuvent fournir des moïens excellens, pour apaiser les Enfans qui font les mutins, & des *Lieux-communs admirables*, pour nous amuser pendant les ennuieuses soirées de l'Hyver.

Le dernier avantage, qu'on prétend tirer

tirer de l'Abolition du Christianisme , c'est qu'elle contribuera beaucoup à réunir toutes les différentes parties du Corps *Protestant* , en faisant main basse sur tous les Systèmes de Théologie , & sur toutes les Confessions de Foi. Par-là , dit-on , on donnera l'entrée à tous les *Nonconformistes* , qu'on éloigne à présent, pour l'amour d'un petit nombre de Cérémonies , qui passent pour indifférentes parmi les gens senez de tous les partis. C'est le seul moien de venir à bout de cette *Union* si impraticable jusqu'à présent ; & tout le monde pourra entrer sans peine par la large porte , qui leur sera ouverte de tous côtez. A présent , en marchandant , & en chicanant avec les *Nonconformistes* , sur un petit nombre de formalitez , on entrouvre seulement un petit nombre de guichets , où l'on ne sauroit entrer , qu'un à un , non sans faire de violens efforts , & sans courir risque d'étouffer.

Je réponds à cette Objection specieuse , qu'il y a dans le cœur humain , une passion favorite , qui prétend avoir des liaisons étroites avec la Religion , quoique celle-ci ne soit , ni sa Mere , ni sa

Maraine, ni sa bonne Amie : c'est l'Esprit de Contradiction, qui a été au monde long-tems avant le Christianisme, & qui peut aisément subsister sans lui. Examinons, par exemple, surquoi s'exerce l'Esprit de Contradiction, parmi les *Sectaires* de notre Ile; nous verrons que le Christianisme, n'y influe en aucune maniere. L'Evangile nous prêcheroit-il un air morne, une démarche roide, un habillement particulier, un langage différent de celui des gens raisonnables? Non, il prête seulement son nom à ces sortes de fadaïses; &, s'il n'en étoit pas le prétexte, la source dont elles se répandent, se jetteroient sur les loix du Roiaume, & troubleroit la paix publique. Il y a une doze d'Enthousiasme assignée à chaque Nation, & si on ne lui fournit pas des objets convenables, elle est capable d'éclater, & de mettre tout en feu. Si l'on peut acheter le repos d'un Etat, en l'amusant par quelques Cérémonies, & par quelques formalitez dans le culte, il me semble, qu'il est d'un homme sage, de ne le pas négliger. Que les Mânes se divertissent, & s'exercent sur une peau de mouton, rem-

remplie de foin, pourvu qu'on les détourne de se jeter sur le troupeau.

L'intention des Couvents, qu'on trouve en si grand nombre dans d'autres pays, n'est pas si destituée de Sagesse, comme on pourroit bien le croire. Il y a fort peu de passions irregulieres, & de penchans fougueux, qui ne puissent trouver le moien d'avoir leurs coudées franches, & d'éclater librement, dans quelque Ordre Religieux. Tous les Cloîtres sont autant d'Asyles de *Rêveurs*, de *Mélancoliques*, d'*Orgueilleux*, de *Grondeurs de profession*, & de *gens à complot*. Il sont les Maîtres d'y évaporer les *particules*, qui seroient si pernicieuses dans des membres ordinaires de la Société; au lieu que, dans notre Ile, nous sommes obligez d'assigner à chacune de ces *humeurs peccantes* & *dange-reuses*, une Secte à part, pour les empêcher de se jeter sur l'Etat. Si jamais on abolit le Christianisme, il faudra de nécessité, que les Legislatteurs trouvent quelque autre moien, pour en détourner le cours. Qu'importe de quelle largeur soit une porte que vous ouvrez, si vous êtes sûr, qu'il y aura un grand nombre de gens, qui se feront un honneur, &

un mérite, de n'y pas entrer, à quelque prix que ce soit.

Aiant de cette maniere considéré les Objections les plus fortes, qu'on peut faire contre le *Christianisme en question*; & les principaux avantages, qu'on se promet du projet de l'abolir, je vais à présent, avec la même soumission pour des gens plus habiles que moi, exposer au jugement du public, un petit nombre d'Inconveniens, que cette *Abolition* pourroit bien trainer après elle, & auxquels il semble que les Entrepreneurs n'ont pas fait assez d'attention.

Je suis persuadé que nos *Gens d'Esprit & de Plaisir*, nos *jolis Gens*, sont fort sujets à murmurer, dès que leur vue est choquée par quelque Ecclesiastique crotté. Mais, ils ne considèrent pas, ces sages Reformateurs, quel avantage, quelle félicité c'est pour de grands Eprits, d'être toujours suffisamment pouver d'objets de mépris, & de raillerie. Rien n'est plus propre à exercer & à augmenter leurs Talens, & à détourner leur bile de leurs Compagnons, & d'eux-mêmes. Tant qu'il y aura des Gens d'Eglise, ces beaux Génies auront dequoi turlupiner, & dequoi invectiver, &

ce qui n'est pas un avantage méprisable, d'invectiver sans exposer leur vie au moindre péril.

Voici encore un argument tiré de la même source. Si le Christianisme étoit un jour aboli, comment les Esprits forts, les *profonds Raisonneurs*, trouveroient-ils un autre sujet si exactement proportionné à leur tour d'esprit, & si capable d'en étaler toute la force, & toute la beauté? De quelles merveilleuses productions d'esprit ne serions-nous pas privés, sans pouvoir nous attendre à quelque Ouvrage équivalent de la part de ces Génies, qui, s'étant uniquement exercés sur la manière de tourner la Religion en ridicule, se sont mis hors d'état de briller sur tout autre sujet? Nous nous plaignons tous les jours de la décadence du Bel-Eprit: voudrions-nous en retrancher la branche la plus fleurissante, & la plus féconde? Auroit-on jamais soupçonné, que *Asgil* fût un beau Génie, & *Toland* un Philosophe †, si la Religion, ce sujet inépuisable, ne les avoit pourvus abon-

I 4 dam-

† Petits Esprits, qui ont brillé en écrivant contre la Religion.

damment de Syllogismes, & de traits d'esprit ?

Quel autre sujet renfermé dans les bornes de la Nature, & de l'Art, auroit été capable de procurer à Tyndal le nom d'Auteur profond, & de le faire lire ? Il n'y a que le choix de la matière, qui fait qu'un Auteur se distingue, & se signale dans le Monde savant. Si cent plumes de cette force avoient été employées pour la défense du Christianisme, elles auroient été d'abord livrées à un oubli éternel.

Ce qu'il y a de bien plus important encore, c'est que je crains bien, que l'Abolissement du Christianisme ne devienne un pernicieux moyen de *mettre l'Eglise en danger*. Je voudrois me tromper là-dessus ; mais, je crois fermement que mes appréhensions ne sont que trop bien fondées. Je suis bien sûr que, dans la situation présente de nos affaires, *l'Eglise n'est pas en danger* ; mais, je prévois, qu'elle le fera, dès qu'on aura banni le Christianisme de notre Ile. Et que fait-on, si ce n'est pas-là un dessein pernicieux, que nos *Entrepreneurs* cachent sous les fleurs de leur beau projet ?

Il est déjà de notoriété publique, que
les

les Athées, les Déistes, les Sociniens, les Antitrinitaires, & d'autres Sectes subdivisées d'*Esprits forts*, sont des gens très-peu zélés pour l'Eglise établie. Ils se déclarent ouvertement contre le *Test* †, ils se foucient très-peu de nos Cérémonies; & ils avouent franchement, qu'ils ne croient pas le *Droit divin de l'Episcopat*. Ils peuvent par conséquent être soupçonnez, sans trop d'injustice, d'en vouloir à la Constitution établie de l'Eglise Anglicane, & d'être capables de mettre le Presbyterianisme à sa place. Je laisse à juger à ceux, qui sont à la tête des affaires, si un changement pareil, ne pourroit pas influer sur la forme même de notre Gouvernement.

Voici encore une Considération tout aussi importante. Il n'est que trop apparent, qu'en donnant dans le projet dont il s'agit, nous nous jetterons à corps perdu précisément dans le même inconvénient, qu'on a principalement en vue d'éviter, & que l'extirpation de la

† C'est un Serment établi par Acte de Parlement, par lequel on renonce à la Suprematie du Pape, & au Dogme de la Transsubstantiation.

la Religion Chrétienne nous menera tout droit au *Papisme*.

Nous savons que c'est une Pratique constante des *Jésuites*, de nous détacher des *Emissaires*, avec ordre de jouer le rôle de Membres de chacune de nos Sectes. Des Peres de cette pieuse Société ont paru souvent au milieu de nous, comme *Presbyteriens*, *Anabatistes*, *Quakers*, & *Indépendans*, selon que chacune de ces Sectes étoit le plus en vogue. Il est certain même, que, depuis que la Religion a commencé à être décréditée dans notre Ile, il y a eu un bon nombre de *Missionnaires Papistes*, qui s'est mêlé parmi nos Esprits forts. Par exemple, *Toland*, ce fameux Oracle des *Anti Chrétiens*, est un Prêtre Irlandois, Fils d'un Prêtre Irlandois; & le savant Auteur du Livre intitulé *les Droits de l'Eglise Chrétienne*, qui est du même Caractère que les beaux Ouvrages du grand *Toland*, s'est reconcilié sous main avec l'Eglise Romaine, & continue toujours à en être le *tendre Fils*. Je pourrois en ajoûter d'autres; mais, la chose est hors de conteste: aussi le motif de leur conduite est parfaitement bien raisonné. Ils sont persuadés, que

que si jamais le Christianisme est aboli parmi nous, le Peuple ne manquera pas de se ménager quelque autre Culte; ce qui ne peut que le jeter dans la *Superstition*, & de-là, dans la *Papisme*.

J'en conclus que si, malgré tout ce que je viens d'alleguer, on s'obstine à proposer un *Bil*, touchant l'Abolissement du Christianisme, il sera bon d'y faire une légère correction, & de mettre le mot de *Religion*, au lieu de celui de *Christianisme*; ce qui satisfera beaucoup mieux aux véritables vues des *Entrepreneurs*. Tant que nous souffrirons dans la nature un Dieu & une Providence, avec toutes les conséquences que pourront tirer de-là certains raisonneurs curieux, nous ne toucherons point à la racine du mal, quelque mesures que nous prenions contre le Christianisme, tel qu'il est établi parmi nous. A quoi sert la *liberté de la pensée*, si elle ne produit point la *liberté de l'action*, qui en est l'unique but? Quoi qu'elle semble n'avoir rien à démêler avec les *Objections* qu'on fait contre la Religion Chrétienne; cette *liberté de l'action* ne sauroit jamais être complète, tant qu'il restera, parmi les hommes, la moindre

idée d'un Legislatateur Souverain. Aussi les *Eprits forts* en veulent-ils réellement à la Religion en général : ils la considèrent comme un *Edifice*, dont toutes les parties sont si fort dépendantes les unes des autres, qu'il ne peut que crouler sur ses fondemens, dès qu'on en arrache le moindre clou.

Leur pensée là-dessus, a été très-heureusement exprimée par un homme, qui, entendant énerver un Passage, sur lequel on prétendoit fonder la *Trinité*, conclut par une longue suite de *Sylogismes*, que si ce Passage ne prouvoit rien, il étoit permis de donner dans le crime & dans la débauche, sans se mettre en peine des *invectives des Prédicateurs*.

Il n'est pas nécessaire d'alleguer plusieurs autres preuves, pour faire voir évidemment, que l'intention des *Esprits forts* n'est pas, d'attaquer quelque Article de la Foi Chrétienne, qui leur paroit de dure digestion ; mais, de renverser toute la Religion, qui, resserrant les actions humaines dans certaines bornes, peut être considérée comme l'ennemie de la liberté de penser, & d'agir.

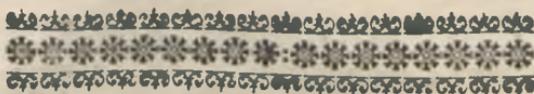
Si néanmoins on songe à faire passer ce *Bil* sans y rien changer, & qu'on en

attende de si grands avantages pour l'Etat & pour l'Eglise, je serois du moins d'avis de le differer jusqu'à la Paix, afin de ne nous point brouiller avec tous nos Alliez, qui par malheur sont tous *Chrétiens*, & parmi lesquels il s'en trouve, que les préjugés de l'éducation rendent assez bigots, pour se faire une gloire de porter ce nom. Ceux qui pourroient s'imaginer, qu'une alliance avec le *Turc*, seroient propre à nous dédommager de la perte de nos confédérés, se trompent grossièrement. Non seulement cette Nation est trop éloignée de nous, & presque continuellement en Guerre avec le Roi de *Perse*; mais, elle seroit encore plus scandalisée de notre *Force d'Esprit*, que nos Voisins & nos Alliez eux-mêmes. Non seulement ces Infidèles reconnoissent un Culte Religieux; mais, qui pis est, ils croient en Dieu, ce qui est fort au de-là de tout ce qu'on exige de nous même, dans le tems que nous portons encore le titre de *Chrétiens*.

Je finirai par la Remarque que voici. Quelques avantages, que ce projet magnifique promet à notre Commerce, je suis sur que, six mois après que l'Acte
pour

pour l'Extirpation du Christianisme sera passé, les Actions de la Banque, & des Indes Orientales, tomberont du moins d'un, pour cent; &, puisque la Sageſſe de la Nation n'a jamais été d'humeur à hazarder la cinquantième partie d'une pareille perte, pour la Conservation du Christianisme, je ne vois pas pourquoi elle voudroit nous exposer à cette perte entiere, simplement pour avoir le plaisir de le détruire.





PROJET

*Pour l'Avancement de la Religion ,
& pour la Reformation des*

M O E U R S ,

Adressé à Madame la Comtesse
de Berkeley.

L'an 1709.

M A D A M E ,



N plaçant le Nom de Votre
Grandeur devant ce Discours,
je n'ai pas l'intention de vous
prier de le protéger. Je croi-
rois cette priere fort déraisonnable , puis-
que vous ne sauriez recommander , sans
être soupçonnée de quelque partialité ,
un Ouvrage qu'on vous dédie , quoi-
que ce soit sans votre aveu , & qu'il
vien-

vienne d'une personne qui ne se nomme pas. Mon dessein véritable est celui - là même, que j'ai si souvent censuré dans d'autres Préfaces ; & j'ai résolu de faire votre Eloge. Je ne m'arrêterai pas à Votre Naissance, il y a d'autres personnes aussi Nobles que Vous ; ni à la grandeur de votre fortune, il y en a qui sont bien plus riches encore ; ni à cette charmante famille, image parfaite de ceux à qui elle doit sa naissance ; peut-être que d'autres siècles, & d'autres pays en ont produites de semblables. D'ailleurs, aucun de ces avantages, ne donne une perfection réelle à ceux qui les possèdent, ils ne font que donner plus d'éclat au mérite réel. Ce que je veux louer en vous, Madame, c'est la piété, la candeur, le bon-sens, l'heureux naturel, l'affabilité, & la charité. Je voudrois, que, par rapport à toutes ces excellentes qualitez, il y eut beaucoup de personnes, qui vous égalassent, & qui vous surpassassent même. Peut-être qu'en ce cas, Votre Grandeur échaperoit à l'importunité de cette Epitre. Mais, puisque ces vœux sont assez inutiles, je crois qu'il est avantageux pour la Vertu, & pour la Religion, que tout le Roiaume

me connoisse votre Caractère , & qu'il sache , que la politesse la plus aisée , jointe à la piété la plus solide , brille en votre Grandeur , d'un éclat aussi naturel , que celui qu'on admire le plus dans chacune de ces qualitez séparées , lorsqu'on les trouve dans le caractère d'autres personnes. Malgré les traverses de la fortune , votre prudence a conservé la splendeur de l'illustre Maison , dans laquelle vous êtes entrée ; splendeur , qui avoit été si fort éclipsée , par la prodigalité excessive de plusieurs générations. Vous vous acquittez avec toute l'exacritude possible des devoirs différens , que la Providence vous impose ; témoin l'Educaton de vos deux incomparables filles , dont la conduite est si généralement admirée ; témoin ce ménagement judicieux , si convenable à une Epouse circospecte , complaisante , & tendre , & ces soins exacts , qui s'étendent jusque sur le moindre de vos Domestiques ; témoin enfin cette bonté , & cette charité pour les pauvres , dirigée par la raison la plus sùre.

Il est utile au public , dis-je , d'être informé de ces grandes qualitez , qui entrent dans le Caractère de Votre Grandeur :

deur : il lui seroit utile encore de le connoître entièrement ; mais , par malheur, il ne voudroit pas ajouter foi à celui qui se hazarderoit à l'en instruire , & il le traiteroit sans doute d'Adulateur.

Pour éviter un reproche si odieux , je déclare que ceci n'est pas une Dédicace, mais uniquement une Introduction à un petit Discours , qui traite de l'Avancement de la *Religion & de la Morale* : rien n'est plus naturel , que d'entamer cette matiere par quelques traits du Caractère d'une Dame , dont la conduite a le même but , que ma Dissertation. Je remarque avec une grande mortification , que , parmi tous les plans qu'on a proposez au public , dans cet Age si fécond en projets , il n'y en a pas un seul, qui concerne l'Avancement de la Religion , & de la Vertu ; quoique , sans parler ici des conséquences avantageuses d'un tel Projet pour la vie à venir , ce soit le moyen le plus naturel & le plus facile d'avancer le bonheur de tout l'Etat , & la félicité temporelle de chaque particulier. Il est bien vrai , que la foi & les bonnes mœurs sont prodigieusement altérées parmi nous ; & néanmoins je crois que , sans beaucoup de peine,

ne , on pourroit les mettre bientôt dans le plus haut degré de perfection , où elles puissent atteindre , dans l'esprit & dans le cœur de tout un Peuple. La méthode m'en paroît si aisée , que , pour la mettre heureusement en pratique , il suffit , à mon avis , d'en donner une idée à ceux qui y sont le plus intéressés , par l'Honneur , par le Devoir , & par l'Amour-propre.

Comme il seroit absurde de proposer des Remèdes , avant que d'être assuré qu'il y a des Maladies qui les demandent , & de s'effraier , sans être convaincu de quelque danger ; je commencerai par faire voir en general , que la Nation est extraordinairement corrompue , tant par rapport à la Religion , que par rapport aux Mœurs : en suite , je tracerai d'une manière aussi abrégée , qu'il me sera possible , un plan de réforme , à ces deux égards.

Je fais bien que les Plaintes des Théologiens , sur la corruption du siècle , ne passent que pour des Phrases favorites , destituées de sens ; mais , je ne suis nullement de cette opinion : & je crois fort , qu'en comparant sans partialité les vices de nos compatriotes d'à présent , avec
ceux

ceux d'autres Siècles, & d'autres Nations, on ne fauroit que trouver ces plaintes très-fondées.

Je n'alleguerai ici que des faits denuéz de toute exageration, & de tous traits de Satyre; & je crois que tout le monde m'accordera fans peine ce que je vais avancer. Il est d'abord certain, que parmi nos Nobles, & nos Gens aifez, il y en a à peine un seul entre cent, qui paroisse reconnoître la Religion pour le Principe de sa Conduite, & que la plus grande partie en est toute prête à avouer naturellement, dans les conversations ordinaires, son Irreligion, & son Incrédulité.

Il en est de même à peu près à l'égard du petit Peuple, sur-tout dans nos grandes Villes, où la profanation & l'ignorance des Artisans, des Marchands du plus bas ordre, & des Domestiques, sont montées au plus haut degré qu'on puisse s'imaginer.

On remarque encore dans les Pais étrangers, qu'il n'y a pas dans tout l'Univers une Race de Créatures raisonnables, qui paroisse aussi peu susceptibles de Sentimens Religieux, que nos Soldats Anglois, & j'ai entendu affir-

rer

ver à des Officiers de distinction, que parmi tous ceux de notre Armée, qu'ils avoient fréquentez, ils n'en avoient pas connu trois, qui, par leurs discours, & par leur conduite, parussent croire un seul mot de l'Évangile. On peut hardiment avancer la même chose, par rapport à nos Forcés Navales.

Les Actions de ces Incrédules ne répondent que trop juste à leurs Sentimens. On ne fait plus ce que c'est que d'affecter du moins la Sagesse, & de pallier les Vices. On les expose hardiment aux yeux de tout le monde, comme les choses les plus indifferentes de la vie humaine, sans le moindre remord de conscience, & sans craindre de s'attirer par-là, une mauvaise réputation. Tout homme vous dira, qu'il a été ivre le jour précédent, ou qu'il va s'enivrer dans le moment même; & même il vous le dira d'un air aussi Cavalier, que s'il vous disoit, qu'il va faire un tour de promenade. Il vous racontera, qu'il s'en va dans un lieu infame, ou qu'il en est revenu en fort mauvais état, avec la même indifférence, dont il vous débiteroit une nouvelle: vous l'entendrez jurer, renier, profaner, blasphémer, sans être animé par la moindre passion.

Il est vrai que le Beau-Sexe est un peu plus réservé, & qu'il ne renonce pas absolument aux soins, qu'on doit avoir naturellement de la réputation; néanmoins, ces soins n'inquiètent pas beaucoup nos Dames, & elles ne paroissent pas trop convaincues, que la Vertu & la Sageffe soient des moiens nécessaires, pour gagner l'estime du public. Elles n'ont pas grand tort, puisque l'on voit des Femmes galantes aussi bien reçues par-tout, que celles, qui se distinguent par la Sageffe la plus austère, & qui ne sont pas assez délicates, cependant, pour ne pas honorer les autres de leurs visites. Cette maniere d'agir n'est à la mode parmi nous, que depuis peu d'années; mais, elle est d'une très-dangereuse conséquence: elle semble établir une espèce d'accommodement & de Capitulation entre le Vice, & la Vertu, & permettre aux femmes d'être vicieuses jusqu'à un certain point, pourvu qu'elles ne soient pas absolument prostituées. On diroit, qu'il y a un certain point fixe, où la Galanterie finit, & où l'Infamie commence; & que cinquante Intrigues criminelles sont impardonnables

bles dans une femme , mais qu'on peut bien lui en passer une douzaine.

Sans m'étendre d'avantage sur ces sortes de Vices , qui s'arachent effrontément le masque à eux-mêmes , je prie le Lecteur de jeter seulement en passant la vue sur les irregularitez , & sur les excès , qui sortent du Jeu comme d'un goufre , & qui se répandent sur les femmes , aussi bien que sur les hommes. Parmi les derniers , il est fécond en fourberies , querelles , juremens , & blasphèmes ; parmi les autres , il produit la négligence des affaires du ménage , une liberté sans bornes , des passions indecentes , & fort souvent la débauche , quand la personne même est reduite à la nécessité de suppléer aux défauts de la bourse. Le Jeu , à cet égard , peut être mis en parallèle avec la Justice , qui a pour maxime , *quod non habet in crumenuâ luat in corpore.*

Mais , ce ne sont-là que des Bagatelles , en comparaison d'autres Crimes , qui sont devenus familiers à notre Nation. Jettons les yeux sur les fraudes & sur les fourberies des Marchands ; sur la Justice , cet abîme d'injustices & d'extorsions ; sur le trafic ouvert, qu'on
fait

fait des Emplois Civils, & Militaires, & qui pourroit bien s'étendre en peu de tems aux Dignitez Ecclesiastiques; sur l'infame maniere, dont on exerce toutes les Charges; sur les abus détestables, qui se sont glissez dans l'Electiion de ceux qui doivent représenter tout le Corps du Peuple, & sur les factions & les brigues, qui semblent être l'unique objet de l'attention de ces *Députés*. J'ose y ajouter l'Ignorance de quelques Membres du bas Clergé, la bassesse & le cœur servil de quelques autres, & la conduite brusque & brouillonne de quelques jeunes Ecclesiastiques ridiculement boursoufflez d'un sot orgueil. Je laisse-là, d'autres particularitez trop odieuses, qui influent extrêmement sur les irregularitez du Clergé, & qui ont attiré, quoiqu'à tort, les mépris du public sur tout l'Ordre.

Voilà une espèce de *Sommaire* des Vices, qui se sont généralement répandus parmi nous; & je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer dans le détail. Néanmoins, quelques profondes racines qu'ils paroissent avoir jettées dans les ames de nos Compatriotes, je suis le plus trompé des hommes, s'il n'est

pas possible d'y apporter des remèdes efficaces. Le Projet, que j'ai formé là-dessus, n'est pas vague, ou uniquement propre pour la spéculation; mais, je le croit fort aisé dans la pratique.

Tant que le droit de disposer de tous les Emplois reste attaché à la Couronne, il est au pouvoir du Souverain de rendre la Vertu & la Pieté à la Mode, en les faisant considérer comme des Qualitez nécessaires, pour la faveur, & pour l'avancement.

Il est évident, par une expérience que nous faisons dans nos jours, que le seul exemple du meilleur des Souverains n'influe pas d'une manière fort efficace sur les mœurs des sujets, dans un siècle extraordinairement corrompu. A-t-on jamais vu le Trone occupé par une Personne plus excellente que notre *Reine* d'à-présent? Je ne m'étendrai pas ici, sur son talent pour le Gouvernement des Peuples, sur sa tendresse pour ses Sujets, en un mot sur toutes ses Vertus purement Roiales. Je ne parle que de sa Pieté, de sa Charité, de sa Tempérance, de son attachement pour son Auguste Epoux; en un mot de toutes ces Vertus, qui relèvent le caractère d'un

particulier, & dans lesquelles on peut dire sans flatterie, que personne ne la surpasse. Cependant, on peut avancer sans se faire soupçonner d'un tour d'esprit malin, & satirique, que notre corruption n'est pas beaucoup diminuée depuis son avènement à la Couronne; & qu'il n'y arrivera aucun changement avantageux, si elle ne se sert pas de mesures plus efficaces que son exemple.

Une preuve certaine de la perversité de la Nature humaine, c'est, que le seul exemple d'un Prince vicieux, entrainera en peu de tems la masse générale de ses sujets; & que la Conduite exemplaire d'un Monarque vertueux, n'est pas capable de les reformer, si elle n'est pas soutenue d'autres expédiens. Il faut donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'Autorité, que les Loix lui donnent, fasse en sorte, qu'il soit de l'intérêt, & de l'honneur, de chacun, de s'attacher à la Vertu & à la Pieté; & que l'infamie & la disgrâce suivent toujours le Vice, & privent les vicieux de toute espérance d'avancement. Pour établir ces utiles maximes avec succès, il devoit commencer par les introduire dans son Domestique, & dans sa Cour. Ne
pour-

pourroit-on pas, par exemple, obliger les Domestiques, & les Officiers subalternes de Sa Majesté, d'assister une fois par semaine au Service divin, avec des manieres décentes; de communier quatre fois par An; d'éviter les imprécations & les discours profanes, & de se conduire, du moins en apparence, avec Sobriété, & avec Sagesse? Ne pourroit-on pas les assujettir à ces devoirs, en punissant les Transgresseurs, par la suspension, ou par la perte de leurs Emplois; & en établissant des Officiers honnêtes gens, pour prendre garde de près à leurs actions?

Pour les personnes d'un rang plus élevé, qui exercent les Emplois Domestiques de la Cour, & qui aprochent Sa Majesté même, ne peuvent-ils pas recevoir de pareils commandemens de sa propre bouche; & ne recevoir des marques de sa bonté, qu'à proportion qu'ils lui obéissent exactement à cet égard? Elle pourroit d'ailleurs ordonner aux Evêques, & à d'autres personnes d'une Pieté reconnue, d'être attentifs à la conduite de ses Officiers, & de l'avertir de leur libertinage, tant à

l'égard des sentimens, que par rapport aux actions.

De plus, ceux qui entreroient dans les charges domestiques de la Reine, pourroient être obligez de faire un serment parallèle à celui dont on impose la nécessité aux personnes, qu'on honore de quelque Emploi Ecclésiastique, & par lequel on défend l'Eglise contre la Simonie. Si l'on observoit de pareils Réglemens, il est évident que la Religion, & les bonnes-mœurs, deviendroient des Vertus à la Mode, & qu'elles passeroient pour l'unique moien de parvenir aux Emplois, & de les conserver; ce qui ne manqueroit pas de faire de salutaires impressions sur la Noblesse, & sur toutes les personnes de condition.

Si on mettoit en usage la même méthode, avec toute la ponctualité possible, à l'égard de ceux qu'on honore des grandes Charges de l'Etat, il est évident, qu'avec le tems elle introduiroit dans la Nation une Reforme entiere & générale. Dès que la Picté & la Vertu feroient une fois estimées comme des qualitez nécessaires pour l'avancement; ceux qui, par des moiens si grands
&

& si nobles , seroient parvenus aux premières Dignitez , ne manqueroient pas d'imiter l'exemple de la Reine , dans la distribution des Emplois subalternes , qui seroient à leur disposition ; sur-tout, si la moindre faveur, ou la moindre partialité , pour des sujets indignes , passoit pour un manque de devoir , propre à attirer au coupable la Disgrace de la Cour.

Il y a un si grand nombre de petits Emplois répandus par tout le Roiaume , que si tous ceux qui les exercent , menotent une vie exemplaire , tout prendroit bientôt une face nouvelle parmi nous , & la Religion y seroit en peu d'années dans l'état le plus fleurissant.

Il ne faut pas s'imaginer que les Revenus de l'Etat souffriroient d'une pareille Reforme , puisque de dix Emplois , qui sont mal exercez , il y en a du moins neuf , dont il faut attribuer la mauvaise administration , à un manque de probité , plutôt qu'à un défaut de lumieres. Pour moi , je ne connois point de Charge , de laquelle la Pieté puisse rendre un homme incapable ; & , quand cela seroit , ce n'est pas la saison de faire contre mon projet une objection de

cette nature; à présent, qu'en disposant des charges, on ne se donne pas la peine de songer seulement aux qualitez qui rendent une personne propre à s'en acquiter comme il faut.

Je me suis imaginé fort souvent, qu'une Dignité, semblable à celle de la *Censure* chez les *Romains*, pourroit être introduite chez nous avec succès, & renfermée dans les bornes nécessaires, pour l'empêcher de tomber dans des excès pernicious. Les *Romains* connoissoient aussi bien que nous les avantages de la Liberté, & les moiens nécessaires pour la maintenir. Ils en étoient aussi jaloux que nous: dans toutes les occasions ils s'en montroient aussi hardis défenseurs. Cependant, je ne me souviens pas d'avoir vu, dans leurs Histoires, de grandes plaintes, sur les inconvéniens attachez à cette Dignité: elles nous ont informé, au contraire, de mille effets extraordinairement utiles de cette Charge salutaire.

Il s'est répandu dans notre Nation un grand nombre de Vices, qui ne sont que trop connus de tout le Monde, quoi qu'ils échapent à la rigueur de toutes nos Loix. Tels sont l'*Athéisme*,

l'I-

Porognerie, la *Fraude*, l'*Avarice*, & plusieurs autres de la même nature, qui pourroient être de la compétence de cette nouvelle Dignité. Supposons, par exemple, qu'on établit des *Commisaires*, pour aller dans tous les Cantons du Roiaume s'informer de la conduite, pour le moins, de ceux qui sont dans les Emplois, & s'éclaircir de leurs mœurs, comme de leur capacité.

Ces personnes seroient obligées de recevoir toutes les informations, & toutes les plaintes, qu'on leur présenteroit, & d'en faire leur rapport, sous serment, à la Cour, ou bien au Ministère, afin de leur fournir des moyens de couper la racine à ces sortes de maux, par une distribution équitable, de peines, & de récompenses.

Je n'entre point là-dessus dans un plus grand détail de mon Système, qui, venant d'un simple particulier, pourroit être sujet à plusieurs inconvéniens; mais dont l'idée recevroit aisément sa réforme nécessaire, de la Sagesse de ceux qui sont à la tête des affaires. Ce que j'ose assurer avec confiance, c'est que six mille livres sterling ne seroient pas mal employées à l'entretien de six *Commis-*

ſires dûement qualifiez pour cet Emploi, & qui ſeroient obligez d'aller deux à deux faire toutes les années le tour du Roiaume, dans le deſſein que je viens d'indiquer.

Mais, ce dernier Article ne touche pas directement l'intention que j'ai de faire voir, que, ſans le moindre effort du côté du Pouvoir Législatif, la Reine ſeule eſt la Maîtreſſe de réformer ſes Sujets; ce qu'Elle eſt obligée de faire en conſcience, en y employant ſon Autorité, auſſi bien que la Conduite exemplaire.

On m'accordera, je crois, ſans peine, que l'exemple de cette grande Ville influé extrêmement ſur tout le Roiaume; & que cette Ville eſt également dominée par les influences de la Cour, du Miniſtère, & de tous ceux qui en dépendent par leurs Charges, ou par leurs Eſpérances. Or ſi, ſous une auſſi excellente Princeſſe que la nôtre, nous voions tous les Officiers de la Cour régler dans leur conduite, & un Miniſtre qui ſe diſtinguât par la piété; ſi nous voions toutes les Charges de l'Etat & de la Robbe remplies de perſonnes du même caractère, ſoigneuſes à ne placer dans

dans les emplois subalternes, que des gens de mérite, & obligées de faire de pareilles choses, & par l'exemple de notre Souveraine, & par la crainte de perdre leurs Dignitez; ne m'avouëra-t-on pas, que l'Empire du Vice, & de l'Irreligion, seroit bientôt détruit dans notre Capitale, & qu'il chanceroit en peu de tems dans tout le Roiaume, qui a avec elle de si grandes liaisons, & qui affecte si fort d'en suivre les manieres?

Si l'on se met une fois fortement dans l'Esprit, que la Religion est un degré nécessaire, pour parvenir à la faveur, & à l'avancement, peut-on comprendre, que des personnes dévouées à leur réputation, & à leur fortune, oseroient se déclarer contre ses maximes, & se conduire comme si elles les méprisoient? Il n'y a point de qualité si contraire au naturel de l'homme, qu'il ne se l'approprie, pour ménager ses intérêts, ou pour favoriser ses passions dominantes. Le mortel le plus fier devient humble, l'Esprit le plus farouche s'adoucit, le plus paresseux se rend industrieux & actif, quand il s'agit d'atteindre l'objet de ses vœux les plus

ardens. Avec quelle vivacité, par conséquent, n'entreroit-on pas dans les routes de la Vertu, & de la Pieté, si elles menoient infailliblement à la faveur, & à la fortune?

Si dans nos Armées on mettoit quelques bornes aux imprécations, aux discours profanes, à la débauche dont on tire vanité, au jeu excessif, & à l'intempérance, je ne vois pas, que les conséquences d'une telle Reforme, pussent être dangereuses. Je suis très-persuadé, que la corruption n'y seroit, ni si générale, ni si exorbitante, si on obligeoit du moins les Militaires à quelque bienfaisance extérieure dans leur conduite; si leur libertinage n'étoit pas un moien de s'avancer, & si la pieté ne leur servoit pas d'un obstacle presque insurmontable, pour faire leur chemin. J'ai été informé par des Officiers d'une très grande distinction, que, dans toutes les Armées des Alliez, il n'y a point de troupes aussi mal disciplinées, que les nôtres; & je comprends fort bien, qu'il est impossible, qu'elles le soient mieux. Les Soldats ont continuellement devant leurs yeux le mauvais exemple de leurs Chefs; & ils ne sauroient donner dans

aucun Crime, dont leurs Officiers ne soient infiniment plus coupables qu'eux, sans y être portez par des tentations également fortes.

On accuse généralement nos Officiers d'avoir rétabli parmi nous le vice brutal de boire avec excès, qui étoit disparu presque entierement en Angleterre, il y a quelques années. Il est certain, qu'ils ont réussi merveilleusement bien. Plusieurs jeunes gens de Famille, & même un grand nombre de Nobles du premier ordre, ont fait de grands progrès, sous de si habiles Maitres : ils n'ont pas le moindre soin de cacher leur talent; &, s'ils n'en ont aucune honte, c'est qu'ils sont persuadez, qu'il ne les exposera à aucun reproche.

Ce mal seroit bientôt déraciné, si la Reine trouvoit bon de déclarer ouvertement, qu'aucun jeune homme, de quelque qualité qu'il pût être, adonné à un vice si honteux, ou à quelqu'autre également infâme, n'auroit accès à sa faveur, ni même à sa présence; & si elle ordonnoit positivement à ses Ministres, & à tous ceux qui possèdent les premieres Dignitez de l'Etat, de les traiter avec le même mépris. Dès que

cette déclaration seroit généralement connue, tous ceux qui ont le moindre attachement pour leur réputation, & pour leur fortune, éviteroient avec soin le Commerce de pareils débauchez. Par-là, le Vice deviendroit tellement infâme, que ceux, qui ne voudroient pas se donner la peine de l'arracher de leur cœur, s'efforceroient du moins de fau-
ver les apparences.

Cette même méthode pouroit arrêter dans sa course la coutume impétueuse de brusquer sa ruine, en jouant des sommes immenses. La cause, qui fait faire tant de progrès dans la Nation au Jeu immodéré, c'est qu'on le soutient, & qu'on paroît l'animer, par une conduite toute opposée à celle que je recom-
mande ici; ce qui ôte absolument l'autorité aux Loix qui ont été faites pour le tenir en bride.

On ne sauroit me nier encore, que le défaut de discipline exacte & sévère, dans nos Universitez, n'ait été d'une dangereuse conséquence pour notre jeunesse, qui y est presque entièrement abandonnée à sa propre conduite: fut-tout, la Noblesse, qui, ne considérant pas l'Eru-
dition comme nécessaire à sa subsistan-

ce , y vit à sa Fantaisie , & y prend ses degrés , sans qu'elle soit obligée de faire quelques progrès dans les Sciences ; ce qui est le plus grand , & le plus pernicieux de tous les abus. Si l'on ne gagne pas dans les Universitez quelques notions du Savoir, & des belles Lettres, il est certain qu'on y perd absolument son tems ; puisque tout ce qui sert d'ornement à une belle éducation est infiniment mieux enseigné par-tout ailleurs. Le séjour, que les jeunes gens y font , ne fauroit servir à les détourner de la route du vice , ou à les éloigner des occasions de se débaucher : ils s'y trouvent ensemble en trop grand nombre , & ils sont trop Maîtres de leurs Actions , pour qu'une semblable intention puisse promettre la moindre réussite.

Cependant, de quelle nature que puissent être les abus qui se sont glissés dans les Universitez , par la négligence , & par la longue suite des tems , qui a fait perdre aux anciens Statuts toute leur vigueur , on peut y remédier , par des Ordres sévères de la Cour , adressez aux Chefs & aux Inspecteurs des Colléges ; sans parler ici de l'Autorité particulière de Sa Majesté dans quelques-unes

unes de ces Maisons, fondées par ses Prédécesseurs.

Au sortir des Universitez, la jeune Noblesse, & d'autres Ecoliers d'une Fortune considérable, font d'abord envoiez dans la Ville, de peur de contracter des Airs de Pédanterie, par un trop long séjour dans les Collèges. Plusieurs jeunes Gentilshommes sont placez dans les *Appartemens de la Cour**, où ils ont toute la liberté de suivre aveuglément leurs passions, & leurs caprices.

Les mauvaises conséquences de tous ces relâchemens dans l'éducation, paroissent évidemment, en ce que de dix personnes, qui parviennent, & qui se distinguent, dans l'Eglise, dans la Cour, dans la Politique, & dans les Armées, il y a neuf Cadets de Famille, ou gens sans naissance, qu'une Fortune bornée a animez au travail, & à l'application.

Pour ce qui regarde ces *Appartemens de la Cour*, à moins que de supposer qu'ils

* C'est un endroit à *Londres* où les jeunes Jurisconsultes prennent d'ordinaire des Chambres.

qu'ils sont fort dégénérez de leur institution primitive, il faut avouer que jamais aucun Séminaire n'a été plus mal réglé dans un Pais Chrétien. Si l'on peut y remédier sans l'interposition du Pouvoir législatif, c'est ce que je ne saurois déterminer, faute d'avoir fait des recherches assez exactes là-dessus. Ce que je sai très-bien, c'est que toutes les Nations éclairées se sont accordées, en établissant des *Séminaires*, à obliger la jeunesse à l'observation exacte de certains devoirs moraux, sur-tout de la Justice, de la Tempérance, & de la Sagesse; & de n'en pas borner les obligations aux Sciences, & aux exercices du corps: au lieu que, chez nous, on se moque ouvertement de cette partie essentielle d'une bonne éducation.

On me permettra de dire ici, sans avoir le moindre dessein de choquer le Clergé, que, par une prévention aussi commune que pernicieuse, les Ecclésiastiques eux-mêmes, détruisent les Services, qu'ils pourroient rendre à la Religion, & à la Vertu: ils affectent de n'avoir aucun Commerce, sinon les uns avec les autres, & de ne se point mêler avec les Laïques; ils ont leurs Societez par-

particulieres , leurs Caffez particuliers , où ils paroissent toujours pour ainsi dire en troupe. Un Ministre tout seul ose à peine se montrer dans une Compagnie de gens polis : & s'il s'y trouve par malheur, il est taciturne, la défiance est peinte sur son visage, il est dans des appréhensions continuelles d'être turlupiné, & d'être en butte à des raileries offensantes.

Cette conduite du Clergé me paroît aussi sensée, que le seroit celle des Médecins, s'ils mettoient tout leur tems, à visiter leurs Apoticaire, ou à se visiter les uns les autres, sans se mettre en peine de leurs malades. A mon avis, le Commerce avec les Laiques est l'affaire principale des Gens d'Eglise; & je ne crois pas, qu'ils puissent trouver un moien plus efficace de sauver les ames, que de se rendre propres à plaire dans la Conversation des gens du monde: leur érudition pourroit y contribuer beaucoup, s'ils s'apliquoient à la polir, & à la débarasser de la Rudesse, & de la Pédanterie. Il est ordinaire à présent que ceux qu'on appelle *bons-vivans*, qui ne vont jamais à l'Eglise, & qui ne s'amusent point à parcourir les Livres de

dée

dévotion , forment leur idée de tout le Clergé , sur quelques pauvres Ministres vagabonds , qui se croitent dans les rues , ou qui semblent se dérober de quelque Maison de *Qualité* , où ils font l'Office de *Chapelain* pour dix *Shellings* par mois. Cette idée n'est pas rectifiée par la vue d'autres Ecclésiastiques , qui ont des talens plus relevez , & une figure plus revenante.

Que certains Raisonneurs pensent ce qu'ils trouvent à propos , il est certain qu'il faut porter la masse générale des hommes à aimer & à estimer les Gens d'Eglise , si l'on veut leur inspirer de la tendresse pour la Religion. On fait d'ordinaire fort peu de cas d'un Remède , quelque excellent qu'il puisse être , s'il est donné par un Médecin , qu'on hait , ou qu'on méprise.

Or , si les Ecclésiastiques avoient autant de penchant à fréquenter les bonnes Compagnies , qu'en ont d'autres honnêtes gens ; s'ils vouloient étudier un peu l'Art de la Conversation , ils seroient les bien-venus par-tout où l'on à quelqu'égard pour le bon-sens , & pour la politesse ; & , par conséquent , ils préviendroient mille discours imper-

tins

tinens & profanes , & mille actions du même caractère. Il ne feroit pas à craindre même , que des gens , qui auroient la moindre idée du sens-commun , se plainnissent d'être gênez par la Compagnie d'un Homme d'Eglise , parce qu'ils n'oseroient prononcer devant lui des blasphèmes , & des railleries obscènes.

Pendant que le Peuple est si jaloux de l'Autorité & de l'Ambition des Ecclésiastiques , qu'il ne sauroit penser qu'avec horreur au Rétablissement de l'ancienne Discipline de l'Eglise , je ne vois pas , pour le Clergé , d'autre méthode de reformer le monde , que de faire tous les efforts , que la vertu avoué , pour se rendre agréable aux Laïques. C'est-là sans doute une partie de la Prudence du Serpent , recommandée dans l'Evangile ; & c'est précisément le procédé dont se glorifie St. Paul , *qui devenoit tout à tous , Juif aux Juifs , & Grec aux Grecs.*

Je suis persuadé , qu'il seroit difficile de faire goûter cet expédient aux Gens d'Eglise , qui se sont mis généralement dans l'Esprit , que cette coutume de se bannir de la Société des gens du monde est

est une partie essentielle de leur devoir. Je fais même, qu'on s'est efforcé de leur inspirer cette idée, dans plusieurs Lettres Pastorales des Evêques. Il y a même un de ces Prélats distingué par ses lumieres, & par son mérite, qui leur a donné de pareils préceptes, quoique, pendant toute sa vie, il ait pris lui-même un chemin tout opposé; mais, je me trompe fort pourtant, si ces Conseils sont les motifs les plus forts d'une telle conduite, & si les Ecclésiastiques n'y sont pas portez plus efficacement, par une certaine honte attachée à une mauvaise éducation, & par la crainte d'être insultez par les gens du monde.

Ces deux motifs perdroient bientôt toute leur force, si la Vertu, & la Religion, soutenuës par la Cour, étoient en vogue parmi tous ceux, qui occupent les grandes Charges, & qui les briguent, ou qui se flatent d'y parvenir un jour. Une estime, extérieurement du moins, pour le Clergé, seroit la conséquence infaillible d'une telle Reforme; & les Gens d'Eglise auroient assez de bon sens, pour trouver leur devoir & leur intérêt à se rendre propres à une conversion

tion polie, dès qu'ils ne craindroient plus d'être offensés & choquez par des obscénitez & par des profanations.

J'ai une autre Considération encore à communiquer au Public, sur le même sujet; mais, je crains bien qu'elle ne passe pas pour *orthodoxe*.

Le Clergé est parmi nous le seul ordre de personnes, qui porte constamment un habit distingué du reste des hommes. Une expérience, fort contraire à la raison, nous en fait voir cette pernicieuse conséquence; que, tandis qu'il se trouvera des personnes d'une conduite scandaleuse sous cet habit distingué, il sera méprisé par-tout où on le trouvera. Un homme du monde, voiant par hazard un faquin, qui, couvert de cette robbe, tâche au milieu de la nuit de regagner sa maison d'un pas chancelant, (spectacle, qui n'est pas extrêmement fréquent parmi nous; mais qui ne tient pas pourtant du miracle,) aura d'abord mauvaise opinion de tout le Clergé; & il sera par cela même confirmé dans ses propres vices. On y pourroit remédier en quelque sorte, si l'on avoit soin d'envoyer ces Théologiens vagabonds dans les *Indes Occidentales*, où il

il y a pour eux de l'Ouvrage de reste , & plus de moiens de faire fortune qu'ici. Mais, un Remède plus général , & plus efficace , seroit de ne permettre l'usage de la Robbe , qu'à ceux , qui auroient quelques bénéfices , ou assez de bien pour se tirer du mépris ; & il vaudroit encore mieux , à mon avis , qu'excepté les Evêques, tous les Ecclésiastiques s'habillassent modestement , comme les autres hommes, hormis dans les occasions , où ils seroient obligez d'exercer leur ministère.

Il s'est glissé dans cette Ville un autre abus , qui contribué extrêmement aux progrès du vice. On donne souvent la Charge importante de *Juge de Paix* ou de *Commissaire* , à des gens , dont l'intérêt est de bannir la Vertu du milieu de nous ; à des gens , qui subsistent , & qui s'enrichissent , en soutenant les excès les plus affreux , & en vendant leur protection à toutes les femmes de médiocre vertu , qui ravagent leurs différens quartiers. C'est ainsi , que ces dignes Magistrats , au lieu de mettre des bornes aux crimes les plus énormes , les redoublent , & causent dix fois plus de débauches , qu'il n'y en auroit
sans

sans leur Magistrature. *Non hoc inventum minus in usum.*

Rien n'est plus évident. Ces femmes pernicieuses, aiant une double charge à soutenir, leur propre subsistance, & celle du Juge, doivent redoubler leur industrie criminelle, & leurs infâmes artifices.

Il est certain, que la Reine, & le Ministère, pourroient facilement redresser ce détestable abus de la Justice, en augmentant le nombre de ces *Commissaires*, en ne choisissant que des gens vertueux & intègres, en ne donnant cet emploi qu'à des personnes riches, & peut-être en mêlant parmi eux quelques Ecclésiastiques du premier rang, sans permettre à qui que ce fût, de refuser cette Charge, quand elle lui seroit offerte.

La Reforme du Théâtre dépend absolument de Sa Majesté : &, par les impressions, qu'il fait sur l'esprit de la jeunesse, il mérite bien qu'on y prête la plus grande attention. Je ne parlerai pas ici de certains Passages de nos Comédies, indécens, ou profânes ; ni des turlupinades, dont on accable la dignité même du Clergé ; ni d'autres irrégularitez criantes, dont on accuse

avec

avec raison nos Pièces de Théâtre, & sur-tout les plus modernes.

J'observerai seulement la *Justice distributive* de Messieurs les Auteurs, qui ne manquent jamais de punir la Vertu, & de récompenser le Vice, contre les règles de critique les plus sensées, & contre la pratique constante de tous les siècles, & de tous les autres Peuples.

On verra d'ordinaire sur la Scène un Gentilhomme Campagnard, qui n'a d'autres défauts, que de l'Impolitesse, & un accent Provincial, qu'il n'est pas le maître de quitter, condamné à épouser une Courtizane usée, ou une Fille de Chambre, qui a fait banqueroute à son honneur. En récompense, un Scélerat de profession, à qui on donne pour qualitez brillantes, la Prodigalité, la Profanation, l'Intempérance, & la Débauche la plus excessive, devient l'Époux d'une riche Héritière, propre à réparer les brèches qu'il a fait dans son Patrimoine, par les excès les plus honteux. Comme, dans une Tragédie, on relève & on embellit le Caractère d'un Héros, dans l'Esprit des Spectateurs, en lui attribuant plusieurs gran-
des

des Victoires, nous représentons les Héros de nos Pièces Comiques chargez des Dépouilles de plusieurs Femmes conquises, par la Ruse, & par l'Effronterie.

Je ne me souviens pas que nos Auteurs Dramatiques aient jamais donné sur le Théâtre un Succès avantageux à une Intrigue criminelle avant *Charles II.*; mais, depuis son Règne, un Echevin ne manque jamais d'être cocu sur la Scène, ni une Vierge innocente d'être dupée, dans le tems que le Spectateur est obligé de supposer, que la Fornication & l'Adultere sont commis derriere les Coulisses, & de garder pour ainsi dire les manteaux.

Ces Irrégularitez criminelles du Théâtre, & plusieurs autres particulieres à notre Age, & à notre Pais, ne subsisteront, que tant que la Cour voudra bien les tolérer, & y conniver; &, certainement, une Pension ne seroit pas mal employée à quelque homme vertueux, savant, & spirituel, à qui on donneroit la commission de retrancher les passages scandaleux des Pièces, qui ont déjà cours parmi nous; & de celles qu'on offre de tems en tems, pour être représentées. Par-là, & par d'autres Réglemens sensez,
le

le Théâtre pouroit devenir un Divertissement innocent & utile, au lieu de jeter du scandale sur notre Patrie, & sur notre Religion.

Les propositions que j'ai faites jusqu'ici, pour l'Avancement de la Religion, & de la Vertu, ne sont pas vagues, & de pure spéculation : elles peuvent être mises en usage, par un Prince pieux & actif, fermement résolu à en profiter, & à y donner toute son attention. Je ne crois pas même, qu'on puisse faire contre elles les moindres Objections, si-non, qu'en faisant de la Religion un degré vers les Dignitez & vers la Fortune, on augmenteroit le nombre des Hypocrites parmi nous. Je le crois effectivement ; mais, pourvu que, par les Methodes que j'ai indiquées, une seule personne d'entre vingt, devint réellement vertueuse, je pense pourtant que notre Roiaume y gagneroit. D'ailleurs, la simple Affectation de la Vertu vaut mieux que le Vice démasqué, & que le Libertinage qui marche à decouvert : elle porte du moins les livrées de la Religion, en reconnoît l'autorité, & évite le scandale. Je m'imagine même, qu'un deguisement

continuel gêne trop la Nature humaine, & sur-tout le temperament Anglois.

Il est probable que nos Compatriotes abandonneroient leurs vices, par pure lassitude, plutôt que de s'ocuper toujours à sauver les apparences, & à chercher des biais, pour s'y livrer en particulier, & pour les dérober aux yeux du public. Je crois, que bien souvent il est de la Religion, comme de l'Amour, qui, à force d'affectation, peut devenir réel. Par raport aux sentimens, il n'y a qu'un pas, de la fiction à la réalité.

Tous les autres Projets, qui tenoient au même but, ont été jusqu'ici inutiles. Toutes les Loix, contre les mauvaises mœurs, ont manqué du côté de l'exécution; & les Edits, qu'on a faits de tems en tems, pour leur donner une nouvelle force, n'ont passé, que pour de simples formalitez.

On dit même que certaines Societez Religieuses, établies dans la meilleure intention du monde, & par des personnes d'une Pieté exemplaire, se sont changées avec le temps en Assemblées factieuses, occupées à un Commerce honteux,
uni-

uniquement propre à enrichir d'infames Délateurs.

Cependant, par raport à la Politique même, il est d'une plus grande nécessité, qu'on ne pense d'ordinaire, de prendre des mesures vigoureuses & efficaces, pour exécuter une pareille reforme. La ruine d'un Etat, est ordinairement précédée, par une corruption generale, & par un mépris universel de la Religion; & c'est-là, par malheur notre triste cas.

Dis te minorem quod geris, imperas.

Ce projet n'est pas d'une nature à être différé jusqu'à un tems de Paix & de loisir : une heureuse reforme dans les sentimens, & dans la conduite, est le meilleur moien, que la Nature & la Religion puissent nous fournir, pour finir avantageusement la présente Guerre ; car si ceux, qui remplissent les Charges, s'acquittoient de leurs devoirs, par un Principe de Conscience, nos affaires n'auroient rien à essuier de la fraude, de la négligence, de la corruption. D'ailleurs, si nous croions un Dieu & sa Providence, & si nous nous conduisions conséquemment à cette persuasion, nous pourrions nous attendre à l'as-

sistance du Ciel, aiant une cause aussi juste qu'est la nôtre.

Jamais aussi la Majesté de la Couronne de la grande Bretagne ne pourroit se revêtir d'une plus grande splendeur, aux yeux des Sujets & des Etrangers, que par l'exécution d'un Projet, qui, produisant des effets si admirables, donneroit la plus grande idée du pouvoir de nos Souverains. Le Pouvoir est le centre des Vœux de tous les Princes; & un Monarque d'une puissance limitée ne peut jamais mieux satisfaire à une Ambition réglée, qu'en faisant valoir des Loix salutaires.

Il faut remarquer encore, que tous les differens partis s'accorderoient à pousser une si excellente entreprise, pour se donner de la Réputation. Il est même naturel de croire, que ce seroit le meilleur expédient pour calmer leurs animositez. J'ai observé, que les Esprits les plus factieux sont précisément ceux qui font voir, dans toutes leurs actions, le moins d'attachement pour la Religion, & pour la Vertu. Si de telles gens, du moins ceux qui sont les plus incorrigibles entr'eux, ne veulent pas reconnoître l'utilité de nos mesures, & rester

en

en proie aux inquietudes de leur propre naturel, le mal ne sera pas grand; & il ne sera pas fort difficile de gagner les autres, & de les reconcilier.

A présent, les corruptions excessives, qui sont répandues dans l'administration de nos affaires, passent l'Imagination. Des personnes d'une grande habileté, ont fait voir par un calcul exact, que de six millions, qu'on lève tous les Ans sur le Peuple, pour le bien public, un bon tiers s'abîme dans les différentes Classes, & Subordinations de ceux qui administrent nos Deniers, avant que le reste puisse être employé pour l'utilité de la Patrie. C'est-là un inconvénient accidentel de notre Liberté: & tandis qu'on confiera nos affaires à des gens, qui ne sont susceptibles d'aucun remords, & qui n'ont d'autre vue qu'un vil intérêt, la seule chose, qui pourroit nous défendre, contre leurs rapines, ce seroit le Pouvoir arbitraire d'un Prince, qui les feroit pendre, dès que leurs Fraudes seroient découvertes. Mais, chez nous, le Souverain ne peut rien sans les Loix; & le seul danger, où ces Scelerats s'exposent, en cas qu'on découvre leurs vols, c'est la perte de leurs

emplois ; danger , qu'on peut éviter de mille différentes manières. Quand la fourberie est parvenue au plus haut point , elle tire de son propre sein des armes pour se défendre. Tout ce qui peut arriver de plus chagrinant à ces malhonnêtes gens , c'est que , quand leurs crimes sont si énormes , & si généralement connus , que les Ministres sont obligez , par pure honte , de les priver de leurs charges , ils en sortent accablés des dépouilles de la Nation , & *fruantur Diu iratis*. Je pourrois nommer ici une *Commission* , dans laquelle plusieurs personnes , n'ayant pour toute pension que cinq cens livres sterling , sans autres revenus considérables , ont vécu comme s'ils en avoient deux mille par an , & ont acheté des *Terres* , & des *Annuités* , pour plus de quarante ou de cinquante mille livres.

Il ne seroit pas difficile de citer cent autres exemples de la même nature. Quel remède peut-on trouver à de pareilles mal-versations , dans une *Constitution* comme la nôtre , que de mettre la Religion en vogue , & de remplir les Charges de personnes portées , par l'esperance d'une récompense éternelle ,
&

& par la crainte d'une punition sans bornes, à se conduire avec Justice, & avec Intégrité ?

Le Souverain, comme je l'ai déjà dit, en est absolument le Maître : il n'a qu'à régler exactement ses Ministres, & les personnes honorées des plus grandes Dignitez du Roiaume, & les favoriser selon que leur attachement pour la Pieté, & pour les bonnes mœurs, les en rendra dignes ; afin que, par leur exemple, & par leur autorité, ils reduisent à la même réforme, tous ceux qui dépendent d'eux, & qui sont intéressez à chercher leur protection.

Il est certain, qu'une telle réforme exécutée avec succès, se répandroit bientôt dans tout le Roiaume, puisque la plupart de la Jeunesse de quelque distinction, passe dans cette capitale la partie de la vie la plus susceptible de fortes impressions, & qu'elle s'y assemble de tous côtez, pour atraper de belles manières, ou pour faire fortune. Ceux de ces jeunes gens, qui retournent ensuite dans leurs Provinces, y sont imitez comme les plus parfaits modèles d'esprit & de politesse.

Si une fois on étoit en train de considérer la Religion, & la Vertu, comme des qualitez nécessaires pour la réputation, & pour l'avancement; si le Vice & l'Irreligion n'étoient pas seulement chargez d'Infamie, mais encore un obstacle invincible à toutes les esperances de fortune; notre devoir, devenant la même chose que notre intérêt, jetteroit de profondes racines dans nos Ames. Il seroit tellement enté sur le Génie de toute la Nation, qu'il seroit difficile à un Prince peu vertueux de nous faire retourner à notre première corruption.

Je me suis borné aux moiens d'avancer la Pieté, qui sont au pouvoir d'un Souverain limité dans sa puissance, comme le nôtre, & qui consistent dans une exécution vigoureuse des Loix établies. En voilà assez pour un Projet qui n'est pas recommandé par un nom illustre. Si l'on en voioit une fois le succès, je ne doute point, qu'on ne mit encore en œuvre d'autres mesures, qui ne dépendent pas entièrement du Prince, & que le *Pouvoir Legislatif* ne négligeroit rien, pour y mettre la dernière main. J'indiquerai seulement ici un petit nombre
de

de moiens , dont il pourroit se servir avec fruit.

Pour reformer les Vices de la Ville , qui ont une si grande influence sur tout le Roiaume , il seroit fort utile de faire une Loi , pour ordonner à tous les Cabaretiers de renvoyer leur chalands chez eux , & de fermer leur porte à minuit ; & pour défendre à toute femme , quelle qu'elle pût être , de mettre jamais le pied dans un Cabaret , sous quelque prétexte que ce fût. On comprend facilement , qu'une pareille Loi prévient un très-grand nombre d'Inconvéniens , comme Querelles , Débauches , Vols , Maladies infames , & un grand nombre d'autres maux , qu'il est inutile de mentionner. Il seroit bon même d'enjoindre aux Maîtres de ces maisons , sous des peines sévères , de ne donner à chaque Compagnie qu'une certaine quantité de boisson , & de leur refuser tout ce qui pourroit les jeter dans des excès.

Je crois qu'il y a à peine dans toute la Chétienté une seule Nation , où toutes sortes de Fraudes sont pratiquées dans un aussi haut degré que chez nous. L'Homme de Robbe , le Negociant , &

L'Artisan, ont trouvé chacun dans sa vocation tant de moiens de tromper, & tant d'artifices subtils, qu'ils passent la portée de la prudence humaine, incapable de se précautionner contre tant de pièges. Nos Législateurs ne pourroient jamais rendre un plus important service au Public, qu'en appliquant un remède efficace à ce mal, qui, dans plusieurs cas, mérite des châtimens plus rigoureux, que certains crimes, que nos Loix punissent par la mort du coupable. Le Marchand de Vin mêle du Poison à ses liqueurs frêlatées, & tue par-là plus de sujets, qu'une maladie contagieuse. L'Avocat vous persuade d'entrer dans un Procès, dans lequel il prévoit votre ruine, & celle de toute votre Famille. Le Banquier prend tout votre capital, & il vous en promet des rentes considérables, résolu de faire banqueroute le jour après. Tous ces Scelerats méritent infiniment mieux la Potence, que ce Malheureux qu'on y attache, pour avoir volé un Cheval.

On ne sauroit gueres répondre devant Dieu, & devant les Hommes, de ce qu'on ne fait point quelque Loi sévère, contre la liberté excessive de la Presse.

Du

Du moins devoit-on prévenir l'Impression de ces Ouvrages, qui, sous prétexte de *la Liberté de Penser*, renversent tous les Articles de la Religion, qui ont toujours passé pour incontestables parmi tous ceux qui se font fait une gloire de porter le nom de Chrétiens. Par conséquent, ces Dogmes ne doivent point être regardez, comme des matieres de Controverse, ou comme des Sujets de simple Spéculation. *Les Dogmes de la Trinité, de la Divinité de J. Christ, l'Immortalité de l'Âme, & même la Vérité de toute la Révélation*, sont tous les jours combattus, & niez ouvertement, dans des Livres faits exprès dans ce dessein : quoiqu'il n'y ait point de Secte parmi nous, qui admette les principes, qu'on pose dans ces dangereux Ouvrages, ou qui les croie nécessaires à son Système.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer ici dans le détail de tous les Inconvéniens, où le *Pouvoir Legislatif* seul est en état de remédier. Peut-être ceux, dans lequel ce pouvoir réside, feront peu de cas de *quelques Propositions*, qui ne sortent pas de leur propre Corps. Cependant, quoique persuadé de la foi-

bleffé de mes lumières, je suis sûr, que les pensées sincères d'un homme éclairé & intègre, qui n'a en vue que le bien de sa Patrie, peuvent aller plus au fait, que les Délibérations d'une Assemblée nombreuse, où la faction, & l'intérêt, ne prévalent souvent que trop. Un seul guide montrera mieux le chemin, que cinq cens, qui ont des idées différentes, ou qui marchent à tâtons, en se fermant les yeux.

Dans la défiance où je suis touchant la réception qu'on fera à mes *Propositions*, je ne ferai encore qu'une seule Remarque, qui mérite, ce me semble, toute l'attention du Parlement.

N'est-ce pas une honte pour notre Pais, & un sujet de scandale pour toutes les Nations Chrétiennes, que dans plusieurs Villes, où le nombre des Habitans augmente tous les jours, on ait si peu soin de bâtir de nouvelles Eglises, qu'il est impossible à la cinquième partie du Peuple d'assister au Service Divin? Dans notre Capitale même, un seul Ministre, assisté de deux chetifs Vicaires, est souvent chargé du soin de plus de vingt mille Ames. Ce manque d'égards & de respect pour la Religion,

me paroît si abominable , que je ne crois pas , qu'aucun Siécle , ou aucun autre Peuple , en puisse fournir des exemples.

En voilà assez pour ce qui regarde les nouvelles Loix qu'on pourroit faire pour reformer le Genre-Humain. J'en reviens à mon Sujet principal, *l'exécution exacte & rigoureuse des Loix déjà faites*, qui dépend absolument du Souverain , en vertu d'un droit attaché à la Couronne. Je conclus de tout ce que j'ai avancé à cet égard , que si les Postes d'Autorité , de Pouvoir , d'Honneur , & de Profit , devenoient les Recompenses de la Vertu , & de la Picté , un établissement si salutaire influeroit puissamment sur les Mœurs , & sur la Foi de tous les Sujets. C'est alors , que des gens éclairés , & habiles , feroient tous leurs efforts , pour exceller dans la pratique des devoirs de la Religion , afin de se mettre en état de parvenir aux plus grandes Dignitez.

Je pourrois bien me tromper , par rapport à quelques moïens , que j'ai proposés comme nécessaires à l'exécution d'un si grand dessein ; mais , on ne sauroit.

roit tirer de-là aucune Objection essentielle contre le dessein même. Que ceux qui se trouvent à la tête des affaires prennent des mesures plus justes ; rien ne leur est plus aisé. Il suffit, que tout le monde n'accorde, que le mal dont il s'agit, est réel, & d'une très-dangereuse conséquence ; qu'il exige de prompts remèdes ; & que tous ceux, qu'on y a appliquez jusqu'à présent, n'ont produit aucun effet sensible.

Ces vérités incontestables autorisent suffisamment un Amateur de sa Patrie, & qui n'a pas d'autre but que le bien public, à communiquer à la Nation ses pensées sur un sujet si important.

Notre Reine est une Princesse aussi respectable par ses vertus, qu'aucun Souverain qui ait jamais rempli le Tronc. De quel nouvel éclat ne brilleroit pas son admirable caractère aux yeux de ses contemporains, & de la posterité la plus reculée, si Elle emploioit toute son autorité à communiquer une partie de ses vertus à ses sujets, trop abatardis, pour devenir meilleurs, par son seul exemple ? Qu'il me soit permis de dire, avec toute la vénération
que

que l'on doit à cette Princeſſe incomparable, que les efforts qu'elle peut faire, pour parvenir à ce grand but, font une partie eſſentielle de ſes devoirs, de ſon intérêt, & de ſa gloire.

A préſent, un homme croit avoir tout le mérite néceſſaire pour prétendre aux plus éminentes Dignitez, pourvû qu'il ait crié pluſieurs fois contre ceux, qui forment de pernicioeux deſſeins contre le Gouvernement. Il eſt vrai que c'eſt un homme devoué à ſes plaiſirs, & un *Eſprit fort*, c'eſt-à-dire, un Débauché dans les formes, & un Ennemi de la Religion. Qu'importe, c'eſt un homme utile, propre à ſoutenir le *Parti* qu'il a embrasſé; il en mérite toute la confiance. Il eſt viſ Défendeur de la Liberté & des Droits du Peuple: il déclame contre le Papiſme, contre le Pouvoir Arbitraire, contre les Fourberies du Clergé, & contre la *Haute Eglife*; en voilà aſſez: c'eſt un Perſonnage dûment qualifié, pour quelque charge que ce ſoit, à la Cour, dans l'Armée, dans la Flotte, ou dans la Politique; & bientôt il ſe voit en état de pouſſer, juſqu'aux derniers rafinemens,

mens, les Fourberies, la Fraude, la Corruption, l'Oppression, l'Injustice, & tous les Crimes, qu'il espère de pouvoir commettre avec impunité. Faut-il s'étonner, que de pareilles gens s'attachent si fort à un Gouvernement, où la *Liberté* est si excessive, & où les Sujets sont si surs de la *Propriété* de leur Bien, de quelque maniere qu'ils l'aient acquise? Ils ne pouroient jamais choisir une autre *Constitution*, sans y perdre considérablement.

Une exacte Fidélité pour un Gouvernement établi, est en effet le moien principal de le défendre contre les entreprises des ennemis de dehors; mais, si elle n'est accompagnée d'autres vertus, elle ne préviendra jamais les vices, qui en sapent les fondemens, & qui ruinent plus sûrement un Etat, que ne fait l'Ambition des Princes voisins.

Si mes Propositions, qui tendent à reformer le Roiaume, sont les plus sensées, & les plus convenables; c'est ce qui peut être traité comme une Question problématique: mais, il est incontestable, qu'une telle Reforme est absolument

lument nécessaire ; parce qu'on peut conclure de la nature des choses mêmes, que des abus, auxquels on n'apporte point de remede efficace, s'augmentent de jour en jour, jusqu'à ce qu'ils aient renversé entierement la Société. Comme il n'est pas possible, qu'il n'y ait dans le cœur des hommes des semences de *Corruption*, il faut dans un Etat bien réglé, que ceux, qui sont armez du pouvoir d'exécuter les Loix, s'occupent continuellement à s'opposer à ses progrès, & à *reduire tout à ses premiers Principes*, comme s'exprime *Ma-chiavel*. Ils ne doivent jamais permettre, que les abus vieillissent, & se multiplient, d'une maniere à rendre les remèdes inutiles.

Celui qui veut empêcher la ruine de sa maison, doit prendre garde à chaque fente, & la boucher dans le moment. A moins d'y veiller sans relache, le tems seul la fera crouler, sans le secours des orages, & des tremblemens de terre ; il sera dans un danger perpétuel d'être envelopé sous les ruines de cet Edifice. Il n'est plus tems de songer à l'étaier, & à
le

le raffermir : il lui en coutera moins à l'abbatre, & à en construire un nouveau, qui ne fera peut-être, ni si ferme, ni si commode, que celui qu'il a laissé dépérir par sa négligence.





PREDICTIONS

Pour l'Année MDCCVIII

Où les grands Evénemens sont
raportez selon leur ordre, avec
les Noms des Personnes, & le
Jour du Mois;

*Publiées, pour précautionner la Na-
tion Angloise contre les Impostu-
res des Faiseurs d'Almanacs :*

P A R

ISAAC BICKERSTAF, *Ectier.*

Près avoir long-tems & mu-
rement considéré l'Abus, qu'on
fait de l'*Astrologie* dans ce
Roiaume, j'ai vu évidemment,
qu'au lieu d'en accuser l'*Art* même, il
ne faut s'en prendre, qu'à ceux qui le
pro-

professent. Je fais, que des personnes très-éclairées ont prétendu prouver, que toute cette célèbre Science n'est qu'une Fourberie complete, & qu'il est du dernier absurde, de se mettre dans l'Esprit, que les Etoiles puissent avoir la moindre influence sur les Pensées, les Penchans, & les Actions des Hommes.

J'avouë que ce Sentiment est très-excusable dans des personnes, qui n'ont pas tourné leurs études de ce côté-là; sur-tout quand ils observent, comment cet Art si noble est manié par quelques idiots. Ces misérables prétendent avoir établi une espèce de Négoce dans le *Monde Planétaire*; & ils n'en raportent toutes les années, qu'une ample Cargaïson de Galimathias, de Mensonges, & d'Impertinences, qui, bien loin de venir directement des Astres, ont tout l'air de ne descendre pas de plus haut, que de leur impertinente Imagination.

J'ai résolu de publier bientôt une Apologie détaillée de cette célèbre Science, où je tire toutes mes preuves des principes incontestables de la Raison. Tout ce que je dirai à présent, pour en donner une idée avantageuse, c'est que
dans

dans tous les Siècles elle a eu pour Partifans, des Savans du premier ordre, parmi lesquels je range *Socrate*, qui a été indubitablement le plus sage de tous les hommes non-inspirez. Si j'y ajoute, que ceux, qui ont condamné cet Art, quoique d'ailleurs gens d'une habileté incontestable, ne s'y sont jamais appliquez, ou bien n'ont pas réuissi dans leurs recherches, on verra que leur témoignage ne doit pas être d'un grand poids, puisqu'ils ont condamné ce qu'ils n'entendoient pas.

D'ailleurs, je ne suis pas fort choqué de voir ceux, qui étudient l'Astrologie, & qui n'y ont fait que des progrès médiocres, traitez par les gens sages avec le dernier mépris. Je suis bien plus mortifié, en voiant les Gentils hommes Provinciaux dûment qualifiez, par leurs richesses, à être un jour Membres du Parlement, creuser dans l'Almanac de *Partrige*, pour y trouver les Evénemens de chaque Année, & n'oser proposer une partie de Chasse, si cet habile Homme, ou son Compagnon *Gadbury*, n'ont pas fixé le beau-tems.

Je suis prêt à jurer, que ces deux Messieurs, & tous leurs Collègues, ne sont pas

pas seulement de grands Astrologues , mais encore des Enchanteurs dans les formes , si je ne prouve , papier sur table , par mille Passages tirez de leurs Almanacs , qu'ils n'ont pas seulement une idée ordinaire de la *Grammaire* & de la *Syntaxe* ; qu'ils ne savent pas épeler un seul mot , qui sorte un peu de la Sphère de la conversation la plus commune ; & que , dans leurs Préfaces , ils ne savent , ni parler Anglois , ni penser Sens-commun.

Pour leurs Observations , & leurs Prédications , ce sont des selles à tous chevaux , & elles peuvent convenir à tous les Siècles , & à tous les Peuples. *Dans ce Mois , certaine Personne de distinction est menacée de la Mort , ou d'une dangereuse Maladie.* Ils n'ont qu'à consulter la Gazette , pour en être persuadez ; on y voit clairement , à la fin de l'Année , qu'aucun Mois ne s'est passé , sans la Mort de quelque Personne de marque. Il n'est pas possible même , que la chose soit autrement , puisqu'il y a du moins dans ce Roiaume deux mille Personnes de distinction , parmi lesquelles il faut de nécessité qu'il y en ait de fort âgées ; & pour deviner à coup sûr , l'Auteur n'a
qu'à

qu'à fixer sa Prédiction sur le Mois de l'Année le plus fécond en Maladies. Ce Mois, un célèbre Ecclesiastique parviendra aux Dignitez de l'Eglise. Eh! qui en doute? Il y a parmi nous un grand nombre de Prélats, dont plusieurs ont déjà un pied dans la fosse; &, s'ils meurent, il n'est pas naturel qu'on laisse leurs Charges vacantes. Une telle Planette, dans une telle Saison, fait voir des Complots, & des Conspirations très-considerables, dont on pourroit bien voir de funestes suites. Si dans le tems prédit, on découvre la moindre Machination, voilà notre Astrologue érigé en Prophète du premier rang.

Ils se servent encore d'un tour admirable, qui d'ordinaire couronne l'œuvre; Dieu préserve le Roi Guillaume de tous ses Ennemis déclarez & secrets. Amen. Si après cela ce Monarque meurt, il est certain que l'Almanac l'a prognostiqué clairement: s'il reste en vie, cette Phraze ne passe que pour une petite Ejaculation d'un fidèle Sujet.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que, dans quelques-uns de nos Almanacs, on a fait cette digne Priere pour le pauvre Roi Guillaume, plusieurs mois après sa
Mort,

Mort ; parce que , malheureusement pour ces pauvres Astrologues , il décéda au commencement de l'Année , quand ces belles Pièces étoient déjà publiées.

Pour laisser - là leurs impertinentes Prophéties , je voudrois bien savoir , à quoi nous servent leurs Avertissemens , touchant des *Piñules* , & des *Ptisannes* , pour les maux Vénéériens ; & leurs Querelles en Vers & en Prose , sur les *Wibgs* , & sur les *Thoris* ; & d'autres Fadaïses , dont les Planettes n'ont garde de se mêler ?

Aiant long-tems remarqué , avec toute la mortification possible , ces indignes Abus de cet Art respectable , j'ai résolu de lui ouvrir une nouvelle Route , & de m'y prendre d'une manière qui ne sauroit que plaire généralement à toute la Nation. Je ne donnerai cette Année qu'un Essai , parce que j'ai été obligé d'employer presque tout mon tems à revoir & à corriger des Calculs , que j'ai faits autrefois ; résolu de ne rien donner au Public , dont je ne sois aussi persuadé , que de ma propre existence. Pour ce qui regarde mes Prognostics touchant les Evénemens des deux dernières Années passées , je ne me suis trom-

trompé que dans deux particularités de peu d'importance. J'ai prédit exactement le mauvais succès du Siège de *Toulon*, avec toutes ses circonstances, comme aussi le naufrage de l'Amiral *Shovell*. Il est vrai que je m'étois mépris de 36. heures par rapport au tems fixe de ce triste accident; mais, en revoiant mon calcul j'en ai d'abord découvert l'erreur.

J'ai prédit encore la Bataille d'*Almanza*, avec les circonstances du jour, de l'heure, de la perte de côté & d'autre, & des suites: &, pour faire voir, que je ne suis pas de ces gens, qui deviennent après coup, j'ai donné à mes amis des billets scélez, qui contenoient ces Prédications, avec ordre de les ouvrir dans un certain tems fixe, & ils les ont trouvées exactement vraies, à quelques petites minuties près.

Pour ce qui regarde le petit nombre de Prédications suivantes, j'ai différé à les rendre publiques, jusqu'à ce que j'eusse examiné les Almanacs de l'Année où nous sommes entrez. Je n'y ai trouvé que le tour ordinaire; & je conjure le Lecteur de comparer leur Méthode avec la mienne. J'ose bien hasarder

tout le crédit de mon Art , sur le succès des Prédications , que j'offre ici au Public ; & je permets à *Partridge* , & à tous ceux de sa bande , de me décrier comme le dernier des Imposteurs , si je me trompe ici , dans la moindre particularité de quelque importance. Je m'imagine que ceux , qui voudront bien lire cette Brochure , me supposeront pour le moins autant de Lumieres , & de Probité , qu'à un Faiseur d'Almanacs. Je ne me cache pas : je suis un homme de quelque Réputation dans le monde ; & j'ai mis ici mon Nom tout du long , afin qu'il me soit une marque éternelle d'Infamie , si j'en impose au Public.

Au reste , j'espere qu'on ne trouvera pas mauvais , que je parle avec ménagement des Affaires Domestiques de la Nation. Il est indiscret & imprudent de dévoiler les Misteres d'Etat ; & il y a du danger pour ceux qui sont assez étourdis , pour vouloir se signaler par-là : mais , je me donnerai carrière sur des particularitez , qui n'ont rien de commun avec le Gouvernement ; & la sûreté de mon Art paroitra , avec tout autant d'éclat à l'égard de ces Evénemens ordinaires , qu'à l'égard des Révolutions

tions de la plus grande consequence. Pour ce qui doit se passer de plus remarquable hors de la Patrie, comme en *France*, en *Flandre*, en *Italie*, & en *Espagne*, je ne me ferai pas le moindre scrupule d'en parler ouvertement, & en termes clairs; & je me fais fort de ne me jamais tromper sur les *Dates*. Afin que le Lecteur puisse me rendre justice là-dessus, je l'avertis, que je me servirai par-tout du Vieux Stile; & je prie le public de s'en souvenir, en voiant dans les *Gazettes* les Evénemens, que je pronostique ici.

Je sai, qu'on peut me faire une Objection, qui n'est pas sans fondement, & qui mérite toute mon attention. Une Personne, dit-on, peut être disposée, par la force d'une Planette dominante, à la Volupté, à la Colere, ou à l'Avarice; & vaincre par sa Raison ces mauvaises Influences, comme fit autrefois *Socrate*. Les Astres inclinent, mais ne forcent point la volonté des Hommes; &, par conséquent, on a beau suivre les Règles les plus certaines de l'Astrologie, il est impossible d'être parfaitement sûr, que les Evénemens répondront juste aux Prédications. J'avoue que cette Objec-

tion est très solide par raport à tel, ou à tel individu humain ; mais, comme les grandes révolutions dépendent d'ordinaires des dispositions d'un grand nombre de personnes, il est impossible de croire, qu'elles s'acorderont toutes à s'opposer à leurs penchans, & à les détourner d'un dessein général, qui est conforme à leurs inclinations. D'ailleurs, l'influence des Etoiles s'étend à un grand nombre d'Evénemens, qui sont indépendans de la Raison, comme les Maladies, la Mort, & en un mot tout ce qu'on appelle dans le monde *Accidens*.

J'ai commencé mes Prédications par le tems que le Soleil entre dans le *Belier*, ce que je prends pour le véritable commencement de l'Année naturelle ; & je les ai poussées un peu plus loin que le tems, auquel il entre dans le signe de la *Balance*: c'est là précisément la Saison des grandes Affaires. Je n'ai pas encore arangé ce qui regarde le reste de l'Année ; parce que j'en ai été détourné par plusieurs occupations, qui n'ont rien de commun avec le Public. D'ailleurs, j'ai déjà insinué, que ce n'est ici qu'un Echantillon d'un grand nombre de Pronostics, que je prépa-

re

re pour les Années suivantes, si l'on veut bien me le permettre, & m'encourager à l'exécution d'un si grand dessein.

Ma premiere Prédiction n'est qu'une Bagatelle, & je ne la donne ici, que pour faire voir l'Ignorance des prétendus Astrologues, dans les choses qui les regardent directement eux-mêmes. Elle a pour objet *Partridge*, le Faiseur d'Almanacs. J'ai fait son Horoscope selon ma méthode particulière; & je trouve qu'il mourra infalliblement d'une Fièvre chaude le 29. de MARS, environ à onze heure de nuit. Je le prie d'y songer, & de mettre ordre à ses affaires.

Le Mois d'AVRIL sera remarquable par la mort de plusieurs personnes du premier rang. Le *Cardinal de Noailles* mourra le 4; & le 11. le *Prince des Asturies*, Fils du Roi *Philippe*. Le 14. un des premiers Pairs de ce Roiaume mourra à sa maison de Campagne. Le 19. l'Angleterre perdra un vieux Laïque, distingué par sa grande Erudition; & le 23. on verra mourir un fameux Banquier, demeurant dans la *Rue du Lombard*. J'en pourois nommer un plus grand

nombre de ce Pais, & d'autres, si je ne croiois pas ces fortes de cas particuliers peu intéressans pour le Lecteur. Pour ce qui regarde les affaires publiques, il y aura le 7. une Emeute dans le *Dauphiné*, causée par l'Oppression du Peuple; & cette Affaire ne sera pas apaisée de plusieurs mois.

Le 15. Il y aura une violente Tempête, sur les Côtes de France, qui regardent le Sud - Est. Elle détruira beaucoup de Vaisseaux dans les Ports mêmes.

Le 19. sera célèbre par la Révolte de tout un Roiaume, à l'exception d'une seule Ville; ce qui donnera un tour très-avantageux aux Affaires d'un des Princes Alliez.

Le Mois de **MAY** sera contre toutes les apparences fort stérile en grands événemens: il ne sera remarquable que par la mort du *Dauphin*, qui arrivera le 7. après une courte maladie, & de violentes douleurs, causées par une *Retention d'Urine*. Il meurt plus regreté par le *Roiaume*, que par la *Cour*.

Le 9. Un *Maréchal de France* se cassera la jambe, en tombant de son Cheval.

val. Il m'a été impossible de découvrir s'il en mourra, ou non.

Le 11. On commencera un Siège de grande importance, qui attirera les yeux de toute l'Europe. Je n'en prédrai point les particularitez. Plusieurs Raisons, qu'on devinera aisément, m'obligent à ne pas m'étendre beaucoup sur des Affaires, qui touchent de si près les Hauts-Alliez, & par conséquent ce Roiaume.

Le 15. On recevra la Nouvelle d'un Evénement le plus surprenant, & le moins attendu, qu'on puisse s'imaginer.

Le 16. Trois grandes Dames de ce Roiaume se trouveront enceintes contre leur attente, à la grande satisfaction de leurs Epoux.

Le 23. Un fameux Bouffon de la Comédie mourra d'une Mort comique, très-bien assortie à sa Profession.

JUIN. Ce Mois sera illustre par la Déroute de certains Enthousiastes ridicules, connus sous le nom de *Petits Prophètes*. Elle sera causée, par l'arrivée du Tems où leurs Prédications devroient être vérifiées, & par la découverte de leur Sottise, ou de leur Fourberie. C'est

une chose admirable, qu'il y ait des Im-
posteurs assez extravagans, pour pré-
dire des choses, qui doivent arriver en
peu de tems, & pour s'exposer à être
sifflés par tout le monde, dans l'espace
de quelques mois. Ces gens là, sont moins
prudens encore, que les Faiseurs d'Al-
manacs, qui ont la finesse de s'enveloper
d'épaisses ténèbres, & de ne parler
que par Enigmes, en laissant au Lec-
teur le soin de l'Interprétation.

Le premier de ce Mois, un Général
François sera tué d'un coup de Canon
tiré à tout hazard.

Le 6. il y aura dans un des Faux-
bourgs de *Paris* un grand Incendie, qui
consumera plus de mille Maisons, &
qu'on pourra considerer comme l'avant-
coureur d'une Nouvelle qui étonnera
toute l'Europe, vers la fin du mois sui-
vant.

Le 10. il se donnera une grande Ba-
taille, qui commencera à quatre heu-
res après diner, & durera jusqu'à 9.
heures du soir, avec beaucoup d'opinia-
treté, sans que la fin en soit fort déci-
sive pour toute la Guerre. Pour les
Raisons déjà dites, je ne nommerai pas
l'Endroit qui sera le Champ de Bataille;
mais,

mais je dirai que, de côté & d'autre, ceux qui commanderont l'Aile gauche, feront tuez. Je vois des feux de joye, & j'entends des coups de canon, qui annoncent une Victoire.

Le 14. Il se répandra un faux bruit de la mort du *Roi de France*.

Le 20. Le *Cardinal Porto-Carrero* finira ses jours par une Dissenterie; non sans soupçon d'être empoisonné: mais, on trouvera, que tout ce qu'on aura débité de son Dessein, de prendre le Parti du *Roi Charles* est absolument faux.

JUILLET. Le 6. de ce Mois, un certain Général recouvrera, par une Action des plus glorieuses, la Réputation qu'il avoit perduë par quelques mauvais succès.

Le 12. Un Chef d'Armée mourra Prisonnier parmi ses Ennemis.

Le 14. On découvrira le Dessein infame d'un Jésuite François, d'empoisonner un Général étranger; &, quand il sera appliqué à la Question, il déclarera les choses les plus surprenantes.

En un mot, ce Mois sera fécond en grands Evénemens, dont il ne m'est pas permis de détailler toutes les particularitez.

Dans le Roiaume, un vieux Sénateur de grande Réputation mourra à sa Maison de Campagne, exténué par l'âge, & par les maladies.

Mais, ce qui doit rendre ce Mois à jamais fameux, c'est la Mort du Roi de France, *Louis quatorze*, qui finira sa vie à *Marli*, le 26, environ à six heures du soir, après une Maladie d'une Semaine. Ce sera, selon tout ce que j'en puis découvrir, d'une *Goutte remontée*, suivie d'un *Flux de Sang*. Trois jours après, *M. de Chamillard* suivra son Maître, en mourant d'Apoplexie.

Dans le même Mois, un Ambassadeur mourra à *Londres*; mais, je n'en saurois dire précisément le jour.

A. O. U. T. Les Affaires de France paroîtront pendant quelque tems ne pas souffrir la moindre altération, sous le Règne du *Duc de Bourgogne*; mais, le Génie, qui animoit toute la machine, étant disparu, elles seront sujettes à des Révolutions extraordinaires l'Année suivante. Jusqu'ici le jeune Roi laisse à peu près tout sur le même pied, dans le Ministère, & dans les Troupes; mais, les

Libelles & les Satyres, qui se répandent contre son Grand-Pere, & qui volent pour ainsi dire, autour de son Palais même, mortifient cruellement le nouveau Monarque.

Je vois un Courier fort pressé, & les yeux pleins de vivacité & de joye, arriver au point du jour le 28. de ce Mois, aiant fait un Voiage prodigieux, par Mer & par Terre, en trois jours de tems. Vers le soir j'entends les Cloches, & les coups de Canon; les illuminations, & les feux de joye, font paroître la Ville en feu.

Un jeune Admiral, d'une très-noble extraction, acquiert ce même Mois une Gloire immortelle, par une Action des plus héroïques.

Les Affaires de Pologne sont entièrement réglées. *Auguste* renonce à ses Prétentions, qu'il avoit voulu pendant quelque tems faire valoir de nouveau. *Stanislas* est paisible Possesseur de la Couronne, & le Roi de Suede se déclare pour l'Empereur.

Je ne saurois passer sous silence un Accident particulier, qui doit arriver dans ce Mois à Londres; c'est qu'à la Foire de *St. Barthelemy*, un grand dé-

fastre sera causé par la chute d'une Tente.

SEPTEMBRE. Ce Mois commencera par une Gelée, extraordinaire dans cette saison : elle durera près de 12. jours.

Après que le Pape aura languï longtemps, le Mois passé, les enflures de ses jambes créveront, la Gangrene s'y mettra, & il finira ses jours le 11. Trois semaines après sa mort, il sera succédé, par le moien des Brigues les plus violentes, par un Cardinal de la Faction Impériale, né en Toscane, & âgé à présent de 61. ans.

L'Armée des François se tient à présent entierement sur la défensive, & elle se retranche jusqu'aux dents. Le jeune Roi envoie des ouvertures pour la Paix, par le moien du Duc de Mantouïe; mais, comme c'est-là une Affaire d'Etat, qui touche de près notre Gouvernement, je n'en dirai pas d'avantage.

Je n'ajouterai encore qu'une Prédiction, en termes mistéricux. Elle est comprise dans ce Passage de Virgile :

*Alter erit tum Tiphys, & altera qua
vehat Argo
Delectos Heroas.*

Le 25. de ce Mois, tout le monde verra cette Prédiction, parfaitement accomplie.

Je n'ai pas poussé plus loin mes Calculs pour l'Année présente. Je ne prétends pas, que ce soient-là, tous les grands Evénemens, que nous verrons; mais, je prétends que ceux, dont je viens de parler, arriveront infailliblement. Peut-être m'accusera-t-on encore, malgré les raisons que j'ai alléguées avant que d'en venir à mes Pronostics, de ne m'être pas plus étendu sur nos Affaires Domestiques, & sur le Succès de nos Armes. Je conviens que j'étois le Maître de donner là-dessus des Lumières fort sûres; mais, notre Ministère éclairé, ne trouve pas à propos, qu'on entre dans les Misteres d'Etat; & je ne suis pas homme à lui donner le moindre mécontentement.

Tout ce que j'ose prendre la hardiesse de dire, c'est que cette Campagne sera très-glorieuse pour les Alliez, & que

que les Forces Britanniques par Mer , & par Terre , auront une bonne part dans les Lauriers, dont la Victoire couronnera la grande Alliance ; que la Reine *Anne* continuera de vivre en santé , & en prospérité ; & qu'il n'arrivera aucun desastre aux premieres tetes du Roiaume.

Pour ce qui concerne les Evénemens dont j'ai fait mention , le Public verra par leur Accomplissement , si je dois être mis de niveau avec les Astrologues ordinaires , qui , par leur pitoiable Jargon , & par certaines *Figures* tracées à tout hazard , se sont trop long-tems jouez de la Crédulité du Vulgaire. Mais , il ne faut pas mépriser un habile & sage Médecin , parce qu'il y a des Charlatans dans le Monde.

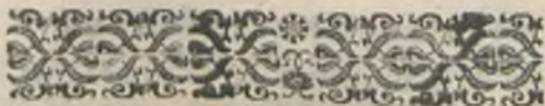
Peut-être croira-t-on , que je ne songe ici qu'à me divertir , aux depends des Sots ; mais , on me fera tort. J'ai quelque espece de Réputation dans le Monde , que je ne hazarderois pas volontiers , uniquement pour satisfaire à un caprice de cette nature. J'ose me flatter encore , que tout homme sensé , qui lira cet Ecrit , n'aura garde de le confondre avec les miserables Brochures ,
qui

qui font les Délices du petit Peuple. Heureusement pour moi, je suis au-dessus du sort de ces misérables Ecrivains, qui sont obligés d'insulter le Bon-Sens, pour se procurer de quoi vivre. Ma Fortune fait que je n'ai pas besoin d'un gain si mince, & mon naturel me le fait mépriser.

Que des gens éclairés ne condamnent pas, avec trop de précipitation, cet Essai, destiné à rendre son ancienne Réputation à un Art, qui n'est tombé en disgrâce, que par l'Ignorance, & par la Fourberie, de ceux qui le professent. Un court espace de tems décidera, si je me suis trompé moi-même, ou si j'ai voulu tromper les autres; & ce n'est pas, ce me semble, exiger quelque chose de fort déraisonnable, que de prier le Public de vouloir bien suspendre son Jugement, pendant un petit nombre de Mois.

Autrefois, je me suis vu confondu avec les habiles gens, qui méprisent toutes les Prédications fondées sur les Etoiles; & j'étois encore de leur Opinion l'An 1686. quand un Homme de Qualité me fit voir dans son *Album* une Déclaration du très-éclairé Astronome le
Ca-

Capitaine H. . ., par laquelle ce grand Homme affuroit , qu'il ne croiroit jamais rien des Influences des Astres , s'il n'arrivoit pas en Angleterre une très-célèbre Révolution l'An 1688. Depuis l'Accomplissement de ces Pronostics , je me suis tiré de mon Erreur : & , après une Etude assidue de dix-huit ans , j'ai trouvé la véritable Méthode de parvenir à cette Science ; & , par-là , je me crois païé avec usure d'une Application si longue , & si pénible. Pour n'arrêter pas le Lecteur plus long-tems , je finirai , en l'assurant , que les Prédicions , que j'ai dessein de lui communiquer , pour les Années suivantes , comprendront les principales Affaires de toute l'Europe ; & , si l'on ne me veut pas permettre de les rendre publiques dans ma Patrie , j'appellerai de cette rude Sentence au Monde Savant , en les donnant en Latin , & en les faisant imprimer en Hollande.



L'ACCOMPLISSEMENT

de la premiere Prédiction

DE M. BICKERSTAF;

ou

Lettre à une Personne de Qualité,

contenant la

RELATION CIRCONSTANCIE'E

de la Mort de

M. P A R T R I G E,

Faiseur d'Almanacs,

arrivée le 29 Mars 1708.

MILORD,

***** Our obéir aux Commande-
* * * mens de Votre Grandeur,
* P * aussi bien que pour satisfaire
***** ma propre Curiosité, je me
suis constamment informé ces jours pas-
sez

sez de la situation, où se trouvoit M. *Partridge Faiseur d'Almanacs*, qui, selon les Prédications de M. *Bickerstuf*, publiées il y a un mois, devoit mourir d'une Fievre chaude le 29. environ à 11. heures de nuit. Je l'avois vu quelquefois, pendant que j'étois employé dans les Affaires; parce que toutes les années, il me faisoit présent de son Almanac, dans l'Esperance d'une petite gratification, selon sa conduite ordinaire avec les gens, qui étoient dans les Emplois. Je le rencontrai par hazard deux ou trois fois, dix jours à peu près avant sa mort; & j'observai qu'il tomboit extrêmement, quoique, à ce que j'appris alors, ses amis ne le crussent pas en danger. Ce n'est que depuis trois jours, que se trouvant fort mal, il s'est retiré dans sa chambre. On l'a mis au lit; & on a fait venir le Médecin, & l'Apoticaire, pour lui ordonner des remèdes. Sur cette Nouvelle, j'ai envoyé, deux ou trois fois par jour, un Laquais chez lui, pour m'informer de sa santé; & hier, environ à quatre heures après midi, on m'apprit, qu'il étoit abandonné des Médecins. Là-dessus, poussé par la pitié, & sur-tout par la Curiosité, je

je pris la résolution de l'aller voir. Il me reconnut parfaitement bien, parut surpris de ma condescendance, & n'en témoigna sa gratitude, autant que sa foiblesse pouvoit le lui permettre. Ceux, qui étoient autour de son lit, me dirent, qu'il avoit été en délire quelque tems auparavant; mais, il étoit alors dans son Bon-Sens, s'il le fut jamais, & il avoit la parole libre & forte. Après lui avoir exprimé mon chagrin de le voir dans un si triste état, & dit plusieurs autres choses obligantes, je le priai de me dire naturellement, si les Prédications, que M. *Bickerstaf* avoit publiées touchant sa mort, n'avoient pas opéré sur son Imagination avec trop de force? Il m'avoüa, qu'il les avoit eues fort souvent dans l'esprit, sans en être extrêmement effraïé; mais, qu'il y avoit quinze jours, qu'elles avoient commencé à faire de profondes impressions sur son cerveau, qu'elles s'en étoient entièrement emparées; & qu'il croyoit, que c'étoit-là effectivement la véritable Cause de sa Maladie. *Je suis très-persuadé, pourtant, continua-t-il, que M. Bickerstaf n'a parlé que par Conjecture, & qu'il ne fait pas mieux ce qui doit arriver*
dans

dans le Cours de cette Année, que moi-même. Je lui dis, que son Discours me surprenoit, & que je serois ravi que sa fanté lui permit de me communiquer les Raïsons, qui le convainquoient de l'Ignorance de M. Bickerstaf. Helas! Monsieur, me répondit-il, je ne suis qu'un pauvre Idiot, élevé dans le Mé-tier le plus bas; mais, j'ai assez de bons-sens, pour savoir, que toutes les Prétentions des Astrologues sur l'Avenir, ne sont que des Chimères. La raison en est évidente; toutes les personnes éclairées, & savantes, qui sont seules capables de connoître le fort & le foible de cette Science, s'accordent unanimement à la mépriser, & à la tourner en ridicule. Il n'y a que l'ignorant Vulgaire, qui y donne; & cela, sur la Foi de Gens comme moi, & mes Camarades, trop ignorans pour savoir bien lire, & écrire.*

Je lui demandai là-dessus, s'il n'avoit jamais tiré son propre Horoscope, pour voir s'il s'accorderoit avec le Pronostic de M. Bickerstaf. Monsieur, Monsieur, me repliqua-t-il, en secouant la tête;

* Il avoit été Savetier.

tête ; il ne s'agit pas de railler à présent , mais de me repentir de ces petites Fourberies , comme je le fais du fond de mon ame.

Ainsi donc , repliquai - je , ces Observations , & ces Prédications , que vous avez fait imprimer dans votre Almanac , ne servoient qu'à duper le sot Peuple. S'il n'en étoit ainsi , repartit-il , j'en serois moins coupable devant Dieu , & devant les Hommes. Nous avons une Méthode generale pour toutes ces choses. A l'égard de notre maniere de prédire le Temps , nous en laissons le soin aux Imprimeurs , qui ne font que copier à tout hasard quelques vieux Almanacs. Les Prédications d'une autre nature étoient de ma propre Invention , & ne tendoient qu'à faire vendre mon pauvre Calandrier. Je n'avois pas d'autre moien de gagner du pain , pour moi , & pour ma Femme ; car , c'est un Métier bien maigre , que celui de rappetasser de vieux Souliers. Helas ! ajouta - il en soupirant , heureux encore ! si mes Remedes n'ont pas fait plus de mal aux Hommes , que mes Pronostics. Il est vrai que j'avois hérité quelques bonnes Recettes de ma Grand-Mere , & que j'ai eu soin
que

que , dans mes propres Compositions , il n'entrât aucun Ingrédient dangereux.

J'eus encore avec lui quelques autres Discours , dont je ne me souviens pas. Le mal n'est pas grand , & peut-être mon Recit ennuie - t - il déjà votre Grandeur. J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire , que dans son Lit de Mort , il s'est déclaré *Non conformiste* , & qu'il avoit un Ministre fanatique pour Consolateur & pour Guide spirituel.

Après une demi - heure de Conversation , je pris congé de lui , à moitié étouffé par l'air renfermé de sa petite chambre. Persuadé , qu'il n'en avoit pas pour long-tems , j'entrai dans un petit Caffé près de là , après avoir laissé chez le Malade un Laquais , avec ordre de me venir avertir de l'instant de sa Mort , le plus exactement qu'il seroit possible. Il m'en vint apporter la nouvelle , deux heures après : & , tirant ma Montre , je vis , qu'il étoit à peu près sept heures & cinq minutes ; ce qui fait voir clairement , que M. *Bickerst* s'est trompé dans son calcul de quatre heures. En récompense , sa Prédiction est fort exacte , par rapport aux autres Circonstances de cette Mort.

La question est, s'il n'a pas été la *Cause* de cet Evénement, aussi bien que le *Prophète*. Quoiqu'il en soit, la chose est assez extraordinaire, soit qu'elle soit un effet du Hazard, ou de la Force d'Imagination du pauvre *Partrige*: &, quoique je sois des plus incredules sur ces sortes de matières, j'attends avec impatience la Réüilite de la seconde Prédiction de notre Astrologue. Elle nous annonce, que le *Cardinal de Noailles* doit mourir le 4. d'Avril; &, si ce Pronostic est vérifié aussi exactement que l'a été celui qui concernoit *Partrige*, je vous avoué que j'en ferai dans une grande surprise, & que je serai très-porté à attendre l'Accomplissement de toutes ses autres Prophéties.



Z. BIBLIOTEKI
SEMINARIUM
WARSZAWSKIE



JUSTIFICATION

DE

M. BICKERSTAF, *Ecuier*,

contre ce qui lui a été objecté par

MR. P A R T R I G E

dans son ALMANAC pour l'Année
courante 1709;

Par le dit

ISAAC BICKERSTAF, *Ecuier*.



Partridge a trouvé bon, il y
a quelque tems, de me trai-
ter de la maniere du monde
la plus rude, dans l'Ecrit,
qu'il appelle son *Almanac pour l'Année
présente*. Un pareil Procédé ne con-
vient en aucune maniere à des Gens de
Lettres, & ne contribue rien à la dé-
cou-

couverte de la Vérité, qui doit être le grand But de toutes les Disputes des Savans.

Il me semble, qu'un homme de l'éducation de M. *Partridge*, devrait songer un peu à polir son stile, & ne point donner à un homme, dont tout le crime consiste à différer de lui, dans un point de pure spéculation, les noms odieux de *fou*, de *faquin*, & d'*impudent*. J'en appelle au Monde savant, & je lui demande, si, dans mes Prédications de l'Année passée, je l'ai traité d'une manière à m'attirer de pareils *Epithètes*. Les Philosophes ont eu des Disputes dans tous les Siecles; mais, les plus polis d'entr'eux, ont toujours disputé en vrais Philosophes. La fougue, & les *maniere barangeres*, dans la Controverse, ne font rien à la question, & ne font tout au plus qu'un aveu tacite, qu'on se défie de la bonté de sa cause.

Ce qui me touche le plus dans cette affaire, ce n'est pas ma propre Réputation, c'est le Bien général de la République des Lettres, que le Sieur *Partridge* a blessée à travers mon flanc. Si des gens, qui travaillent pour le bien public, doivent être traités d'une manière

si indigne, comment peut-on espérer, que les Sciences les plus utiles, fassent jamais des progrès considérables?

M. Partridge auroit certainement honte de sa Conduite peu généreuse à mon égard, s'il savoit ce qu'en pensent les Universitez étrangères; mais, je m'intéresse trop à la Réputation d'un si illustre Compatriote, pour rendre public tout ce que je fais là-dessus. Cet Esprit d'Envie & d'Orgueil, qui suffoque en leur naissance tant de beaux Génies, qui sans elle s'élèveroient dans notre País, n'est pas encore extrêmement en vogue parmi les Savans étrangers; & la nécessité de faire mon Apologie, m'excusera, si j'ose déclarer ici au Lecteur, que j'ai reçu plus de cent Lettres de félicitation sur mon *Essay Astrologique*, de différentes Parties de l'Europe, jusqu'à la *Moscovie* inclusivement. J'ai même lieu de croire, qu'aux *Bureaux*, on en a retenu, & ouvert, un bon nombre d'autres. J'avoue que l'*Inquisition de Lisbonne* a trouvé à propos de brûler mes Prédications, & de condamner d'*Hérésie* l'Auteur, & les Lecteurs. Mais, j'espère, qu'on voudra bien s'en prendre au triste état où les Bel-
les

les Lettres sont réduites dans ce Roiaume. J'ose dire même, avec tout le profond Respect qu'on doit aux Têtes Couronnées, que *Sa Majesté Portugaise* auroit bien fait d'employer son Autorité, en faveur d'un Savant de quelque naissance, Sujet d'une Souveraine, avec laquelle ce Prince est si étroitement allié. En recompense, les autres Roiaumes & Républiques de l'Europe, m'ont comblé d'Eloges; &, si je voulois faire imprimer les Lettres Latines, que j'ai reçues des Pais étrangers, sur le sujet en question, elles feroient un volume dans les formes, propre à détruire absolument tout ce qui peut m'être objecté par M. Partrige, & par ses complices les *Inquisiteurs Portugais*, qui sont les seuls Antagonistes, pour le dire en passant, que mes Prédications se soient jusqu'ici attirées. Mais, le Sujet est trop délicat, & trop scabreux, pour rendre public les sentimens, qu'ont là-dessus mes *illustres Correspondans*. J'espère pourtant, qu'ils ne trouveront pas mauvais, que, pour me défendre contre mes Adversaires, je copie ici quelques Passages de leurs Lettres. Le très-Docte M. *Leibnitz* m'adresse ainsi sa troisième Let-

tre, *Illustrissimo Bickerstaffio Astrologie Inlauratori; &c.* M. le Clerc, en citant mes Prédiction, dans un Traité qu'il a mis au jour l'an passé, a la bonté de dire, *Ita nuper Bickerstaffius, magnum illud Angliæ Sidus, &c.* Un autre Professeur, d'une grande Réputation, se fert de ces termes en parlant de moi: *Bickerstaffius, nobillis Anglus, Astrologorum hujusce seculi Princeps.* Et le *Signor Magliabecchi*, Bibliothécaire du *Grand Duc*, m'a écrit une grande Epitre toute remplie de Complimens & d'Eloges. Il est vrai, qu'un fameux Savant d'*Utrecht*, Professeur en Astronomie, semble différer de moi dans un point; mais, il s'exprime avec toute la Modestie, qui est naturelle à un vrai Philosophe: *Pace tanti Viri dixerim: &* page 55. il paroît rejeter toute la faute sur l'Imprimeur, en quoi il a raison: *vel forsan Error Typographi, cum alioquin Bickerstaffius Vir doctissimus, &c.*

Si M. Partridge avoit suivi cet exemple, il m'auroit épargné la peine de faire mon Apologie d'une maniere si publique. Je puis dire, sans vanité, que je suis l'homme du monde le plus prêt à reconnoître mes Méprises, & le plus

plus reconnoissant envers ceux qui me les découvrent, quand on s'y prend d'une maniere honnête. Mais, il semble que le fameux M. *Partrige*, au lieu d'être charmé des progrès de son Art, regarde tous ceux, qui veulent y contribuer, comme des Usurpateurs. Il est vrai, qu'il a été assez prudent, pour ne rien objecter contre mes Prédications, si l'on en excepte le seul Article qui le regarde. Mais, pour faire voir dans quel Aveuglement l'Esprit de Partialité jette ceux qui en sont possédés, je proteste ici solennellement, qu'il est le seul homme au monde, qui soit entré là-dessus en dispute avec moi. Cette seule Considération suffit, ce me semble, pour énerver toutes ses Preuves.

Je n'ai jamais pu découvrir que deux Objections, qui ont été faites contre mes Prédications de l'An passé. La première est d'un François, qui trouve bon d'avertir le public, de ce que le *Cardinal de Noailles* est encore en vie, nonobstant le prétendu Pronostic de M. *Bickerstaf*: mais, je laisse à juger au Lecteur benévole & impartial, si un François, un Papiste, & un *Ennemi*, doit être cru dans sa propre Cause, aux dépens d'un

Protestant Anglois, qui est du Parti du Gouvernement.

La seconde Objection est le triste Sujet de la présente Dispute. Elle roule sur un Article de mes Prédications, selon lequel M. Partridge devoit mourir le 29. de Mars 1708. Il a le front de soutenir dans son Almanac pour l'Année présente, que ce Pronostic est absolument faux; & il le soutient, comme je l'ai déjà dit, de cette maniere rude & brutale, qui sied si mal à une personne de quelque naissance. Il déclare ouvertement dans le susdit Ouvrage, *que non seulement il est en vie à présent; mais qu'il l'étoit encore, le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour sa Mort.* Voilà précisément l'état de la Question; & j'ai résolu de la traiter, avec toute la brieveté, toute la clarté, & toute la tranquillité possible. Je suis persuadé, que cette Dispute s'attirera l'attention de toute l'Angleterre, & même de toute l'Europe: les Savans de chaque Nation ne manqueront point sans doute de prendre parti, & de se déclarer pour ce qui leur paroitra le plus vraisemblable, & le plus solide.

Sans entrer ici dans un examen critique

que de l'heure précise de la mort du Sieur Partrige, je me contenterai de prouver, qu'il n'est pas *au nombre des vivans*, & de le faire voir par l'Autorité d'un prodigieux nombre de Témoins irréprochables. Plus de mille personnes de naissance, qui ont acheté son Almanac, uniquement pour y voir les Invectives qu'il vomit contre moi, s'écrient à chaque ligne, en levant les yeux au Ciel, & en crevant, moitié de rire, & moitié de dépit, *qu'ils sont persuadés, que jamais homme vivant n'écrivit de pareilles Fadaïses.* Je suis convaincu même, que personne au monde, qui soit au fait, puisse en parler autrement. Par conséquent, M. Partrige, pressé par un *Dilennne formidable*, doit, ou défavouer son Almanac, ou bien convenir, qu'il n'est pas un *homme vivant.*

Je veux bien croire, qu'une certaine Figure inanimée, se donne les airs de courir les rues sous le Nom de *Partrige*: mais, *I. Bickerstaf* ne s'en croit pas responsable; & il soutient que la dite Figure n'a pas eu le moindre droit d'étriller le pauvre Garçon, qui crioit, en passant par devant lui, *La véritable & ex-*

acte Relation de la Mort du Docteur Partridge.

D'ailleurs, M. Partridge se mêle de dire la bonne Avanture, & de faire retrouver les Hardes volées. Or, tout son voisinage assure, qu'il le fait par le moien du Diable, & des malins Esprits, qu'on ne fauroit fréquenter, de l'aveu de tous les gens éclairés, que lorsqu'on n'est plus en vie.

En troisieme lieu, je prétends prouver sa Mort par son Almanac même, & par ce même Passage, qui sert à nous faire croire qu'il vit encore. Il dit, *qu'il n'est pas seulement en vie à présent; mais qu'il l'étoit encore, le même 29. de Mars, que j'avois fixé pour sa mort.* Par là, il fait entendre évidemment, qu'un homme peut être en vie à l'heure qu'il est, quoi qu'il ait été mort, il y a douze mois. Et voilà précisément ce qu'il y a de Sophistique dans cette Proposition. Il n'ose pas assurer, *qu'il a été en vie depuis le 29. de Mars*: il déclare seulement, *qu'il vit à présent, & qu'il vivoit ce jour-là.* La dernière partie de sa Déclaration est hors de conteste; car, il ne mourut que le soir, comme il paroît par une *Relation de son*
 Dé-

Décès dans une Lettre à un Lord. S'il a vécu depuis ce tems-là, c'est ce que je laisse à décider au Public. En vérité, ce sont-là de pures Chicanes, & j'ai honte de m'y arrêter.

En quatrieme lieu, j'en appelle à M. *Partridge* lui-même, & je lui demande s'il est probable, que j'aie été assez imprudent pour commencer mes Prédicions par la seule Fausseté, qu'on leur ait reprochée jusqu'ici? Est-il vraisemblable, que je me sois trompé, par rapport à un Evénement, qui devoit arriver, pour ainsi dire, sous mes yeux, & par raport auquel il m'étoit infiniment plus aisé d'être exact, qu'à l'égard de tout le reste? Est-il naturel, que, presque de propos délibéré, j'aie voulu donner un tel Avantage sur moi à un Homme de l'Esprit & de l'Erudition de M. *Partridge*, qui, s'il lui avoit été possible de faire encore quelque'autre Objection contre mes Pronostics, ne m'auroit certainement pas épargné?

Je saisis ici l'occasion de réfuter l'Auteur de la *Relation de la Mort de M. Partridge*, dans une Lettre à un Lord. Il s'est donné les airs de m'accuser de m'être

trompé, à l'égard de cet Evénement, de quatre heures entieres. J'avoué que cette Critique, avancée d'un air de triomphe, par un Auteur *grave, & judiciaire*, touchant une Matière, qui me touche de si près, m'a mortifié de la maniere la plus cruelle. J'étois hors de la Ville, lors de cette Mort, & j'étois si convaincu de la justesse de mon Calcul, que je ne daignois pas seulement y penser un moment. Cependant, plusieurs de mes Amis, qui, pour satisfaire leur Curiosité, n'ont rien négligé pour en être instruits à fond, m'ont assuré que je ne me suis mépris que d'une petite demi-heure. S'il m'est permis de parler naturellement, il me semble que cette Méprise n'est pas d'une nature, à m'attirer des Censures si pleines de Vivacité & d'Amertume. Cet Auteur me permettra de lui dire, qu'une autrefois il ne feroit pas mal d'avoir plus d'égard pour sa propre Réputation, en ménageant d'avantage celle de son Prochain. Je suis bien heureux, que dans mes Prédications il n'y ait pas d'autres Erreurs de Calcul. S'il y en avoit, il est à présumer que ce Critique *bilieux*

me

me les reprocheroit du même ton cavalier.

J'ai vu encore des Gens, qui font une autre Objection contre la vérité de la Mort de M. Partridge; mais ils ne la proposent, que d'une manière timide. Ils s'imaginent, qu'il doit être encore en vie, parce qu'il continue à faire des Almanacs. Mais, il faut faire peu de réflexion sur ce qui se passe sous nos yeux, pour proposer une pareille Difficulté. C'est un Privilège très-commun à tous les Faiseurs d'Almanacs. *Gadbury, Robin, Dove, & Wing*, ne publient-ils pas tous les Ans leurs Almanacs, quoi qu'ils aient été déjà morts, avant la Révolution *. Voici la Raison véritable d'un Phenomène, qui paroît d'abord surprenant. Tous les Auteurs peuvent vivre après leur Mort, excepté uniquement les Auteurs des Almanacs. Leurs Ouvrages ne roulent que sur les minutes, à mesure qu'elles passent; & ils de-

* La même chose arrive aussi en *Hollande*, où tous les ans on voit éclore des Almanacs sous le nom d'*Antonio Magino*; & l'on dit qu'il y a déjà cent ans, que ce Nom y brille.

deviennent absolument inutiles, quand l'Année est finie. Pour les en dédommager, le *Tems*, dont ces Messieurs sont les Registres vivans, leur accorde la Prérrogative de continuer leurs *Journaux*, après leur mort.

J'aurois épargné au Public, & à moi-même, cette Apologie, si plusieurs Personnes ne s'étoient servies de mon Nom, sans que j'aie jamais eu la moindre intention de le leur prêter. Il y a un homme, par exemple, qui m'a voulu faire adopter malgré moi, depuis peu, un bon nombre de fades Prédications, dont je ne fus jamais le Pere. A lui parler franchement, ce ne sont pas là des choses à servir de Plaifanterie, & de simple Amusement. Elles sont très-sérieuses; & j'avoué même, que j'ai été touché au vif, quand j'ai vû mes Prédications, qui m'ont coûté tant de travail & de veilles, criées dans les Rués, & être débitées indifféremment au Peuple; au lieu que je ne les avois destinées qu'à la réflexion des Personnes les plus graves. Cette espèce de *Prostitution*, a tellement prévenu le Public d'abord, que plusieurs de mes A-

li'up 216 40' 35 ; 2000. M. oinetan. li mon el mis.
 Allid y moi se sup, enctas d'is y

mis ont été assez mal avisez, pour me demander très-sérieusement, si mon unique But n'avoit pas été de badiner avec mes Lecteurs? Je me contentai de leur répondre froidement, que *l'Événement les en instruiroit*. Certainement, je leur en aurois voulu du mal, si je n'avois pas su, que c'est le grand talent de notre Siècle, & de notre Nation, de tourner en ridicule les choses du plus grand poids.

Lorsque la fin avoit vérifié toutes mes Prédications, voilà l'Almanac de *Partrige*, qui ne semble sortir de la Presse, que pour me disputer l'Article de la Mort de son Auteur; &, par-là, j'ai le Sort de certains Héros de Roman, qui étoient obligez de tuer deux fois de suite leurs Ennemis ressuscitez par des Enchanteurs.

Si le Sieur *Partrige* a été assez habile, pour se rendre un pareil Service à lui-même, grand bien lui fasse: mon Pronostic n'en est pas moins véritable. Je crois avoir prouvé par des Démonstrations en forme, qu'il est mort une demi-heure avant le tems, que j'avois fixé pour son Décès; ce
qui

286 JUSTIFICATION, &c.

qui défabusera le Public, de ce qui lui a été débité effrontement par l'Auteur de la Lettre à *un Lord*, qui ne prétend que je me suis trompé de quatre heures, que pour me décréditer, en m'accusant d'une Erreur si grossiere.

F I N.



T A.



T A B L E
D E S
M A T I E R E S
D U T O M E S E C O N D .



DISSERTATION *en forme de Lettre*
sur L'OPERATION MECHANIQUE
de L'ESPRIT.

L'Auteur est embarrassé du choix
d'un Titre : il prend celui qui
est le plus en vogue , sçavoir , *Lettre à un*
Ami : p. 1. 2

Excuses modernes propres à obtenir grace
pour les fautes de Methode , & de Stile. 3. 4

SECTION I. Fantaisie de *Mahomet* de
vouloir être porté au Ciel par un Ane : elle est
imitée par un grand nombre de Chrétiens , sur-
tout dans la Grande-Bretagne. 5

Grandes Vertus de cet Animal , & sa relation
étroite avec l'homme. Son talent de porter son
Cavalier au Ciel est le véritable sujet de cette
Dissertation. 6

Au lieu d'*Ane* , & de *Cavalier* , l'Auteur trouve

ve à propos de se servir des termes Synonymes de *Docteur Illuminé*, & d'*Auditoire Fanatique*. 7

Une Teinture d'Anthoufiasme se distingue dans tous les Hommes, & dans toutes les Sciences, mais elle domine le plus dans les matieres de Religion. 8. 9

Définition & Division de l'Enthoufiasme. *ibid.*

L'Auteur ne s'attache qu'à l'Enthoufiasme Mécanique, & Artificiel. 10

L'Art devient souvent une seconde Nature; cette Maxime est confirmée par l'exemple des *têtes longues* parmi les anciens *Scythes*, & des *têtes rondes* si fameuses dans la Grande-Breagne. 11. 12. 13

Pour faciliter l'opération de cette sorte, il faut imposer silence aux Sens, & à la Raifon 14

Différence essentielle entre l'Esprit qui vient de dehors, & celui qui vient de dedans. 15
16

La méthode dont se fert utilement l'Assemblée pour contribuer à l'opération de l'Esprit en question. 17. 18. 19. 20

SECTION II. Différens Cultes adrefsez par les Hommes à un Etre souverainement bon, & à un Etre souverainement mauvais. 21

Ces deux Cultes distinguez exactement par les Païens, & confondus indignement par plusieurs Chrétiens. 22. 23

Vanité ridicule de plusieurs Chrétiens, qui croient la Divinité intéressée dans leurs actions les plus viles. 24. 25

Malheureuse perte du Plan général de toute l'Opération Mécanique de l'Esprit. *ibid.*

Grande utilité de certaines Calottes matelassées;

DES MATIERES. 289

lassées , propres à retenir au dedans du cerveau
les Vapeurs de l'Esprit. 26

Le cerveau est composé d'un grand nombre
de petits animaux dont les différentes morsures
produisent les différens tours d'Esprit 27. 28

Dans l'Opération de l'Esprit comme dans la
Musique , le Son est d'une plus grande efficace
que le Bon-Sens. 29

Une mémoire , chargée de Phrases Théologi-
ques , fait la partie essentielle de ce qu'on ap-
pelle *Lumière intérieure*. 30

L'Eloquence spirituelle extrêmement réhauf-
fée par une voix trainante , & par l'art de se
moucher , & rotter à propos. 31. 32.

L'Auteur promet un Essay sur la Déclama-
tion Spirituelle. *ibid.*

Grande Vertu du *Nasillonement* ; son origine
dérivée d'un Combat entre l'Esprit & la Chair.
33. 34. 35. 36

Comparaison entre la vertu du *Nasillonement* ,
& l'Empire des *Perfes*, acquis par *Darius*
Fils d'*Hystaspe*. 37

Les *Vaisseaux inspirez* comparez à des Lan-
ternes, qui plus elles sont illuminées en dedans,
plus elles sont sales par dehors. 38

Fanatisme dérivé des *Ogyes*, & des *Bacha-
nales* des Anciens *Egyptiens*. 39. *jusques* 44

L'Amour pour le Beau-Sexe est le centre du
Fanatisme ; la chose paroît évidemment dans
la conduite des Anciens Fanatiques & des In-
pirez modernes. 45. 46. 47. 48 49. 50

La BATAILLE des LIVRES donnée dans la
BIBLIOTHEQUE de St. JAMES. 51

Avertissement du Libraire, qui contient les
particularitez qui ont été l'origine de cette pie-
ce ; savoir une fameuse Dispute sur les An-
ciens & sur les Modernes , entre le Chevalier
Tem.

Temple & le Comte d'Oréry d'un côté, & Wotton & Bentley de l'autre. 52. 53. 54

Préface de l'Auteur. 55. 56

La Guerre & les Invasions, Filles du Besoin réel ou imaginaire; elles s'étendent la plupart du tems du Nord vers le Sud, de la Pauvreté vers la Richesse. 57. 58

Exemple tiré de la République des Chiens. 59

Les Modernes envoient une Ambassade aux Anciens, pour leur demander de céder la plus haute Colline du Parnasse, ou de permettre qu'elle soit mise de Niveau avec la Colline occupée par lesdits Modernes. 60. 61

Les Anciens le refusent, mais en récompense ils offrent aux Modernes leurs secours, pour élever la Colline la plus basse à la même hauteur que celle qu'ils possèdent. Cette proposition est rejetée par les Modernes. 62

La Guerre s'ensuit, on y répand des fleuves entiers d'Encre, chaque parti célèbre ses triomphes en se dressant des Trophées; ce que c'est que les Livres de Controverse. 63. 64. 65

Les Livres de Controverse sont hantez de certains esprits fort turbulens, quoique les Livres mêmes soient d'ordinaire enchainez dans les Bibliothèques. 66. 67. 68

Le mépris qu'on a fait d'un Conseil de l'Auteur pour les tenir en paix, cause une sanglante Bataille dans la Bibliothèque de St. James. 69

Le Docteur *Bentley* Bibliothécaire, ennemi juré des Anciens, réussit mal dans une entreprise qu'il a formée contre eux; sa haine en devient plus implacable. 70. 71

Les Modernes font la revue de leurs forces, se trouvent cinquante-mille Combatans, & fiers

DES MATIERES. 291

fiers de cette supériorité, ils maltraitent les Anciens de paroles. 72. 73. 74

Temple découvre leurs brigues à ses bons amis les Anciens. 75

Épifode : Dispute entre une Araignée & une Abeille sur la supériorité du mérite. 76. *jusques*

82

Esopo fait une Harangue, pour appliquer ces deux plaidoiers à l'affaire en question. 83. 84.

85. 86

Les deux Armées se rangent en bataille. Les Modernes ont bien de la peine à s'accorder sur le choix de leurs Commandans; ils en conviennent à la fin, les noms de leurs Généraux. 87.

88. 89. 90

Les Chefs des Anciens. 91

Jupiter assemble le Conseil des Dieux, consulte *Livres* des Destinées, & fait descendre sur la Terre les Génies Exécuteurs de ses Ordres. 92. 93

Momus Protecteur des Modernes vole vers le Palais de la Déesse *Critique*. Description de cette Divinité, de son Palais, & de ses Courtisans; Harangue de *Momus*, pour animer la Déesse à la défense des Modernes. 94. 95. 96. 97

Elle vole vers la Bibliothèque de St. James, & en chemin faisant elle répand par tout ses malignes influences, & sur son fils *Wotton*, qu'elle encourage au combat. 98. 99. 100

Description de la Bataille; *Paracelse* combat *Gulien*; *Aristote* lançant son javelot à *Bacon*, le manque, & tue *Des-Cartes*. 101. 102

Homère jette par terre *Gondibert*, tue *Dentam*, *Westly*, *Perrault*, & *Fontenelles*. 103

Rencontre de *Virgile* & de *Dryden*, qui par ses flatteries apaise son ennemi & troque les
Ar-

Armes contre celles du Héros Ancien.	104.
	105. 106
Combat de <i>Lucain</i> , & de <i>Blackmore</i> ; de <i>Crech</i> , & de l'Ombre d' <i>Horace</i> .	107. 108. 109
De <i>Pindare</i> & de <i>Cornley</i> .	110. 111
Les Bataillons des Modernes commencent à chanceler. Entreprise de <i>Bentley</i> & de <i>Wotton</i> ; ils sont comparez à deux Chiens Domestiques, qui sortent ensemble pour trouver quelque Cha- rogne.	112. <i>jusques</i> 116
Les deux Compagnons se separent, <i>Bentley</i> se fait furtivement des Armes d' <i>Esopé</i> , & de <i>Pbalaris</i> .	117
<i>Wotton</i> attaque <i>Temple</i> en vain.	118. 119. 120
<i>Boyle</i> le poursuit, & le voiant joint à <i>Bentley</i> , il les perce tous deux du même Javelot.	121. <i>jusques</i> 125
REFLEXION sur un BALAY comparé à L'HOMME.	126. 127. 128. 129
PENSÉES détachées MORALES, & DI- VERTISSANTES.	130. <i>jusqu'à</i> 143.
ESSAY dans le Gout le plus Moderne, sur les FACULTEZ de L'ÂME, &c.	144. <i>jusqu'à</i> 157
DISSERTATION contre L'ABOLISSE- MENT du CHRISTIANISME en AN- GLETERRE	158
Imprudence qu'il y a à se déclarer contre les opinions généralement reçûes chez toute une nation.	159. 160
Elle n'empêche pas l'Auteur de dire son sen- timent sur le sujet dont il s'agit.	161
L'Auteur pose l'Etat de la Question; il dis- tingue entre Christianisme réel, & Christianis- me de nom; il est question du dernier, puis- qu'il y a déjà long-tems que l'autre n'est plus en vogue.	162. 163 Ob-

DES MATIERES. 293

Objection contre le Christianisme tirée de l'Intolérance. 164

Refutée. 165. 166

Objection contre le Christianisme tirée de la difficulté de certains Dogmes ; Refutation. 167. 168

Autre tirée de l'inutilité des Ecclésiastiques, du revenu desquels on pourroit entretenir deux cens Petits-Maitres : Réponse tirée de l'utilité des Prêtres pour donner à la Nation une Postérité vigoureuse. 169. 170

Objection tirée de la perte d'un des sept jours de la semaine, & de l'inutilité d'un grand nombre de Bâtimens nommez Eglises ; solution, 171. 172

Objection tirée de l'Esprit de faction animé par le Christianisme ; réponse. 173. 174

Objection tirée de l'absurdité de louer exprès certains gens pour brailler contre les Vices ; solution. 175. 176

Objection fondée sur les préjugés que le Christianisme nous donne par raport aux Vices, & aux Vertus ; refutée. 177. 178

Objection fondée sur ce que le Christianisme empêche l'union de tout le Corps Protestant ; solution. 179. 180. 181

Inconvéniens, qui suivroient l'Abolissement du Christianisme ; sans le Christianisme les Esprits-forts n'auroient pas dans les Ecclésiastiques un objet commode de mépris, & de raillerie. 182

Autre inconvénient ; l'Abolissement du Christianisme priveroit les Esprits-forts du seul sujet qui les rend grands hommes & beaux-esprits. 183

L'abolissement du Christianisme mettroit l'Eglise en danger. 184. 185

Ra-

Rameneroit les Anglois au Papisme, & seroit dangereux pour leur Constitution Politique. 186. 187. 188

Scandaliseroit les Alliez de la Nation, & même l'empêcheroit de faire une Alliance avec le grand Turc 189

Feroit baisser les Actions. 190

PROJET pour L'AVANCEMENT de la RELIGION & pour la REFORMATION des MOEURS. Espèce de Dédicace à la Comtesse de Berkeley. Caractère de cette Dame. 191. 192. 193

Stérilité de projets sur cette matiere. 194

Tableau Général des Vices qui se sont répandus, & qui sont montez au plus haut degré, dans la Gr. Bretagne, desorte qu'ils ont gagnés également toutes les Classes différentes du Peuple. 195. 196

Sentimens d'Irreligion, où les actions répondent exactement. 197

Défaut de délicatesse sur le véritable honneur, dans le beau-Sexe même. 198

Excès par raport au jeu, égal chez les deux Sexes. 199

Fraudes, corruption, trafic des Emplois. 200

Le Souverain est capable de remédier à tous ces excès. Son exemple ne suffit pas. 201

Il faut qu'il y ajoute des réglemens utiles, qu'il fasse considérer la Vertu comme la route des honneurs, & le Vice comme un obstacle invincible; il doit commencer par les Officiers de sa Maison. 202. 203. 204. 205

Usage qu'on pourroit tirer de certains Censeurs en titre d'office, qu'on obligeroit à parcourir tout le Roiaume. 206. 207

La reforme de la Capitale est propre à reformer tout le País. 208

DES MATIERES. 295

La reforme dans l'Armée ne diminueroit la bravoure, ni des Officiers, ni des Soldats. 209.

On pourroit déraciner l'Ivrognerie en empêchant les gens de qualité qui y donnent, de paroître devant le Souverain, & devant les Ministres. Il seroit bon d'agir de même avec les joueurs. 210.

Nécessité de reformer les Universtitez, & les séminaires de jeunes Jurisconsultes. 211. 212.

La Politesse, la bonne conduite du Clergé, & son Commerce avec les gens du Monde avanceroit beaucoup la reforme générale. 213. 214.

Comme aussi le bon choix des Commissaires, ou des Juges de Paix. *jusqu'à 220* 221. 222.

Nécessité de reformer le Théâtre, qui encourage les crimes, loin de les montrer de leur côté ridicule. 223. 224.

Objection tirée de ce que ces réglemens de la Cour augmenteroient le nombre des Hypocrites; réfutée. 225. 226.

Une pareille reforme est excellente même par rapport à la Politique. 227. 228. 229. 230.

Cette reforme est de facile exécution. 231.

Sur-tout si le pouvoir Législatif soutenoit les mesures de la Cour. 232.

En réglant les Cabarets & les Auberges, & en prévenant les fraudes par de bonnes Loix exécutées avec sévérité. 233. 234.

En reprimant le libertinage de la Presse. 235.

En augmentant le nombre des Eglises & des Ministres. 236. 237.

Raisons plus particulieres qui doivent pousser le Souverain à entreprendre fortement cette reforme. 238.

Fausles idées, qu'on a du Mérite suffisant pour

296 TABLE DES MATIERES.

Pour remplir les Charges. 239. 240

La reforme des Mœurs comparée à la réparation d'une maison. 241. 242

PREDICTION pour l'Année 1708. &c par ISAAC BICKERSTAF, prognostiquant entre autres choses, la mort de Partridge Faiseur d'Almanacs. 243. jusqu'à 264

LETTRE à une Personne de qualité, contenant une Relation de la Mort de M. Partridge. 265. jusqu'à 271

JUSTIFICATION de M. BICKERSTAF, contre ce qui lui a été objecté dans l'Almanac pour l'Année 1709. 272. & suivantes.

F I N.





00042529

